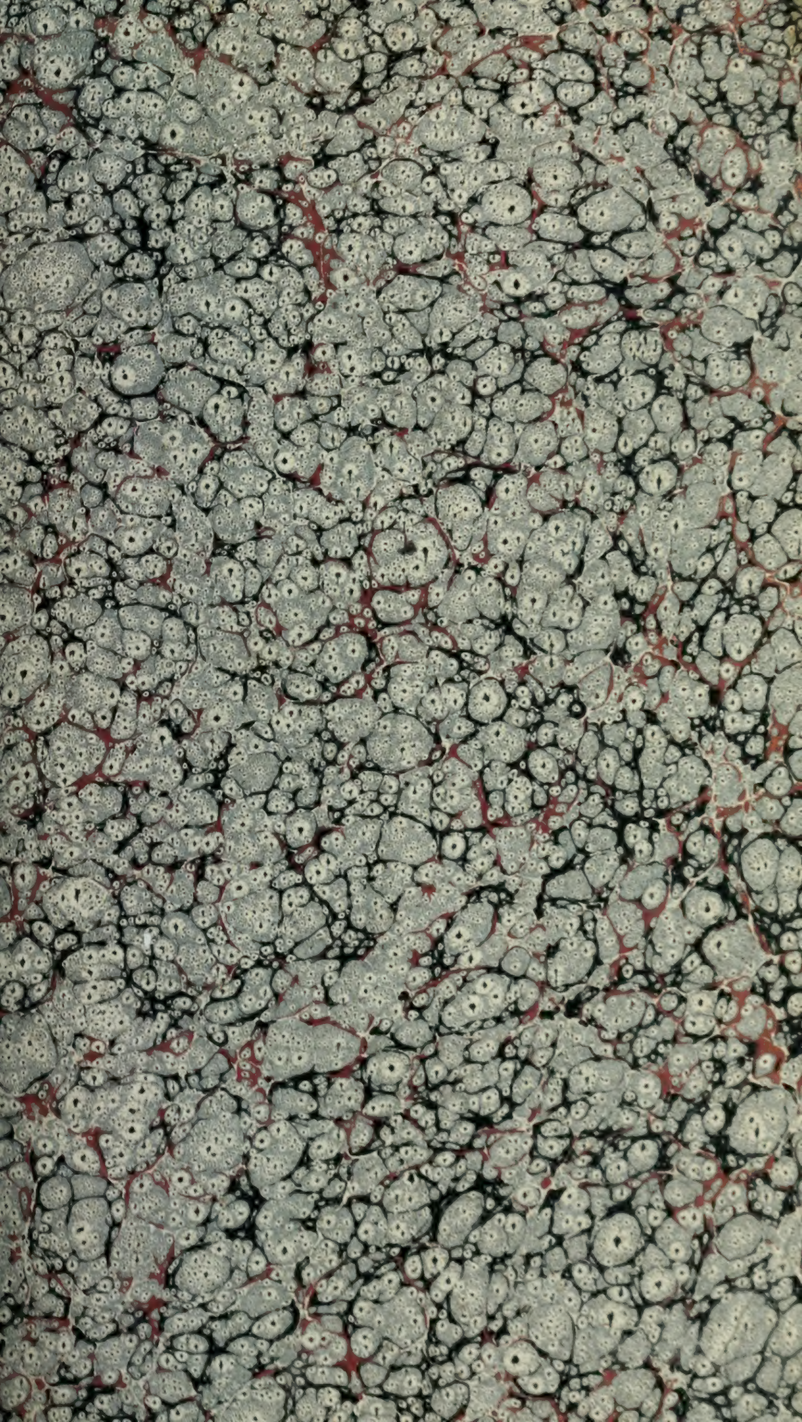

3 1761 06889079 7



RECHERCHES
SUR
LES ORIGINES CELTIQUES,
PRINCIPALEMENT
SUR CELLES DU BUGEY
CONSIDÉRÉ COMME BERCEAU
DU DELTA CELTIQUE.

TOME SECOND.

RECHERCHES

SUR

LES ORIGINES CELTIQUES,

PRINCIPALEMENT

SUR CELLES DU BUGEY

CONSIDÉRÉ COMME BERCEAU
DU DELTA CELTIQUE.

PAR PIERRE J. J. BACON-TACON.

Turpe est in patriâ perigrinari, et in iis rebus quae ad patriam pertinent hospitem esse.

MANUT.

C'est une honte de se trouver dans sa patrie comme un homme qui serait venu d'ailleurs, et de rester dans l'ignorance sur les objets qui la concernent comme si on y était étranger.

MANUCE.

TOME SECOND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

AN VI.


LIBRARY
JUL 28 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

ORIGINES CELTIQUES, BUGÉSIENNES.

CHAPITRE XVIII.

CORRESPONDANCES DIVERSES SUR LES ANTIQUITÉS DU BUGEY.

Lettre du citoyen CHRISTIN, *Ex-Représentant du Peuple, demeurant à Saint-Claude, département du Jura.*

§. 317. Le citoyen CHRISTIN au citoyen BACON-TACON, homme de lettres, à Paris, SALUT.

De Saint-Claude, le 7 thermidor an V.

« CITOYEN,

« La riviere ou plutôt le tor-
« rent de Tacon passe à Saint-

« Claude sous le pont du faux-
« bourg, près duquel il se jette
« dans la Bienne, laquelle se
« réunit à la riviere d'*Ain*, à
« trois quarts d'heures de *Dor-*
« *tans*.

« Le *Tacon* reçoit à un quart-
« d'heure au midi de notre ville
« les ruisseaux d'*Alliere* et de
« *Flumin*.

« Il a peu d'eau dans les temps
« de sécheresse, et grossit tout-
« à-coup dans les grandes pluies
« et lors de la fonte des neiges; il
« parcourt la partie la plus aride
« de nos montagnes au milieu
« des laves et des rochers.

Je vous salue de nouveau.

Signé, CHRISTIN.

§. 318. Le citoyen Bacon-Tacon au citoyen Molinard, receveur des contributions nationales à Nantua, salut.

Paris, 16 messidor an V.

CITOYEN,

Dans l'écrit curieux que vous m'avez bien voulu communiquer sur les antiquités d'Isarnore et son ancien temple païen, j'ai vainement cherché le nom du docte et laborieux antiquaire auteur de cette dissertation, qui m'est présentement très utile pour la confection de mes recherches sur les antiquités du Bugey, ouvrage que je suis prêt de publier; ce que je me ferais un scrupule de faire sans publier aussi le nom de l'estimable ci-

toyen à qui je dois, par votre entremise, d'aussi précieux matériaux. Je vous prie donc de vouloir bien sous peu de jours, en m'envoyant son nom, me mettre au fait de ce que par estime et par reconnaissance je pourrois dire d'honnête et d'obligeant pour lui : c'est une notice qui appartient de droit pour les lecteurs à l'ouvrage que je vais publier, et je me ferai un devoir de la leur transmettre, ainsi que les obligations particulieres que j'ai en ce moment à votre complaisance. Ces communications font le charme et le prix du commerce des hommes lettrés entre eux.

Comptez que le temps, qui détruit tout, n'altérera jamais

les sentiments d'estime que je vous ai voués.

Signé, BACON-TACON.

N. B. Sur la réponse du citoyen Molinard, datée de Nantua le 6 thermidor an 5, je me suis empressé d'acquitter le vœu en question, ainsi qu'on peut le voir au commencement du chapitre XIV, où j'apprends au lecteur que la dissertation manuscrite dont j'ai principalement tiré des notions sur les antiquités d'*Isarnore*, est du citoyen Chapuy, docte antiquaire, présentement bibliothécaire du département de l'Ain à Bourg.

Correspondance avec le citoyen Labatie sur les antiquités du Bugey.

§. 319. Ayant appris que le citoyen Labatie, commissaire du pouvoir exécutif près le canton de Ceyserieux, résidant à Marlieux, homme extrêmement curieux des morceaux d'antiquité, possede différentes pieces de ce genre, notamment une pierre sépulcrale dont il est fait mention dans Revel, et une autre pierre qui servait aux sacrifices, j'ai, par l'entremise de l'estimable citoyen Charcot, président municipal à Belley, lié commerce et correspondance avec ce citoyen, qui s'est prêté à me donner des renseignements

tant sur ce qu'il possede d'antiques que sur les pieces de ce genre qui existent aux environs de sa demeure.

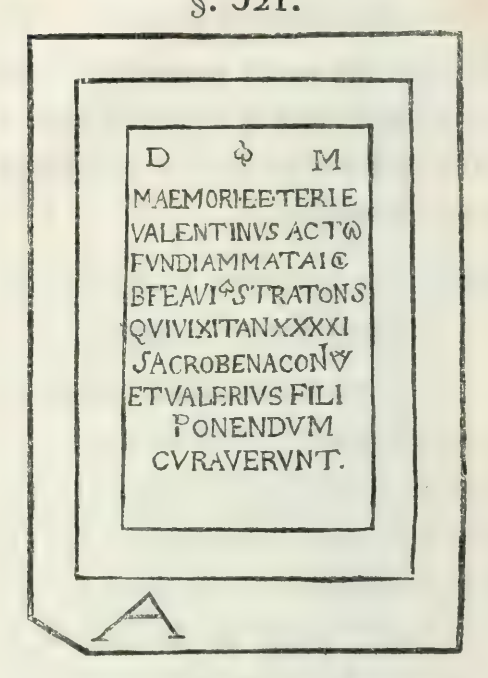
Lettre du citoyen Labatie au citoyen Bacon-Tacon.

De Marlieux en Bugey, le 25 floréal.

TRÈS CHER CITOYEN,

§. 320. J'aurais bien desiré vous envoyer plutôt le dessin des antiquités romaines qui sont chez moi, mais le défaut d'artistes m'a long-temps mis dans l'impossibilité de satisfaire à votre demande : plus heureux dans ce moment, il m'arrive un ami qui veut bien réparer cette omission ; en conséquence vous recevrez les trois dessins ci-joints ;

§. 321.

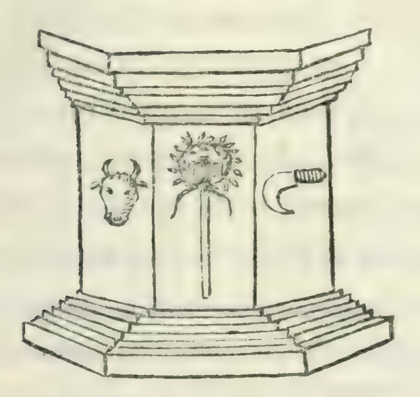


§. 322.



id est
Juliæ Titiæ
Tapuritius
Ververatus
conjugi
pientissimæ
fecit.

§. 323.



Autel (trouvé au château d'Hôtel en Valromey, dans la maison d'Aretel, ci-devant seigneur du lieu) que l'on pense être un taurobole.

Dans l'inscription *Valentinus Actor fundi Ammataici*, etc. je vois bien qu'il est question du domaine d'*Amésieu*, qui est un petit village près de chez moi, et qu'*Actor* indique le fermier ou régisseur de ce domaine; mais je comprends mal le sens

de la cinquieme ligne (1) concernant Straton, objet de l'épitaphe; et quant à la lettre *A*, mise au bas et hors d'œuvre de la tombe de Straton, comme aussi sur beaucoup d'autres pierres sépulcrales, pensez-vous

(1) Je réponds ainsi à la question élevée par le citoyen Labatie : comme cette cinquieme ligne porte

BF EAVITSTRATONS,

je la regarde comme une dépendance d'*actor fundi Ammataici*, et je l'interprete *beneficio Elii aviti Stratonis;* par où j'entends que *Valentinus* était le *régisseur du domaine d'Amésieu au bénéfice d'Elius Avitus Straton*, objet de l'inscription funebre. Quant à l'*A* isolé, et qui se trouve ainsi tant sur cette pierre que sur beaucoup d'autres, je le crois de beaucoup postérieur à l'inscription, et pense qu'il y a été ajouté en des temps modernes pour désigner que cette pierre doit être conservée comme antique.

que cet *A* isolé puisse signifier le *sub asciâ dedicavit*, formule qui se rencontre sur plusieurs pierres votives? C'est l'explication qu'en donne un de mes amis; mais je ne puis m'y ranger n'y trouvant aucun sens.

Si ma santé se rétablit je vous donnerai d'autres renseignements au moins aussi précieux, tels sur-tout que l'inscription encore subsistante sur un rocher près Groslée, laquelle annonce un aqueduc considérable construit sous Jules-César; l'inscription d'un temple païen placée sur l'église de Saint-Benoît, près le même village; enfin une autre inscription qui se lit sur une grosse pierre de six pieds de long sur trois de large et deux

de hauteur, trouvée proche Belley, au milieu d'un pré que l'on vient de creuser. Cette inscription, grace à mes soins, n'a point été offensée par la pioche.

Je desirerais bien pouvoir me rendre à Paris, et jouir de la société d'aimables antiquaires comme vous, qui, semblables à ces corps bien constitués, conservent encore dans leur vieillesse les graces du premier âge. J'aime beaucoup les antiquités; mais j'aime encore mieux le philosophe érudit qui ne profite de ses connaissances que pour les faire servir au bonheur de ses semblables en les rendant meilleurs. Oui, mon cher compatriote, le bonheur de l'espece humaine est dans un bon gou-

vernement, et la base d'un bon gouvernement ce sont des mœurs pures. J'avais toujours été persuadé de cette vérité; mais votre excellent ouvrage sur les mœurs en donne la conviction.

Je vous embrasse.

Signé, LABATIE.

P. S. Mon ami Charcot (1) qui est ici vous salue. En vérité ce jeune homme est un excellent citoyen; aussi je l'estime et je l'aime de tout mon cœur.

J'oubliais de vous dire qu'il se trouve à *Vieu*, dans le *Valromey*, quatre colonnes calcaires de l'ordre toscan, dont le diametre à la base est de deux pieds un pouce sur près de six pieds

(1) Président de la municipalité de Belley.

de haut. Ces colonnes renversées paraissent être les restes d'un temple que les Romains avaient bâti en ce pays ; le champ où on les a trouvées porte encore le nom de *Colonne :* il y a en outre un grand nombre de pierres plates bien taillées, les unes longues de quatre pieds sur un et demi de large , les autres de cinq pieds sur un pied et demi de large : il y en a qui paraissent taillées en forme de corniche ; toutes ont dans leur milieu un trou profond d'environ deux pouces sur un de large. On sait que les Romains, afin de rendre leurs édifices plus solides, pratiquaient au milieu de chaque pierre une ouverture destinée à recevoir un bou-

lon (1) ou morceau de fer qui, étant reçu dans les deux pierres, les liait l'une à l'autre.

Dans la maison du citoyen Champdore se trouve incrustée dans le mur une pierre calcaire, gâtée par les marteaux des maçons, longue de quinze pouces sur huit de large. On y lit l'inscription suivante :

§. 378. NVM AVG...
DEO SON...
PIO SAIVI...
CAMAND BII...
PICCATI DG
EIAMAN DMA.
TORTSEIE IIV...
VLCANIVEN..
⌒TONIMAGE
SAPMF.....

(1) L'existence de ces anciens boulons est confirmée par le citoyen *Cha-*

Réponse du citoyen Bacon-Tacon au citoyen Labatie.

Paris, 3 germinal an V.

TRÈS CHER CITOYEN,

Votre derniere lettre, en date du 25 floréal, ne pouvait m'arriver plus à propos. Elle me procure une matiere à comparaison pour une inscription fournie par Guichenon, dont on dirait que la vôtre est l'interprete et le contrôle : vous en jugerez vous-même, et vous conviendrez qu'elles se donnent la main. Je vais m'occuper de suite de répondre aux diverses questions que vous me proposez à résoudre; mais s'il y avait moyen

puis dans sa dissertation sur les antiquités d'Isarnore. Voyez ci-dessus ce qui en est dit au chapitre XV.

que vous me fissiez passer l'inscription Césarienne dont vous m'y parlez rélativement à un aqueduc annoncé pour avoir été construit sous Jules-César, et dont il reste un vestige sur un rocher près Grosley, vous me feriez un vrai présent et en même temps à toute la France savante.

Je vous embrasse, etc.

Signé, BACON-TACON.

P. S. Pardon si je n'approuve pas l'explication de l'ouverture de votre inscription par ces mots, *Numini Augusto, deo soli pio*. Comparez et jugez :

Inscription fournie par Guichenon, et que j'interprete ainsi :

Num. Augv. . . .	Numini Augusto,
Deo sum. . . .	Deo Summano,
Pio salvatori. . .	Pio salvatori.

Camad. Bit. . . .	Camillus Annæi Decii Bito.
R. ic. an. cup. . . .	Recuperator in cunctis Annæi Cupidicianus.
Flam. om.	Flaminius, operum magister.
Jovi VLT MV. . .	Jovius Vulcatius Medicus Veterinus.
Vicanius N. . . .	Vicanius negociator.
Viomi magn. . . .	Viomius magnus.
Vornio. . . .	Vornio.
Inscription fournie par le C. Labatie.	*Explication que je crois en pouvoir donner.*
Num. aug.	Numini Augusto,
Deo son.	Deo Sommano,
Pio salvi.	Pio salvatori.
Cam. and. Bii. . .	Camillus Annæi Decii Bito.
Piccati D. g. . . .	Piccatius Decii grammaticus.
Flam. An. D. M. A. .	Flaminius Decii magnus Actor.
JoRis. E. IL. ĩĩ V. .	Juris consultus ejus Lucius Julius Verus.
VLcanivs E. N. . .	Vulcanius ejus negociator.
FToni. mag. E. . .	Frontonius magister ejus.
S. o. p. n.'ıı F. . . .	Suis opibus ponendum merito fecerunt.

N. B. Dans la seconde inscription le mot *Camillus* n'est point un nom propre, mais une qualification désignant un jeune esclave élevé à la maison. Ainsi le sens est *servulus Annæi Decii Bito ;* en français *Biton*, *jeune serviteur d'Annæus Decius.*

§. 379. Dissertation sur le *Valromey*, communiquée par son auteur au citoyen Bacon-Tacon. L'auteur est le citoyen *Roux* (1), issu d'une des anciennes familles du Bugey. Amé *Roux*, l'un de ses auteurs, établi alors à Saint-Germain d'Ambérieu, vers l'an 1370, eut infeudation de la seigneurie de *Luysandres*

(1) Le citoyen actuel de ce nom est à *Belley*. Le berceau de cette famille est *Vogland.*

d'Amé V, souverain de Savoie, surnommé *le comte Verd*. Voyez l'article *Luysandres*. Nous avons d'ailleurs traité sommairement du Valromey au commencement du chapitre XI, §. 65.

« §. 326. Valromey est un vallon « riant et sinueux, confinant à « des monts couverts de sapins, « des rochers qui réfléchissent le « froid et les vents. Cette contrée « recele des productions nom- « breuses et variées, qui feront « l'objet d'un second travail (1).

(1) Nous attendions avec impatience la publication de ce travail ultérieur du citoyen *Roux* : il a prévenu nos desirs en nous envoyant manuscrite la dissertation qui va suivre celle-ci. Voyez le paragraphe 327.

« Le pays du *Valromey* est
« situé entre le 20-23 degré de
« latitude et le 43-47 de lon-
« gitude septentrionale ; il a six
« lieues de long sur deux de
« large ; il est borné à l'orient
« par le mont Colombier, à l'oc-
« cident par le mont de Saint-
« Sulpice, qui l'un et l'autre se
« dirigent parallèlement du nord
« au sud : le côté septentrional
« de cette vallée est ouvert par
« espace par des gorges de mon-
« tagnes, qui laissent quel-
« quefois passer des vents gla-
« cés, ce qui cause subitement
« de très grands froids, même
« dans les plus grandes cha-
« leurs de l'été : le côté méri-
« dional est ouvert aux vents
« du midi.

« Le *Valromey* offre différentes pentes, dont la principale, se dirigeant du nord au midi, est déterminée par le cours de toutes les eaux qui vont se jeter dans le Rhône; les autres pentes, dont l'une est à l'occident, l'autre à l'orient, sont déterminées, l'une par la riviere de Saint-Germain, et l'autre par la riviere de Séran, qui l'une et l'autre prennent leurs sources dans les deux montagnes citées. La premiere, après avoir couru pendant près de trois lieues de chemin, forme, en tombant de plus de trois cents pieds de haut, la superbe cascade de *Cerveirieus*, formant une riviere navigable; la seconde, après avoir roulé

« ses eaux l'espace d'environ une
« lieue et demie, tantôt sur la sur-
« face de la terre, tantôt sur des
« lits de rochers qui ont près
« de cent cinquante pieds de pro-
« fondeur, va se réunir à Séran
« près du village d'Artemar. Près
« de celui de *Don* se trouve un
« creux considérable, que l'on
« appelle *Grouin*, d'où sort à
« gros bouillon une riviere dont
« l'intermittence est irréguliere;
« elle paraît dans le vent de bise
« ou du nord sortant d'une ca-
« verne de rocher souterrain;
« elle est à sec dans le temps de
« sécheresse; elle se jette dans la
« riviere de Saint-Germain. L'on
« croit qu'elle vient du lac de
« Nantua, situé à huit lieues de
« là. Si je restais long-temps dans

« le pays, je m'occuperais à faire « des observations sur les ravages « qu'ont pu causer, et les change- « ments de lit qu'ont pu se former « ces rivieres; je calculerais aussi « le temps que leurs eaux ont pu « mettre à creuser des rochers à « de si grandes profondeurs.

« Il est a remarquer que pres- « que tous les noms des villages « situés dans le Valromey sont ter- « minés en *us* (1), comme ceux

(1) A l'exception de *Virius* tous les autres lieux cités par le citoyen *Roux* ont des désinences, non en *us* ni en *ins*, ce qui présenterait des terminaisons latines, mais bien en *eu*, en *ieu* ou en *ieux*, ce qui n'offre que des désinences celtiques et non pas romaines. Cette considération nous prive du plaisir de penser ici comme lui sur l'origine des noms de lieu en question.

« des premiers Romains; tels sont « les villages de *Virius*, *Massignieus*, *Messieus Talissieus*, « *Vieus*, *Thesilieus*, et une in « finité d'autres. L'on croit avec « raison que ces noms apparte- « naient à d'anciens personnages « romains qui les ont donnés à « ces villages.

« *Vieus*, ancienne cité romaine, « possede des vestiges d'anti- « quité en inscriptions, en restes « d'édifices, en aqueduc.

« Les inscriptions, qui sont « toutes des lettres romaines, se « voient en la maison du ci- « toyen Champdore.

« Sur la porte d'entrée de son « jardin se trouve le *tombeau des* « *amants*. La pierre qui reçoit « les inscriptions était le fond du

« briquet, je descendis par le
« moyen d'une échelle avec
« mon frere Henri et deux ha-
« bitants du village. Parvenu à
« une certaine profondeur, on
« ne trouve plus qu'une ouver-
« ture extrêmement étroite : il
« fallut y passer les pieds ; et
« quand avec bien de la peine
« nous y eûmes introduit le reste
« du corps, nous nous sentîmes
« glisser sur de la boue et de
« l'eau. Nous marchâmes à trois
« pieds pendant assez de temps,
« ayant de l'eau jusqu'au ge-
« nou, tenant une lumiere d'une
« main tandis que l'autre était
« plongée dans la boue. Notre
« situation était pénible : cepen-
« dant il fallait nous tirer de ce
« mauvais pas pour ne pas re-

« tourner, et nous exposer à la « risée d'une foule de curieux « qui nous attendaient au retour. « Nous nous décidâmes donc à « continuer de ramper. Peu-à-« peu, à notre grande satisfac-« tion, les voûtes s'éleverent, et, « de couchés que nous étions, « nous pûmes marcher de bout « avec facilité. Nous observâmes « dès-lors le canal : il paraissait « avoir été taillé à la pointe du « marteau dans la roche vive ; « sa largeur était de deux pieds, « sa hauteur de dix depuis le bas « jusqu'à la voûte, qui est faite « en pierre plate qu'on appelle « dalle : tout le long des deux « parois du canal transsude une « multitude de filets d'une eau « claire et limpide, se réunissant

« dans une rigole qui laisse cou-
« ler ses eaux sur un lit de ro-
« chers dont la pente est imper-
« ceptible : aux deux côtés sont
« ménagés deux petits sentiers
« sur lesquels nous marchions.
« Le canal forme de temps à
« autre des sinuosités, dont l'une,
« très considérable, sépare l'a-
« queduc en deux ; l'un se con-
« tinue à droite, l'autre à gauche,
« jusqu'à une grotte taillée dans
« la roche vive, d'où sort de l'eau
« en abondance. Nous nous re-
« posâmes sur des bancs de
« rocher pratiqués dans cette
« grotte. La profondeur de l'au-
« tre canal est de douze pieds
« depuis le bas jusqu'à la voûte :
« elle augmente peu-à-peu en
« s'avançant jusqu'à un affaise-

« ment de terre qui ne nous per-
« mit pas d'aller plus loin. Nous
« nous en retournâmes avec
« beaucoup de peine, le dos
« écorché par le frottement que
« nous avions éprouvé contre la
« voûte, qui était si basse et si
« étroite vers l'embouchure que
« l'on était obligé de marcher à
« quatre pattes. L'eau éteignit
« deux de nos lumieres; heureu-
« sement que la derniere, qui ne
« donnait plus qu'une lueur très
« faible, ne s'éteignit pas tout-à-
« fait : si ce malheur nous fut ar-
« rivé, nous eussions resté tout
« vivants ensevelis dans ce souter-
« rain, sans peut-être avoir pu
« retrouver le trou de l'entrée qui
« est d'une petitesse extrême.
« Nous sortîmes enfin de cette ca-

« verne le visage et nos habits
« tout couverts de boue. Plu-
« sieurs paysans et enfants qui
« nous attendaient vers l'ouver-
« ture nous revirent avec plaisir.

« On a lieu d'être surpris
« en voyant les restes de cette
« grande quantité d'aqueducs
« bâtis par les Romains qui ame-
« naient les eaux d'endroits éloi-
« gnés de quarante, cinquante
« mille (ou de 20, 25 lieues de
« France) sur des arcades. On
« n'entreprend pas de pareilles
« choses aujourd'hui; la com-
« moditép ublique serait achetée
« trop cher s'il fallait comme
« eux couper des montagnes et
« creuser des rochers; mais chez
« les Romains, où l'amour du bien
« public était porté à l'extrême,

« l'utilité générale était une rai-
« son assez forte pour justifier
« leurs dépenses et croire leurs
« travaux nécessaires ; d'ailleurs
« ils ne connoissaient pas cette
« partie de l'hydrostatique qui
« nous apprend à faire jaillir les
« eaux à de si grandes hau-
« teurs en les resserrant dans
« des tuyaux ; ce qui les obligeait
« à faire de si grandes dépenses
« pour s'en procurer.

« Près du village de *Linand*,
« sur une hauteur délicieuse par
« la variété de ses aspects d'où
« l'on découvre tout le haut et
« bas Valromey, sont situées des
« ruines appelées *Mont-Aigre*.
« Ce mot corrompu dérive du
« latin *mons ægrorum*, monta-
« gne de l'infirmerie, lieu où les

« Romains plaçaient leurs ma-
« lades. Il existe encore les fon-
« dements en pierre de taille
« d'un édifice qui était un hôpi-
« tal. Le citoyen Pochet en a fait
« abattre dans ces derniers
« temps un pan de muraille fort
« élevé, dont il a fait construire
« un cellier.

« Château-Neuf est situé sur un
« rocher dans le haut *Valromey*,
« environné de fossés très pro-
« fonds. Les pans de murailles,
« qui existent encore, ont qua-
« torze pieds d'épaisseur et plus
« de cent pieds de hauteur : de
« petits arbres ont pris naissance
« sur le haut des murailles. »

Suite de la correspondance du citoyen Roux de Vogland, médecin, avec le citoyen Bacon-Tacon rélativement au Valromey.

Productions minérales de cette portion du département de l'Ain.

« §. 327. Un combustible, qui « est plus répandu qu'on ne le « pense dans les marais et prairies « de Culoz et de Seseyrieu, et « qui pourrait un jour devenir « d'une grande utilité à cause de « la rareté du bois et pour les en- « grais, est la tourbe, la houille, en- « core inconnues dans ce pays. Il « est des indices assez sûrs dans « ces marais qui semblent indi- « quer qu'on trouverait assez faci-

« lement de la tourbe si on se
« donnait la peine de creuser:
« ces indices sont les plantes,
« telles que le *sphagnum palustre*,
« qui y croît en abondance, la na-
« ture tremblante de ces terrains,
« la terre noire, spongieuse, lé-
« gere, qui forme toujours la pre-
« miere couche des tourbieres (1).

« Les rivieres, les torrents du
« *Valromey* montrent des traces

(1) Outre ces indications physiques fournies par le citoyen Roux pour le *Valromey*, nous connaissons une tourbiere toute formée dans le haut Bugey, entre Oïonnax et Arbant, et des échantillons de marne sur le chemin d'Oïonnax au bas de la montagne de la Fecle; plusieurs cantons du Bugey fournissent aussi du *gypse*, matiere bien précieuse pour un territoire presque tout composé de *silex*.

« frappantes de l'ancienne élé-
« vation de leurs eaux ; ces traces
« présentent des sillons profonds
« dans les terres, dans les ro-
« chers où elles passent : la ri-
« viere de *Saint-Germain*, vers
« le pont du même nom, s'est
« creusé dans le rocher un lit de
« quatre-vingt-dix-neuf pieds au-
« dessous de la surface du sol ;
« celle de Séran s'en est creusé
« un de plus de trente pieds de
« profondeur dans la pierre vive.
« Les eaux de ces rivieres minent
« sans cesse, détachent et en-
« traînent dans leur cours de
« gros blocs de pierre, des cail-
« loux, du sable, qui causent
« un grand dommage dans les
« prairies de *Marlieu*. On re-
« marque sur les bords des ri-

« vieres de *Séran* et de *Saint-*
« *Germain*, dans l'endroit où elles
« forment des coudes, de petits
« côteaux composés de sables,
« de graviers, où les eaux venant
« à heurter, détachent le sable,
« les cailloux, les entraînent dans
« leur cours pour en couvrir les
« moissons, les prairies dans le
« temps des inondations : une pe-
« tite digue en pierre placée au
« bas du lieu où les petits côteaux
« sablonneux font dévier le cours
« de l'eau suffirait à arrêter ces
« ravages pour toujours.

« En remontant la riviere de
« *Séran* depuis la cascade, on
« rencontre à gauche la colline de
« *Pélagoi*, composée de graviers,
« de cailloux roulés, recouverts
« de vignobles : elle s'éleve d'en-

« viron cent pieds au-dessus
« du niveau de la riviere. Cette
« accumulation de cailloux, de
« graviers prouve que les eaux
« ont dû dans un temps at-
« teindre (1) la même hauteur.

(1) Il n'est pas nécessaire pour expliquer ces faits de recourir au déluge moïsien, que sa date sur-tout rend étranger à la question actuelle, puisqu'il a fallu, non pas cinq à six mille ans, mais au moins cinquante à soixante mille lustres aux rivieres du Valromey pour se creuser insensiblement dans le roc vif divers lits, dont les bords excedent cent pieds de hauteur. Quant à la supposition que fait le citoyen Roux que ces énormes rochers ont été transportés là d'ailleurs, c'est ce qu'il nous paraît trop difficile d'admettre en saine physique. Tout ce qu'on peut et doit lui accorder, c'est qu'il y a eu un temps très reculé où les plus effrayantes cimes du Valromey servaient de lit à des eaux supérieures alors à ces mêmes cimes.

« Continuant de remonter à « droite, l'on rencontre une se- « conde colline plus élevée que « la premiere, plantée de petits « pins; elle est formée à-peu-près « des mêmes graviers, des mêmes « sables et cailloux roulés que le « lit de cette riviere, et semble « attester une élévation de ses « eaux égale à celle de cette col- « line.

« Le long de la même colline, « au fond d'une gorge étroite « creusée par la riviere dans la « roche calcaire, tout près des « moulins de *Turignin*, l'on « trouve une espece de rocher « très remarquable et d'une na- « ture singuliere. Il y a de deux « sortes de ces rochers; l'une, qui « est en petits morceaux disper-

« sés, composés d'un sable quart-
« zeux, siliceux, très dur, scin-
« tillant contre le briquet d'acier,
« et garnis intérieurement de pe-
« tits grains calcaires; l'autre,
« qui est en très grandes masses
« séparées les unes des autres,
« composées de gros et petits
« cailloux roulés, arrondis par
« les eaux, réunis par un *gluten*
« entièrement calcaire, faisant
« effervescence avec les acides.
« La base de ces rochers s'en-
« fonce profondément en terre.
« On en a fait des pierres meul-
« lieres, qui n'ont pu servir à
« cause de leur peu de dureté.

« On trouve plusieurs faits
« remarquables qui semblent
« attester que le *Valromey* a
« été couvert par les eaux; tel

« est le phénomene de ces bancs
« d'étoiles de mer pétrifiées, de
« coquilles marines, de ces im-
« menses blocs isolés de pierres,
« totalement différentes de celles
« qui constituent les rochers du
« pays jetés çà et là sur la sur-
« face du sol. Les blocs dont nous
« parlons n'ont pu dans l'ori-
« gine se trouver là où ils se trou-
« vent aujourd'hui, mais sem-
« blent être venus de loin. Quel-
« ques unes de ces masses sont
« arrondies, d'autres ont conser-
« vé leurs angles dans toute leur
« intégrité : ce sont des fragments
« de roches primitives, tels sur-
« tout que des granits, des roches-
« de-corne micacées, feuilletées.
« On ne conçoit aujourd'hui au-
« cune puissance dans la nature

« qui ait pu soulever et trans-
« porter des fragments de cette
« taille si loin du lieu de leur
« premiere formation. On ne
« peut douter qu'elles ne se trou-
« vent encore là à la place où
« elles ont été déposées par les
« eaux anciennes.

« Vers les rochers de Fierle,
« dans l'endroit où ils s'écartent
« pour former une petite gorge
« qui laisse échapper les eaux du
« marais de *Massignieu* dans le
« temps des grandes pluies, au
« sud-est se trouve un semblable
« bloc, dont la hauteur est de
« dix pieds et demi depuis la sur-
« face du sol : une partie de sa
« base paraît profondément en-
« foncée dans la terre; il pré-
« sente quatre côtés inégaux,

« l'un de 36 pieds, l'autre de 31,
« et les deux autres de 29 pieds:
« on ne connaît pas bien sa pro-
« fondeur, peut-être est elle pro-
« digieuse. En descendant le
« long de cette gorge à l'est,
« on rencontre une grande quan-
« tité de morceaux de granits,
« de grès, de quartz, de serpen-
« tin de différentes grosseurs, les
« uns roulés, les autres anguleux.

« Au sud-est de Fierle on
« trouve incrustées dans les ro-
« chers avoisinant Saint-Mar-
« tin une grande quantité de
« coquilles marines conservées
« dans toute leur intégrité.

« Après avoir quitté la grande
« route près de l'étang de *Massi-*
« *gneu*, on rencontre à droite
« du chemin qui conduit à

« *Virieu-le-grand* un rocher de « pierre-de-corne, long de dix-« neuf pieds, large de quinze, « haut de onze pieds depuis la « surface du sol ; une partie est « enfoncée en terre d'une pro-« fondeur inconnue. Allant du « village de *Virieu-le-grand* à « celui de *Puju*, on rencontre à « gauche près d'un étang une « carriere de pierre à bâtir, ré-« cemment mise à découvert, « présentant des bancs réguliers « horizontaux, plus ou moins in-« clinés, entièrement recouverts « de petites étoiles-de-mer pétri-« fiées : ces bancs de pierre sont « tous formés de coquilles d'huî-« tres pétrifiées, incrustées les « unes dans les autres. Dans l'in-« terstice des fentes verticales

« on trouve de beaux crystaux « de roche crystallisés en pyra- « mide à six pans. »

OBSERVATION.

§. 328. Il n'est pas indifférent, à l'appui des deux dissertations précédentes du citoyen Roux sur le Valromey, de citer ici ce que dit Guichenon de cette contrée à propos de *Château-Neuf*. Voici ses paroles :

« Il ne nous reste que fort peu « de marques de l'ancien châ- « teau de *Château-Neuf*, dont le « *mandement* compose la con- « trée appelée *le Valromey*. Ga- « briel-Michel de la Roche-Mail- « let a cru que Valromey était « une ville.

« Varomey ou Valromey est

« (dit cet auteur) une ville située
« entre deux montagnes, dont
« l'une est appelée *le Colombier*,
« et l'autre *Saint-Sulpice*, où il
« y a une abbaye. En cette ville
« ou vallée les Romains relé-
« guaient leurs citoyens qui
« avaient délinqué : elle s'appe-
« lait *Vallis Romanorum*; à quoi
« approche le nom de *Valro-*
« *mey*. En cette vallée *il y a*
« *plusieurs beaux villages*, *et il*
« *y peut avoir en tout cinquante*
« *paroisses*.

« Cet auteur (poursuit Gui-
« chenon) ne fut jamais sur les
« lieux, ou il n'a eu que de très
« mauvais mémoires; car *Val-*
« *romey* n'est qu'une vallée qui
« consiste au seul mandement de
« Château-Neuf, lequel a pour

« confins la vallée de Michaille,
« le mandement de Seyssel, les
« terres de *Lompnes*, de *Chan-*
« *dores*, et de *Bren'od*, le comté
« de *Mont'réal*, la terre de *Nan-*
« *tua*, et la *Roche-d'Yon*, qui le
« sépare de *Virieu-le-grand* et
« des seigneuries de *Luyrieux* et
« de *Cerveyrieu* : ce mandement
« au reste ne contient que *dix-*
« *huit* paroisses. Il ne faut pas
« douter qu'il n'ait été autrefois
« habité par les Romains, car
« on en voit encore plusieurs
« vestiges ès villages de *Vieu* et
« de *Champagne*, où sont des
« inscriptions anciennes; et c'est
« à cause de cela qu'ès titres la-
« tins le *Valrom'ey* est appelé
« *Vallis Romanorum* ou *Vallis*
« *Romana*, d'où le nom de *Val-*

« *Romey*, ou *Ver-Romey*, par cor-
« ruption, est dérivé. Mais de
« croire (ajoute Guichenon) que
« ce fut un pays où les Romains
« reléguaient (1) les criminels,
« c'est à quoi je ne puis me ré-
« soudre, puisque cette opinion
« n'a de fondement que celle du
« vulgaire. La terre et le mande-
« ment de Château-Neuf font

(1) Cette opinion étant une tradition populaire, Guichenon n'a point dû la rejeter sans preuves. Il est aussi mal fondé à nier qu'antérieurement à lui il y ait eu une ancienne ville de *Valromey* chef-lieu de la vallée de même nom, et dont on peut regarder *Château-Neuf* comme un vestige. Sur la coutume des empereurs de reléguer dans le delta celtique ceux qui tombaient dans leur disgrace voyez les articles *Réous* et *Sontón-nas*.

« partie de la seigneurie du Bu-
« gey donnée à Amé II, comte de
« Savoie et de Maurienne, par
« l'empereur Henri IV, en l'an
« 1137. »

CHAPITRE XIX.

§. 329. Le citoyen Chapuy termine sa dissertation sur les antiquités d'Isarnore par le tableau d'une centaine de médailles romaines trouvées au territoire de l'ancienne ville de ce nom. La série de ces médailles est presque sans lacunes depuis Auguste jusqu'à Constantin. La modestie de cet antiquaire a jusqu'à présent privé le public de la publication de ce travail. Il nous y apprend que le plus grand nom-

bre de ces médailles, dont il nous donne l'analyse, ont été trouvées à Isarnore dans des urnes de terre cuite.

Quant à celles qui font partie de mon médaillier, et qui attestent l'ancien séjour des Carthaginois et des Romains dans le Bugey, je les ai trouvées au territoire d'Oïonnax à la cime de la montagne de *Ni-Herme:* deux sur-tout sont très curieuses, à savoir une *Didon* en cuivre, et un *Annibal* également en cuivre: le revers de ce dernier a été outragé et complètement aboli par le temps; mais les deux effigies se sont bien conservées. La *Didon* n'est qu'en buste, au lieu que l'*Annibal* est en pied : il tient d'une main élevée en at-

titude d'expédition un bâton de commandement, et de l'autre le *lituus* augural ; sa cotte d'armes et son casque sont de costume africain : en un mot cet *Annibal* est absolument semblable à celui qui se voit sur une médaille antique trouvée au territoire de Toulouse ; l'effigie du général y est également flanquée du *kappa* et du *pi* phéniciens, lesquelles lettres sont deux initiales, et signifient *poreuma Karthaginiensium* ou *passage des Carthaginois*. Voyez la représentation de ces deux médailles puniques à la planche des médailles, n°. 1 et 2.

§. 330. Commençons par *Didon*, comme beaucoup plus ancienne : sa tête est bien conser-

vée, ainsi que le revers qui représente un cheval, symbole particulier de Carthage ; et derriere le cheval s'éleve un palmier, emblême de Didon et de tous les établissements sidoniens.

Le caractere phénicien qui se voit entre les jambes du cheval est un *B* phénicien antique ; je dis antique, car le *B* phénicien postérieur à celui-là est ainsi figuré ᑫ, ce qui est la même figure équarrie et changée de base avec le même trait transversal, mais posé en diagonale par la suite même du changement de base : ce même caractere se retrouve, mais sans aucun trait de traverse dans le *B* africain, faisant partie d'un al-

bet polyglotte, publié, d'après Sigismond Fante, par Geoffroy Tory en 1526, et dont voici la figure *O* : ce caractere dans la médaille didonienne est initial-explétif, et signifie *Byrsa*, qui est le nom primordial de la ville de Carthage (1), et qui est resté affecté à la citadelle.

(1) En effet le terrain de Carthage se borna d'abord à l'espace qu'occupait la citadelle, qui fut nommée *Byrsa*, c'est-à-dire *cuir* de *taureau*, parcequ'Hiarbas, roi de Gétulie, qui recherchait en mariage la veuve de Sichée, et qui en était rejeté, ne voulut d'abord lui accorder de terrain que l'espace qu'elle pourrait en faire contenir dans le cuir d'un taureau. Didon, fine politique, prit Hiarbas au mot et fit découper ce cuir en lanieres déliées ; ce qui lui procura assez d'étendue pour y asseoir une forteresse. Une fois ainsi fortifiée, il n'y

§. 331. Passons à la médaille sans revers représentant le passage d'Annibal par le delta celtique. *Voyez* dans la planche des médailles le n°. 2.

Annibal, dans cette planche n°. 2, est absolument le même sur la médaille d'Oïonnax que sur celle de Toulouse. A l'égard du *revers*, il est effacé dans la médaille d'Oïonnax; mais les curieux me sauront gré d'y suppléer autant qu'il est possible par le *revers* qui subsiste dans la médaille de l'Annibal de Toulouse. Dans l'une et l'autre le caractere posé à côté de la cuisse gauche de ce général est un *pi*, abrégé

eut moyen de l'empêcher d'arrondir . possession : ce qui donna naissance à Carthage la grande.

de *poreuma*, qui signifie *passage;* l'autre caractere, dont est flanquée la cuisse droite, est un *Kappa* phénicien, et signifie en abrégé *Karthaginensium* : l'un et l'autre caractere signifient donc *trajectus Karthaginensium*, c'est-à-dire *passage des Carthaginois*.

A l'égard du *revers* toulousain, c'est une couronne d'olivier, gage de la paix et alliance entre ceux de *Sarpé* et Annibal. La légende grecque en caracteres phéniciens est *Sarpê hæc Hl;* c'est-à-dire *Sarpê hæc Hêlotica :* c'était une colonie grecque fondée dans le voisinage de Toulouse par ceux d'Hêlos de Laconie.

J'ai cru que tout Français me saurait gré d'avoir eu soin d'accoller à la médaille de l'Annibal antique

celle qui a été récemment frappée en or, en argent, et en airain, à la gloire de l'Annibal moderne, l'invincible Buonaparte, qui, comme le fils d'Amilcar, a conquis l'Italie, mais qui, toujours victorieux, n'a point encore rencontré, comme Annibal, une plaine de Zama (1). *Voyez* à la planche des médailles le n°. 3.

§. 332. J'ai trouvé plusieurs autres médailles, mais romaines, sur la même hauteur de *Ni-Herme :* voici les deux plus curieuses, à savoir ;

§. 333. 1°. Un *triumvirat* d'Octave, d'Antoine, et de Lépide, à la légende *Concordia Augustorum ;* au revers un *taurobole*

(1) Où Annibal fut défait par Scipion.

devant un temple. *Voyez* à la planche des médailles le n°. 4.

§. 334. 2°. Un *Othon* à la légende IMP. OTHO. CÆSAR. AUG. TRIB. POT.; c'est-à-dire *Imperator* OTHO *Cæsar Augustus, tribunitiæ potestatis;* au revers un *serment militaire* prété devant un autel, avec le S. C. ou *senatus consulto*, et la légende *Securitas Pop. R.;* c'est-à-dire *Securitas populi romani.* Voyez à la planche des médailles le n°. 5.

CHOIX D'ANTIQUES

Du cabinet du citoyen Pierre J. J. Bacon-Tacon.

§. 335. Je ne crois point devoir uniquement me borner à publier ce que je possede d'anti-

ques trouvées au Bugey; je pense faire plaisir aux curieux en cette science, trop négligée aujourd'hui, en leur communiquant le dessein et l'analyse raisonnée de ce que mon cabinet renferme de plus précieux en ce même genre : ce sont des pieces éparses, mais qui méritaient d'être rassemblées sous une seule main: ce sont les fruits de mes voyages, et que j'ai recueillis, non sans peines ni périls, mais avec un bonheur rare, en diverses contrées du monde.

Notice mythologique sur LATONE.

§. 336. *Latone* était fille du titan *Cœus* et de sa sœur *Phœbé*. Cette titanide eut de ses amours

avec Jupiter *Apollon* et *Diane.* Junon, s'appercevant de la grossesse de *Latone*, la poursuivit avec rage; et par toute terre asyle lui étant refusé, Neptune eut pitié d'elle, et fit sortir en sa faveur du sein des mers l'isle de *Délos*, qui fut quelque temps flottante, mais qui devint fixe à l'époque des couches de *Latone.* A peine celle-ci eut-elle sevré ses enfants, que Junon la découvrit dans cet asyle, et la poursuivit de nouveau; ce qui força *Latone* de redevenir errante, et de chercher une retraite en Lycie : évènement qui fut la source des *oracles d'Apollon Lycien* (LYCIÆ SORTES), dont parle Virgile.

Premiere LATONE *du cabinet du citoyen Bacon-Tacon* ou LATONE LYCIENNE.

§. 337. La premiere *Latone* du cabinet Bacon-Tacon est une antique, qui paraît être du siecle d'Auguste : elle est haute de huit pouces; elle differe en plusieurs points de la *Latone* aux oracles;

1°. En ce que cette derniere est dans une attitude fixe et de repos;

2°. En ce que les deux enfants se soutiennent ici sur leurs pieds, et qu'Apollon y tient une gourde, symbole de pérégrination;

3°. En ce que la *Latone* aux

oracles pose sur une base, et ses enfants sur le sol;

4°. En ce que la *Latone* aux oracles à une portion de draperie, qui est la *zone déliée;*

5°. En ce qu'elle est *coëffée* différemment que la *Latone* Lycienne. Dans l'antique ambulante ou lycienne, *Latone* pose sur le sol et sans base, d'autant qu'elle est en marche; elle est sans aucune draperie; *Apollon* seul est marchant avec elle: pour *Diane*, comme plus faible, sa mere la porte de son bras gauche; de plus cette petite *Diane* est sans cheveux, d'autant que la chevelure est l'apanage propre de son frere Apollon ou le soleil personnifié; car la chevelure d'Apollon représente les



La Latone errante

rayons du soleil, d'où l'épithete d'*intonsus* que lui donnent les poëtes : l'artiste a cru par cette raison devoir ne point donner de chevelure à la petite Diane. Cette idée de représenter la lune chauve par contraste avec l'astre du jour est ingénieuse, mais postérieure aux premiers âges de la poésie et de la sculpture. Aussi cette suppression de cheveux sur la tête de Diane ne s'observe-t-elle point dans l'antique Déliaque, chef-d'œuvre probablement voisin de l'âge d'Hésiode et d'Homere. Mais quoique la *Latone Lycienne* soit un ouvrage évidemment moins antique que l'autre, il ne laisse pas de lui être antérieur rélativement à l'évènement qu'il re-

présente; car la *Latone Déliaque* représente cette déesse rétablie à *Délos* dans son culte et rendant des oracles; au lieu que la *Lycienne* représente *Latone* errante, vagabonde, et allant chercher avec ses deux enfants un asyle en Lycie, région de l'Asie mineure.

Seconde Latone antique, faisant partie du même cabinet.

§. 338. Celle-ci est accroupie, et présente à Jupiter sa zone déliée pour invoquer sa protection, en lui rappelant leurs amours. On a fait dans des temps modernes une Vénus accroupie imitée de cette *Latone* antique.



Latone suppliante.

Troisieme Latone antique d'airain de Délos ou *Latone Déliaque, faisant partie du même cabinet.*

§. 339. Cette antique, haute d'environ six pouces, représente *Latone* accompagnée de ses deux enfants nouveaux nés, *Apollon* et *Diane;* elle presse sur son sein sa *zone déliée*, symbole du commerce amoureux qu'elle a eu avec Jupiter et au nom de laquelle elle obtient des autels et le droit de rendre des oracles.

Cette déesse a pour attribut sous un de ses pieds une *tête vaticinante* à cheveux dressés sur le front et à bouche ouverte et parlante; d'autant qu'en

donnant naissance à *Apollon*, *Latone* a été la source des oracles pythiens.

Cette *tête vaticinante* indique dans cette antique une vétusté antérieure à l'âge d'*Auguste*, sous qui les oracles cesserent.

Le sujet de l'ouvrage, qui représente cette *Latone* mere d'*Apollon* et source d'oracles, indique que c'est une *Latone Déliaque*, c'est-à-dire une *Latone* fondue à Délos; car c'est là surtout que son culte était en vénération. Il est donc plus que probable que cette antique est d'*airain de Délos*, de cet airain que Pline, l. 34, observe avoir été célebre dans toutes les contrées du globe, et qui avait eu la palme sur tous les autres ai-



La Latone aux oracles

rains, long-temps avant l'existence accidentelle de celui de Corinthe.

Ainsi ce morceau doit passer pour infiniment précieux et peut-être unique; au reste il porte tous les caracteres d'une excessive vétusté par la couche de rouille et l'érosion grenue du métal; le style de l'ouvrage est d'ailleurs évidemment antique, et même paraît remonter au premier essor de l'art de la sculpture en Grece : auquel cas ce serait un des chefs-d'œuvre de *Malas*, qui florissait deux cents ans avant Cyrus.

ARTÉMISE, *antique du cabinet du citoyen Bacon-Tacon.*

§. 340. Ce buste de bronze est

très bien conservé : il paraît avoir été fondu à Halicarnasse, du temps même qu'*Artémise* régnait en Carie. La douleur de son fameux veuvage après la mort de son mari le roi *Mausole* y est exprimée d'une maniere touchante ; le voile de veuve y couvre en partie celui de reine, mais laisse découvrir le devant ou bord de celui-ci, qui est richement orné d'une broderie en relief, sur laquelle on distingue les diverses *artémisies* ou fleurs auxquelles la reine *Artémise* a donné son nom, et notament la matricaire (*artemisia tenui-folia*, *Tabern. icon.* 8), fleur qui a la plus grande ressemblance avec la camomille ou marguerite romaine, que tout le monde connaît, et

dont le type se reconnaît aisément dans cette broderie. Le veuvage d'*Artémise* est d'une vingtaine d'années antérieur à l'avènement d'Alexandre-le-Grand au trône de Macédoine; c'est-à-dire que la mort de *Mausole*, époux d'*Artémise*, appartient à l'an 349 avant l'ere chrétienne. Cette reine était contemporaine de Platon, qui mourut cinq ans avant l'érection du *mausolée*, l'une des sept merveilles du monde. Il est à remarquer qu'alors il ne subsistait plus que six de ces merveilles et que le *temple de Diane Ephésienne* avait été brûlé par Ératostrate, l'an avant l'ere chrétienne 352, l'année même de la naissance d'Alexandre-le-Grand.

Artémise ne survécut à son mari que deux ans, c'est-à-dire le temps de lui faire ériger et de lui consacrer le *mausolée*. Elle lui en avait consacré un autre chez elle-même en détrempant dans son breuvage la cendre de cet époux. *Hydrée* lui succéda au trône, comme *Mausole* avait succédé à *Hécatomnos; Ada*, épouse d'*Hydrée*, lui succéda, et ne régna que quatre ans; et à cette *Ada* succéda *Pexadore*, sous qui il paraît que le royaume de Carie se fondit dans les vastes conquêtes d'Alexandre.

Observons qu'en Carie il était d'usage d'épouser sa sœur. *Mausole* était époux et frere d'*Artémise; Ada* était épouse et sœur d'*Hydrée;* ainsi du reste. Peu de



Artemise.



Ptolomée Osiris.

personnes ignorent que le fameux tombeau érigé par *Artémise* à son mari *Mausole*, et que de ce nom elle appela le *mausolée*, a donné lieu par la suite à appeler *mausolées* tous les tombeaux d'une certaine richesse; ce qui nous rappelle ces magnifiques vers du citoyen Ximénès sur le trépas ordinaire des hommes de lettres :

« Illustres malheureux, vos ombres consolées
« Abandonnent aux rois l'orgueil des mausolées;
« La mort y foule aux pieds le faste qui les suit :
« Votre empire commence où leur regne est détruit.

PTOLÉMÉE, *surnommé* OSIRIS, *frere de Cléopatre, antique égyptiaque du cabinet du citoyen Bacon-Tacon.*

§. 341. Ce buste antique, haut de deux pouces, est très curieux

et très bien conservé; le métal est d'airain de Corinthe; les traits sont ceux d'un jeune homme d'une physionomie affable et un peu niaise, ce qu'exprime aussi l'attitude de la tête. On sait à quel point ce jeune imbécille fut crédule aux suggestions de ses deux ministres, Achillas et Phothin, qui lui persuaderent de faire lâchement assassiner le grand Pompée, dans l'espoir de faire ainsi sa cour à Jules-César, qui l'en punit en lui faisant partager l'autorité souveraine avec sa sœur la fameuse Cléopatre, et en livrant au dernier supplice Achillas et Pothin.

Ce royal personnage mourut jeune: il était Macédonien d'origine, étant en Egypte le treizie-

me roi de la dynastie des Lagides. Il était fils de Ptolémée-Aulete, et fut surnommé en égyptien *Osiris*, et en grec *Dionysios*, qui sont les dénominations ou synonymes de *Bacchus*, avec cette différence que l'*Osiris* des Égyptiens avait non seulement inventé la vigne, mais encore l'agriculture en général. Ce Ptolémée-ci, pour plaire aux Égyptiens et pour se rendre plus auguste, prit donc le nom d'un des premiers rois dont l'Égypte ait consacré la mémoire par un culte religieux, et se fit appeler *Osiris II*.

En conséquence sa coëffure est formée d'un double diadême, dont l'un est horizontal et l'autre vertical incliné; l'horizontal re-

présente, comme on sait, l'autorité royale; le vertical est le diadême céleste ou religieux, qu'il porte en qualité d'*Osiris;* et ce diadême céleste est vertical incliné, parcequ'il représente une portion du zodiaque, comme le diadême horizontal représente le cercle de l'horizon; en un mot ce diadême mixte et mystérieux est composé de deux bandes de sphere armillaire: l'habillement a quelque chose de sacerdotal, consistant en un haut de camisole sans bras emboîtant le bas du col, et qui va se terminer en *étole* à un seul pan qui descend par le milieu de la poitrine, à la différence du Sérapis égyptien, qui se voit chez Pierius, n°. 97, et chez qui

l'*étole*, au lieu d'être projetée par devant, descend (également en un seul pan) par derriere le long de l'épine du dos; d'autant que *Sérapis*, qui est le *Pluton* ou la mort personnifiée des Egyptiens, est en tout point l'opposé d'*Osiris*, que nous observons être le joyeux *Bacchus* des Latins, ou le *Dionysios* des Grecs. Il me reste à remarquer que les oreilles d'*Osiris II* sont entièrement cachées sous la bande armillaire verticale, et cela parceque Ptolémée, étant de race grecque, avait, comme nous, les oreilles terminées par le bas à la hauteur du bout du nez; au lieu que, dans toutes les antiques qui représentent des Egyptiens, le bas de l'oreille se termine in-

variablement à la hauteur des yeux : or cette différence dans la position des oreilles chez Ptolémée eût été un vice radical dans ce même personnage affublé en *Osiris*. Nous ne connaissons aucune médaille qui nous reste de l'antiquité avec l'effigie de *Ptolémée Osiris*; mais sur la plupart des médailles qui représentent sa sœur Cléopatre on lit, *Os. A. N*; ce qui est interprété, *Osiris*, *Auletæ N*, *id est tredecimus*; c'est-à-dire en français, *Osiris*, *fils d'Aulete*, *roi treizieme*, attendu qu'il était le treizieme roi d'Égypte de la race des Lagides.



Jeanne La Henetiere del 1796 — *T F Viquet Sculp*

ALCIBIADE.

Notice raisonnée, par P.-J.-J. Bacon-Tacon, d'un buste antique d'Alcibiade, sculpté par Socrate.

§. 342. Ce buste, haut de huit pouces, est d'un beau marbre blanc demi-diaphane de l'isle de Paros (1). Ce morceau, avant

(1) Le premier sculpteur qui ait mis en vogue la dénomination de *marbre de Paros* est Agoracrite, *Parien.* Du temps de Phidias son maître, le marbre *parien* s'appelait *lychnite*, nom qui lui venait, selon Varron, de ce qu'on le tirait de la carrière à la lueur des lampes. Avant Phidias, à remonter jusqu'à Malas, qui florissait deux cents ans avant Cyrus, ce marbre fut l'unique employé aux chefs-d'œuvre de l'art. Très postérieurement à Lysippe, c'est-à-dire à Alexandre-le Grand, on trouva des mar-

d'être sculpté, était un simple *fruste* ou portion détachée d'une dalle de deux pouces et demie d'épaisseur, destinée à former quelque console, ou dessus d'autel, ou autre entablement pré-

bres plus blancs, entre autres celui de Port-de-Lune, aujourd'hui Carrare. Mais le beau temps de la sculpture était déjà passé; ainsi la palme de l'art et le contrôle de l'antiquité sont restés aux ouvrages traités en *marbre de Paros*. Il est plus mat, et un peu moins *bianco* que celui de Carrare; mais on l'amene à une demi-transparence, précieuse dans les parties saillantes. Susceptible d'un beau poli, il a le mérite d'être homogene, et d'avoir le coup-d'œil moëlleux, flatteur, et comme gélatineux. Ces caracteres se rencontrent au plus haut degré dans le buste dont il s'agit ici; et le nez, par exemple, est presque aussi diaphane que l'albâtre.

cieux. Ce défaut de profondeur est cause que l'artiste a laissé subsister dans un état plane et tabulaire toute l'arriere-face du buste, se contentant de faire de tout le morceau un relief saillant de trois quarts hors du plan vertical ou panneau quelconque dans lequel il était incrusté par le moyen d'un mastic très dur, dont il conserve encore quelque reste. Ce panneau pariétaire ayant été détruit par le temps, la saillie de trois quarts que présentait le relief, a donné lieu de le convertir en un buste à support, tel qu'on le voit présentement; et c'est en cet état que *P.-J.-J. Bacon-Tacon*, à son retour d'Égypte par la Grece, l'a rapporté en France. Ce buste

représente incontestablement le célebre *Alcibiade*, général athénien, disciple de Socrate, et condisciple de Platon, de Xénophon, d'Aristippe, et autres grands hommes qui illustraient la Grece 400 ans avant l'ere chrétienne.

Quand les traits de la figure n'offriraient pas une ressemblance frappante avec toutes les antiques qui représentent Alcibiade, l'inscription ou signature tracée sous l'épaule droite suffirait pour le faire présumer, puisqu'elle porte ΣΩΚΡ. ΕΠ., c'est-à-dire ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΕΠΟΙΕΙ; ce qui signifie SOCRATES FACIEBAT, *Socrate faisait*, selon l'usage modeste d'alors qui consistait à n'exprimer qu'à l'*imparfait* du verbe *faire* que tel artiste avait exé-

cuté tel morceau de peinture ou de sculpture.

En outre le statuaire, considérant que le symbole propre d'*Alcibiade* était *un Amour équipé de ses fleches*, imagina ingénieusement, en traitant ce buste-ci, de faire d'*Alcibiade un Amour en costume de carquois.* Mais le défaut de profondeur de la dalle l'empêchant d'exprimer le carquois même, il se contenta de l'indiquer, selon l'usage technique, par la bandole ou loriere, c'est-à-dire par la zone transversale, passée au col en bandouliere et de gauche à droite, qui servait à ceindre cet équipement de chasse, observant de terminer la réunion de cette attache à l'épaule par une rosette

en trefle ou lac-d'amour, d'autant que cette loriere n'est point ici une courroie grossiere, mais un ruban ou bandelette ondulante et flexible.

J'ai dit selon l'usage technique; car on sait que, dans les statues d'une haute antiquité qui représentent une Diane, un Céphale, un Endymion, ou tout autre personnage chasseur, le carquois, ou l'arc, ou le javelot, sont volontiers, sinon supprimés, du moins réduits à une simple indication caractéristique : ainsi, au lieu de l'arc entier, c'est seulement, pour l'ordinaire, l'empoigne ou tronçon du milieu de l'arc que le chasseur tient à sa main gauche, comme c'est d'ordinaire la loriere ou zone trans-

versale qui, dans les antiques, supplée à l'appareil entier du carquois, comme la poignée à l'épée, les courroies ou brassieres au bouclier, le tronçon à la pique, le cippe à la colonne, etc. etc. Il ne faut pas oublier qu'ici la bandouliere, comme on l'a remarqué plus haut, est un ruban ou bandelette sinueuse, flexible, ondulante, nouée galamment sur l'épaule en forme de *rosette* ou *lac-d'amour*, ce qui est le costume de chasse de Cupidon. Et jusques-là ce Cupidon peut déja figurer Alcibiade, qui affectait de prendre pour son emblême ce dieu équipé de ses fleches (1), *Amorem Sagitta-*

(1) C'était un emblême parlant, un symbole onomatique, et qui avait rap-

tum, comme l'observe expressément *Alexander ab Alexandro;* mais l'artiste philosophe, épris des belles qualités de son modele plus encore que des

port au nom même Al-kib-ïadès, par allusion aux racines de ce nom, qui, ainsi présenté, sont Kibos, boite, étui, trousse, et ïos, fleche, précédées de la monosyllabe asiatique Al, dont les Turcs ont fait leur *Alla*, et qui signifie *Dieu:* en sorte que ce nom propre Alkibiadès peut de la sorte s'interpréter, *deus pharetratus*, le dieu porte-carquois. C'était donc, selon toute apparence, un des noms mystiques de l'Amour; et il est à croire qu'Alcibiade préféra cette interprétation, comme plus galante et comme étant d'ailleurs plus symbolique et plus pittoresque que celle de *personnage vivace* ou *dans la force de l'âge*, que présente le même nom propre décomposé différemment, et rapporté aux racines *alké*, force, et *bios*, vie.



La Chloris, ou Flore grecque.

graces de sa personne, pour mieux désigner cet étrange disciple, mélangea son costume des attributs de l'Amour et de la Philosophie; je veux dire que par-dessus l'équipement érotique il le revêtit en partie du manteau de philosophe; alliance des plus rares, et qui, dans toute l'antiquité, convient uniquement au seul Alcibiade, qui, comme on sait, fut tour-à-tour le favori de l'amour et celui de la sagesse. Quant aux liaisons d'Alcibiade avec le philosophe Socrate, qui était en même temps sculpteur de pere en fils et du ciseau duquel était sorti un groupe de *Graces* éternellement mémorable (1), ces liaisons

(1) Rien de plus célebre chez les an

ont été l'entretien de toute l'antiquité, et ont retenti jusqu'à nos jours ; témoin ces vers de Despréaux :

Et Socrate, l'honneur de la profane Grece,
Qu'était-il, entre nous, de près examiné ?
Un mortel par lui-même à tout vice entraîné,
Et, malgré la vertu dont il faisait parade,
Très équivoque ami du jeune Alcibiade.

Mais nous souscrivons plus volontiers au témoignage apologétique de Platon et de Cornélius Népos, qu'à de vains bruits vulgaires et sans vraisemblance, que le penchant de Despréaux

ciens que ce grouppe. Les *Graces* de Socrate étaient dignes de lui, elles étaient drapées et modestes; c'étaient les *Graces décentes.* Voyez leur description chez Séneque, *de Benef.* l. I, chap. 3 ; voyez aussi Diogene Laërce, vie de Socrate, p. 34 ; Pausanias, l. I et l. IX, et Pline le Naturaliste, l. XXXVI, ch. 5. Ce der-

pour la satyre lui a fait un peu trop légèrement adopter. C'est aux leçons de sagesse sous les voûtes du portique, c'est sous les drapeaux de Mars au siege de Potidée, que nous aimons à voir Alcibiade accompagner Socrate, comme l'histoire en rend témoignage.

Sous tous ces rapports cette antique de la composition de Socrate, et revêtue de sa souscription abrégée en caracteres tracés de sa main, lesquels ont

nier, après avoir parlé des chefs-d'œuvre de sculpture de Timothée et de Ménécrate, s'exprime ainsi : *Non postferuntur et Charites in Propylæo Atheniensium, quas Socrates fecit ;* c'est-à-dire on ne parle pas avec moins d'éloges des *Graces*, dues au ciseau de Socrate, et placées au *Propylæon d'Athenes.*

aujourd'hui deux mille deux cents ans de vétusté; toutes ces circonstances d'intérêt, jointes à la haute célébrité tant de l'artiste que du personnage représenté, font de ce buste un morceau de cabinet sans contredit des plus rares qui soient en Europe. Considérez ce marbre, vous remarquerez que son poli n'est point lisse, mais grenu, comme serait une peau de chagrin extrêmement fine; c'est l'effet des siecles, c'est le *grain* du temps et le vrai contrôle d'antiquité pour le marbre. Pour achever d'intéresser pour un monument aussi curieux, il nous reste à tracer ici un précis de la vie d'Alcibiade.

Notice historique concernant
ALCIBIADE.

Alcibiade, fils de Clinias, était Athénien. Il semblait que la nature eût voulu s'épuiser en sa faveur : sa beauté passa en proverbe ; son air était à-la-fois distingué et singulièrement affable. Il réunissait les qualités les plus aimables et les plus brillantes. Consommé dans la politique et dans l'art de la guerre, il ne l'était pas moins dans les arts d'agrément. Quant à l'étude de la philosophie, il suffit de dire qu'il s'était formé à l'école de Socrate. Ses richesses héréditaires en faisaient à-peu-près le plus riche citoyen d'Athenes, et l'illustration de sa naissance

ne permettait à personne de rivaliser avec lui ; car, du côté de son pere, il rapportait son origine à Eurysacès, fils d'Ajax. Or Ajax était fils de Télamon, et celui-ci avait pour pere Æaque, fils de Jupiter (1), et l'un des trois juges devant qui, selon la fable, comparaissent tous les humains au séjour des Mânes. Clinias son pere, quand il n'eût point accumulé sur la tête de son fils jusqu'à des titres fabuleux, lui aurait encore laissé par lui-même un grand éclat d'héroïsme héréditaire à soutenir, ayant équipé à ses frais une galere avec laquelle il s'ac-

(1) *Sic à Jove tertius Ajax*, dit Ajax lui-même dans *la dispute des armes*, chez Ovide, *Métamorph.* liv. XII.

quit beaucoup de gloire au combat naval qui se donna près le promontoire d'Artémise, et étant mort l'année suivante au lit d'honneur dans une autre bataille contre les Béotiens près de Coronée. Du côté de sa mere Dinomaque, Alcibiade descendait d'Alcmæon, petit-fils de Thrasimede, un des descendants de Nestor, et tige de l'illustre race des Alcmæonides, qui fleurit si long-temps à Athenes. Enfin, comme si les brillantes destinées d'Alcibiade eussent manqué de quelque lustre, si son crédit parmi les siens n'eût pas été égal en quelque sorte à la splendeur de son origine, Periclès, le grand Periclès, qui dans l'histoire laissa son nom

au siecle le plus florissant de la Grece, épousa sa mere Dinomaque devenue veuve, et fut ainsi son beau-pere; ou, selon d'autres, épousa la veuve d'Hipponicus, dont la fille Hyparete fut femme d'Alcibiade, et lui apporta en dot une partie de la faveur publique dont jouissait son beau-pere Périclès. Aussi Alcibiade fut-il porté de bonne heure par le choix du peuple au généralat de terre et de mer, ayant été donné pour collegue à Nicias et à Lamachus l'an 19 de la guerre du Péloponnese. Comme sa flotte allait mettre à la voile, arriva l'étrange évènement de toutes les statues de Mercure renversées en une seule nuit sans qu'on pût connaître

les coupables. Les envieux d'Alcibiade jeterent sur lui le soupçon de cet attentat. Il repoussa puissamment sur l'heure cette imputation ; mais à peine le jugea-t-on abordé en Sicile que les accusations recommencerent avec fureur.

L'Archonte lui envoya l'ordre de venir se justifier. L'illustre accusé, fort de son innocence, obéit et se remit au pouvoir de ceux qui étaient chargés de le ramener dans sa patrie. Il s'arrêta d'abord à *Thurium*, où, réfléchissant sur la légèreté de caractere du peuple athénien, il jugea que sa tête allait courir les plus grands dangers. Il chercha donc et réussit à corrompre ou à tromper ses gardes, et, s'é-

vadant de leurs mains, il se sauva d'abord en Elide, d'où il passa à Thebes. Là il apprit que le peuple d'Athenes l'avait condamné à mort, que tous ses biens étaient confisqués, qu'il avait été enjoint aux eumolpides, sacrificateurs de Cérès, de prononcer contre lui les imprécations décernées contre les sacrileges, et que ce jugement avait été inscrit publiquement sur une colonne de pierre. Il n'hésita point alors d'aller se réfugier (1) chez les Lacédémo-

(1) C'est à cette époque qu'il faut placer l'intrigue amoureuse d'Alcibiade avec *Timæa*, la femme d'Agis, l'un des deux rois de Sparte. Il en eut un fils nommé *Leotychide*, que sa mere en compagnie privée affectait d'appeler Alcibiade du nom de son vrai pere.

niens, auxquels il persuada d'attirer dans leur ligue le roi de Perse, de fortifier Décelie, et de détacher les Ioniens de l'alliance attique; conseils d'où Lacédémone tira de grands avantages. Ces services ne lui attirerent que l'ingratitude de ceux de Sparte, qui redoutaient dans l'homme qui leur faisait tant de bien la faculté de leur faire au-

Comme il était né dans l'absence d'Agis et dix mois avant son départ pour l'armée, il ne fut point admis à succéder à ce prince; en quoi fut trompée la prétention d'Alcibiade, qui, au sujet de son commerce avec *Timæa*, avait coutume de dire qu'il avait recherché les faveurs de cette reine, non par aucun penchant pour elle, mais dans l'espérance de donner un roi de sa race aux Lacédémoniens.

tant de mal à la premiere réconciliation avec son pays. S'appercevant qu'il ne faisait pas sûr pour lui en Laconie, il se retira auprès de Tissaphernes, l'un des satrapes de Darius second, fils d'Artaxerxès Longue-main : ce fut de là qu'il pratiqua une correspondance avec Pisandre, puis avec Thrasybule, autre général athénien, pour ménager son retour et sa réhabilitation. Ce dernier réussit à le faire accueillir par l'armée athénienne campée sous Samos, et à le faire déclarer préteur de l'isle. Cette faveur illégale des troupes ne suffisant point pour lui rendre l'état civil qu'il avait perdu, il fit solliciter par son ami Thésramene un plébiscite pour être

solemnellement réhabilité et rétabli dans tous ses honneurs et dans tous ses biens. L'arrêt du peuple lui fut entièrement favorable, au point même de l'adjoindre, quoiqu'absent, au commandement de l'armée avec Thrasybule et Théramene. Cette association produisit de merveilleux changements dans les affaires de l'Attique. Les Lacédémoniens battus par-tout demanderent la paix. Alcibiade et ses collegues reconquirent en peu de temps l'Ionie, l'Hellespont, et plusieurs villes grecques situées sur les côtes de l'Asie, et, chargés de gloire et de butin, ramenerent à Athenes une armée triomphante.

L'accueil que les Athéniens

firent au retour d'Alcibiade fut une espece d'apothéose : tout le peuple semblait fondre autour de sa galere ; tous les regards se réunissaient avidement sur lui seul ; ses collegues étaient comptés pour rien. On lui présenta des couronnes d'airain et des couronnes d'or, honneurs réservés jusques-là aux divinités ou aux vainqueurs aux jeux olympiques, mais qui n'étaient point nouveaux pour Alcibiade, déja familiarisé dans sa jeunesse avec ces sortes de couronnes par les prix qu'il avait remportés aux grandes joûtes de la Grece. Un décret public obligea les eumolpides à révoquer leurs imprécations, et les colonnes sur lesquelles elles avaient été gravées

furent jetées à la mer par le peuple. Il fut revêtu d'un pouvoir presque absolu, et ce ne fut que sur sa demande qu'on lui associa au gouvernement deux hommes de son choix, Thrasybule et Adimante.

C'est là, c'est à ce comble de gloire que l'attendait l'inconstante fortune; elle ne l'avait remonté au plus haut de sa roue que pour l'en précipiter sans retour. Comme on l'avait rendu tout-puissant, on le tint responsable de tous les évènements. Arrivé en Asie avec une flotte, il assiégea Cimé, place importante, dont ses collegues en son absence leverent le siége; ce qui donna prétexte à ses envieux de l'accuser de s'être laissé cor-

rompre par l'or du roi de Perse. Depuis ce moment il vit à son égard le discrédit succéder à la faveur. Sous prétexte qu'il importait de diminuer son autorité, devenue dangereuse et suspecte de prétention à la souveraineté, on partagea sa magistrature en dix places, parmi lesquelles il ne lui en fut réservé qu'une. Outré de déchoir ainsi et de se voir injustement humilié, il se retira au territoire de Périnthe, où il fit fortifier trois châteaux. Là, rassemblant une troupe à sa solde, et ne voulant point tourner ses armes contre son pays, il se mit à faire des incursions en Thrace, et fut le premier d'entre les Grecs qui eut la gloire de faire des conquêtes en ce pays-là ; ce

qui accrut en peu de temps ses forces et ses richesses, au point que Médoque et Seuthès, rois thraciens, rechercherent son amitié. Durant tout ce temps Alcibiade ne cessa de témoigner un grand amour pour son ingrate patrie; ce qui ne plaisait pas beaucoup aux Barbares. Il s'en apperçut; c'est pourquoi les Lacédémoniens, commandés par Lysandre, ayant fait essuyer un grand échec aux Athéniens, il comprit ce qu'il courait de risques sur cette frontiere; et rassemblant toutes ses richesses, il alla s'enfouir avec elles dans la haute Thrace au-dessus de la Propontide, où il espérait être bien caché: mais les habitants de cette contrée eurent

bientôt l'évent de ses trésors et lui dresserent des embûches. Alcibiade toutefois échappa encore à ce danger en abandonnant ses biens pour sauver sa personne.

Il fut une seconde fois forcé de rechercher l'alliance des Perses, et se réfugia en Asie auprès du satrape Pharnabaze, dont il capta si bien les bonnes graces par les charmes de cette amabilité qui l'accompagnait par-tout, qu'il en obtint en Phrygie le château de *Grunium* avec un revenu de cinquante talents (1). Il se proposait de pousser jusques à Sardes, dans l'espérance de se mettre en fa-

(1) Le talent attique équivaut à 2,400 livres tournois.

veur auprès du roi de Perse, lorsque Pharnabaze, se laissant pratiquer aux intrigues des Lacédémoniens, non seulement lui retira son appui, mais encore lui détacha deux assassins, Bagoas et Sysamithrès. Ceux-ci, encore qu'aidés de l'assistance des gens du canton, n'oserent l'attaquer de vive force, et prirent le lâche parti de mettre le feu à une cabane où ils surent qu'il avait passé la nuit. Alcibiade, sorti victorieux de cette tentative, se sauva à travers les flammes; mais les assassins le poursuivant, le tuerent à coups de dards, et porterent sa tête à Pharnabaze. Son corps ne fut point privé d'obseques; une femme avec qui il vivait l'enve-

loppa de sa propre robe, et lui donna pour bûcher funéraire les débris mêmes de la cabane incendiée. Ce personnage à jamais célebre mourut à l'âge d'environ cinquante ans, près de quatre siecles avant l'ere chrétienne. Encore qu'il fût étranger aux Romains, ceux-ci, sur un oracle d'Apollon Pythien rélatif à la guerre des Samnites, lui érigerent une statue publique l'an 401 de la fondation de Rome, comme *au plus vaillant d'entre les Grecs*, lui donnant à cet égard la préférence sur Miltiade, Thémistocle, et Achille même.

Chlôris ou Flore *grecque, antique du cabinet du citoyen Bacon-Tacon, bronze haut de quatre pouces.*

§. 343. Les Grecs nommaient la déesse des fleurs *Chlôris*, de même que les Romains la nommaient *Flora*. L'habillement de cette *Flore*-ci est grec; il est élégant et svelte, et la draperie en est savante, ainsi que la couronne de fleurs qu'elle tient à sa main gauche : la coëffure est caractéristique et bien traitée ; elle consiste en une chevelure disposée autour de la tête en couronne entre-mêlée de fleurs des champs, parmi lesquelles on distingue la marguerite des

champs. Les Romains avaient beaucoup de vénération pour la déesse des fleurs ; ses fêtes faisaient partie de leur calendrier : ils avaient un *pontife floral*, des jeux floraux, etc. Aussi les *Flores romaines* antiques ne sont point rares en marbre ainsi qu'en bronze. Les *Chlôris* ou *Flores grecques* sont beaucoup plus rares à rencontrer : et celle-ci peut passer pour un morceau presque unique, d'autant qu'elle n'est point nue, mais habillée et soigneusement costumée. Il reste à justifier que c'est une antique grecque ; or c'est ce qu'indique le genre de sa coëffure, joint au petit *pallium* ou vêtement court qu'elle a par-dessus son habit long. Ajoutons qu'elle a une

portion du buste à nu, à savoir, le bras, l'épaule et le sein droits : du reste sa robe est longue et déborde ses talons ; ce qui est le costume de la déesse de qui Virgile dit :

. . . . Pedes vestis defluxit ad imos,
Et verè incessu patuit dea.

Si c'était une *Flore* romaine, elle aurait également une robe flottante, c'est-à-dire la *stole*, mais la gorge serait couverte, et il n'y aurait point de vêtement court par-dessus la longue robe.

Ce bronze a été trouvé dans la ci-devant province de Bugey, parmi des décombres antiques, au voisinage d'*Arbant*, près *Oïonnax*; et comme c'est un monument grec, il n'y a point de doute

que ce ne soit un reste de la piété de quelque famille rhodienne. J'ai déja eu occasion d'observer dans le cours de cet ouvrage que Rhodes étant assiégée par Démétrius, successeur d'Alexandre-le-Grand, les habitants des campagnes voisines, voyant leurs possessions ravagées par un très long siege, se sauverent sur mer avec les débris de leurs fortunes, et aborderent sur les côtes de la Celtique, à l'embouchure du fleuve dont la dénomination primitive s'est perdue (1), et auquel, de leur nom, ils donnerent celui de

(1) Voyez toutefois ce qui est dit ci-dessus au chapitre XII, où l'on recherche quel a pu être ce premier nom.

Rhône (*Rhodanus*), qu'il porte encore aujourd'hui. Ils remonterent, dis-je, ce fleuve jusqu'à sa source, c'est-à-dire jusqu'au lac *Léman*, et firent ainsi à droite et à gauche du fleuve plusieurs établissements, dont il subsiste encore plus d'un vestige, principalement en Bugey.

CHAPITRE XX.

Contenant plusieurs recherches ultérieures et nombre de citations essentielles des auteurs anciens, lesquelles servent de preuves ou de témoignages aux faits et assertions que présente le cours de cet ouvrage.

OBSERVATION.

§. 344. Je n'ai pas pu, comme on le conçoit bien, composer un livre de recherches sur les antiquités du Bugey, matiere presque non encore effleurée, ainsi que sur les antiquités d'une grande portion du reste des Gaules, sans fouiller profondément dans

les sources les plus anciennes. Mais comme ces matériaux étaient restés dans un désordre inévitable, et qu'il s'agissait de leur donner une série technique pour les joindre en un dernier chapitre à la fin de mon ouvrage prêt à voir le jour, il m'est tombé entre les mains un livre vraiment précieux, celui que le citoyen Latour-d'Auvergne vient récemment de publier sur les *Origines gauloises*, et dans lequel il a rassemblé avec le plus grand soin les citations essentielles des auteurs anciens, lesquelles servent de preuves ou de témoignages aux faits historiques qui font la base de son savant traité comme du mien. Je crois donc, pour l'avantage

des lettres, devoir lui emprunter cette partie de son travail, d'autant plus qu'il est évident qu'ayant écrit l'un et l'autre sans nous connaître et sans rapports, les mêmes objets de recherches provisoires nous ont été communs, et que nous avons, comme on dit, *chassé le même lievre.* Je me contenterai d'ajouter que cet estimable Xénophon moderne, par un amour aveugle pour la petite Bretagne, qui l'a vu naître, s'efforce de faire sortir de l'Armorique presque toutes les nations du globe; gloire que je maintiens appartenir bien plus évidemment au Bugey; en quoi j'ai pour moi Platon, qui, d'après les traditions antiques, assurait que

les premieres sociétés ou peuplades humaines étaient descendues des montagnes. Du reste c'est à nos lecteurs à juger le différent : mais je les avertis de la controverse systématique qui subsiste dans nos deux écrits, afin qu'on n'impute point à l'un les opinions particulieres de l'autre, et qu'en vertu de certaines assertions répandues dans ce dernier chapitre on ne me juge pas être en contradiction avec moi-même.

Danse des Saliens, coutume celtique.

§. 345. La danse des Saliens avait été introduite à Rome par Numa Pompilius qui était Sabin. Les Sabins, descendus des *Om-*

briens, étaient Gaulois d'origine; et voilà pourquoi, au rapport de Denys d'Halicarnasse, Numa favorisa constamment à Rome les usages et même la religion des Gaulois. *Dionys. l.* 2, *pag.* 120.

Observons que cet aveu de Denys d'Halicarnasse vaut pour nous toutes les autorités. Ce savant avait employé vingt-deux ans de sa vie à faire des recherches sur les antiquités des Romains. Il résulte d'une foule de remarques de cet investigateur éclairé que la langue romaine était un mélange d'ancien gaulois et de grec. Voyez cet auteur liv. I, page 71; liv. II, page 129.

Ce qui paraît être un argu-

ment irréfragable en faveur du sentiment de Denys d'Halicarnasse, est que la danse des Saliens, nommée *redan druo*, est celle des Bretons sous la même dénomination. L'étymologie établit encore ici invinciblement que le nom de Saliens, donné par les anciens aux prêtres de Mars, avait été puisé, de même que celui de leur danse, dans la langue des Gaulois, de *saill*, *sailla*, en breton, sauter, danser, gambader : de là le français *saillir*, *tressaillir*, *assaillir*; le latin *salire*, *saltare*, etc.

Pour faire sentir l'étroite liaison et la parfaite correspondance qu'il y a entre les mots latins d'une origine inconnue ou douteuse et nos mots celti-

ques, j'en produirai ici quelques exemples frappants.

Les Romains étaient nommés par les Grecs *polto fagonides*, des mangeurs de bouillie, parce-qu'ils ignoraient encore l'usage du pain quand les premieres colonies grecques parurent en Italie. *Pulte autem, non pane, vixisse longo tempore Romanos, manifestum est.* (Plin., Hist. nat. lib. 18, p. 8.) Cet usage de se nourrir de bouillie venait aux Romains des Gaulois ombriens de l'Italie avec lesquels ils s'étaient mêlés ; de là le surnom de *polto fagonide*, que Plaute, né dans l'Ombrie, s'était lui-même imposé. L'origine du mot *pulmentum*, en français la bouillie, embarrassa tous les étymo-

logistes anciens. Le latin *pulmentum*, en grec *pols*, *poltos*, est dérivé du breton *pouls*, en gallois *pwls*, *pwlts;* de là le nom de *pouls'mel* que nous donnons encore à la bouillie de millet.

Expédition du second Brennus en Grece, et ses suites.

§. 346. L'histoire a consacré dans ses annales l'action des trois cents Spartiates qui défendirent avec un courage héroïque le passage des Thermopyles contre l'armée innombrable de Xèrxès : mais cette action éclatante n'a fait que relever aux yeux de la postérité celles des Celtes-Tectosages, de ces illustres compagnons de Brennus qui franchirent le même pas-

sage, et, selon d'autres, les gorges du mont Oëta, ayant à combattre toutes les forces combinées des Grecs. Pausanias dit de ces intrépides Gaulois que leur audace ne leur fit entrevoir dans la grandeur de l'entreprise que des motifs de plus de l'affronter. Leur rage, dit cet historien, s'enflamma tellement à la vue des obstacles que les Grecs leur opposerent, qu'on les hachait en pieces sans les refroidir; ils arrachaient les traits de leurs blessures pour les renvoyer à l'ennemi; ils combattirent dans cette mémorable journée le corps nu jusqu'à la ceinture. Après avoir renversé tout ce qui s'opposait à leur passage et après avoir vaincu des difficultés qui

auraient paru insurmontables à d'autres qu'à des Gaulois, les Tectosages coururent immédiatement à Delphes. Brennus leur chef, dans la vue d'animer ses troupes à piller le temple d'Apollon, enrichi, disait-il, depuis plusieurs siecles des dons et des offrandes de la crédule ignorance, harangua ses soldats et fit courir dans les rangs ce sarcasme, Qu'il était temps enfin que les dieux, opulents comme ils l'étaient devenus, partageassent leurs richesses avec les pauvres mortels. Ce discours de Brennus fit sur l'esprit des Gaulois l'effet d'un oracle; leur bouillant courage ne fut plus arrêté par la crainte des dieux, ils suivirent leur chef.

Les Français ont reproduit si souvent les traits d'héroïsme qui ont immortalisé les Gaulois leurs ancêtres, qu'ils ont rendu croyable et possible tout ce que l'histoire nous dit de ces derniers. C'est ainsi que dans vingt siecles la postérité refusera d'ajouter foi aux prodiges de valeur des républicains français, à la multitude de leurs triomphes; mais pour nous dont ces triomphes frappent les yeux, l'histoire ancienne n'a plus d'invraisemblance.

L'expédition des Gaulois dans la Grece remonte à l'an de Rome 472, environ un siecle après la prise de cette ville par le premier Brennus. L'histoire nous apprend encore que l'existence

civile et politique des Galates en Asie ne dura qu'environ trois siecles. Auguste réduisit leur contrée en province romaine. Ce évènement mémorable arriva peu d'années après l'entiere défaite des Gaulois en Europe par César. Ce fut alors que ce colosse antique qui pressait l'Europe d'un pied et de l'autre l'Asie, après avoir menacé pendant plusieurs siecles ces deux grands continents de les écraser de son poids, ébranlé lui-même jusques dans ses fondements, s'écroula, et finit par disparaître presque en entier de la surface de la terre. Depuis la chûte des Gaulois Rome ne trouva plus de puissances en état de lui résister; la plupart des royaumes

de l'occident et de l'orient s'engloutirent dans sa domination. On vit à ces époques brillantes les Romains donner ou briser les sceptres avec la même facilité qu'ils brisaient ou donnaient des fers. Des débris de la vaste république gauloise, qui consistait en soixante-quatre peuples, se formerent dans la suite la plupart des grands états de l'Europe, dont les habitants ont encore conservé dans les mœurs, dans le caractere, et même dans la langue, des traces visibles de leur ancienne origine. Ces vestiges sont aujourd'hui plus ou moins sensibles en raison de ce que ces nations ont été plus ou moins exposées à des révolutions, et sur-tout à recevoir l'ag-

grégation d'un sang étranger. De ce mêlange a nécessairement dû venir celui de leur langue.

Langue primitive.

§. 347. En comparant les langues anciennes entre elles, on voit, malgré les nuances qui les différencient, qu'elles renferment encore en grande partie les éléments d'une langue matrice, ceux d'une langue primitive : en effet les idiômes des peuples de l'orient se retrouvent, quoique sous des formes variées, dans les idiômes des peuples de l'occident; de sorte que l'on pourrait dire de ces diverses langues ce qu'Ovide dit de la ressemblance caractéris-

tique que l'on remarque entre des sœurs :

. . . . . Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

La plus légere attention donnée ici au rapprochement des langues suffira pour pénétrer de cette grande vérité, et pour convaincre même que la langue hébraïque, qui compte au nombre de ses dialectes le syriaque, le chaldéen, le phénicien, le samaritain, l'éthiopien, et l'égyptien, aboutit, ainsi que le grec et les autres langues asiatiques, au celto-scythique (1),

(1) La langue celtique étant démontrée être une langue originelle et les Celtes être un peuple autochtône, le citoyen Latour d'Auvergne nous permettra d'observer qu'il était inutile, pour remonter à l'idiôme primitif, de

à ce point central d'où sont sortis tous les fils qui lient encore aujourd'hui le plus grand nombre des langues entre elles. On serait peut-être fondé à conclure de ces divers rapprochements que, s'il nous reste un moyen de franchir les barrieres presque insurmontables que le temps a élevées entre nous et la haute antiquité, de remonter en quelque sorte au berceau originel des hommes, ce ne peut être qu'en remontant à l'origine des langues. Pour arriver à ce but, qu'on ne paraît avoir encore atteint que par la pensée, il ne faut que du

faire intervenir là les Scythes, dont le mêlange avec une émigration celtique n'a pu former qu'un idiôme secondaire.

courage et un bon guide. Plusieurs ont cherché ce guide dans la langue hébraïque, et se sont égarés. Saint Jérôme, qui possédait cinq langues, entre autres l'hébreu, soutient que cet idiôme s'était formé de l'assemblage de plusieurs idiômes étrangers, et qu'on ne pouvait par cette raison regarder la langue hébraïque comme une langue matrice: *Omnium penè linguarum verbis utuntur Hæbrei* (Sic Hyeron. in cap. 7 Isaï.) Les exemples suivants, en démontrant qu'il regne une grande affinité entre l'hébreu et le celtique, serviront à confirmer la remarque de saint Jérôme, ou au moins à la justifier à quelques égards.

La partie la plus curieuse et

la plus instructive de la métaphysique des langues serait peut-être celle qui nous indiquerait comment certains mots d'un idiôme puisés dans un idiôme plus ancien ont passé de leur signification premiere et naturelle à leur signification actuelle et acquise.

La langue hébraïque nous offre une infinité de ces exemples ; presque toutes les dénominations dans cette langue, et particulièrement celles des hommes, ont leurs équivalents dans l'idiôme des Bretons ; mais ces mots, exactement les mêmes pour la forme, pour la contexture et pour le son, renferment rarement le même sens dans ces deux langues. C'est

ainsi que les Bretons et les Hébreux disent dans des acceptions différentes :

Ael, Bara, Toas, Ezra, Ephron, Ephod, Eden, Ebron, Hebron, Pelech, Aman, Jada, Merodach, Bishag, Joash, Joas, Tidal, Phaleg, Chomer, Lampsach, Bethbara, Bethléhem, Samhuel, Samson, Baal, Canaan, Canan, Penmen, Ruth, Reuben, Heber, Noah, Enoch, Cam, Barruch, Ber, Beroch, Fala, Beniach, Benhadad, Rebecca, Adam, Eva, etc.

Romains sortis des Gaulois.

§. 348. La célébrité des Romains, les prodiges de courage qui les éleverent à l'empire du monde, les succès de leur poli-

tique, ont rendu leur nom si fameux dans les fastes de l'histoire, qu'il serait en quelque sorte honteux d'ignorer quels ont été leurs ancêtres.

Les Albains ou Albanes du pays latin ont été regardés assez généralement comme les fondateurs de Rome. Ces peuples, de même que les Ausones, étaient sortis du Péloponnese, aujourd'hui la Morée, au sud de la Grece, dont elle forme une partie considérable : leur langue, leurs institutions, leurs mœurs austeres, leurs inclinations belliqueuses, semblaient attester leur origine des anciens Laconiens ou Spartiates. Du mêlange des Albains et des Ausones avec les Celto-Ombriens

et les Sabins sortirent les Romains, ces peuples valeureux qui donnerent dans la suite des lois à tous les peuples de la terre. On ne saurait contester aux Albains, et à Romulus, petit-fils de Numitor, l'honneur d'avoir fondé Rome (1).

De l'aveu des meilleurs historiens les Ombriens et les Sa-

(1) L'époque de la fondation de Rome date de l'an de la création 3198, et tombe sur la fin de la sixieme olympiade. Les olympiades étaient chez les Grecs une maniere particuliere de supputer le temps. Ce comput ou cette maniere de compter par olympiade fut trouvé par Iphitus. Chaque olympiade consistait en une révolution de quatre années, et non de cinq, comme il est démontré qu'Ovide l'a avancé par erreur ou plutôt par distraction. La

bins, Celtes d'origine, étaient déja établis en Italie long-temps avant les colonies grecques qui y passerent, dans le nombre desquelles on compte aussi les Pélasges. *Tunc Umbri multas Italiæ partes habitabant, eratque gens multùm antiqua et ampla.* Dionys., Hist. rom., liv. I. *Umbrorum gens antiquissima Italiæ*

premiere olympiade remonte à l'an de la création moïsienne 3174; mais de l'an de la création 3174, l'ere chrétienne, qui est le point fixe d'où nous commençons à compter les années, se rapporte à la naissance de J. C. sous Auguste, l'an 3948 du monde, et de la fondation de Rome 750. Les Romains dataient leur ere de la fondation de Rome sur le mont Palatin, l'an 3918 de la création. Cette ere était intitulée *ann. urbis Romæ conditæ.*

existimatur. Plin. l. 3, cap. 14. *Umbri antiquissimus Italiæ populus.* Sic Florus, l. 1, cap. 17. *Umbroni quædam gens Gallica.* Sic Pompon. Fest. (*Ombroi, genos Galatôn*), id est *Umbri genus Gallorum.* Tetzès, schol. in Lycophron. Alex. p. 199. *Bocchus absolvit Gallorum veterum propaginem Ombros esse.* Solin. c. 8. *Umbri Italiæ genus est, sed Gallorum veterum propago.* (Isid. Orig. l. 9, cap. 2.) D'après de telles autorités il ne doit pas exister plus de doute sur l'origine des Ombro-Celtes de l'Italie que sur celle des Albains et des Ausones. Les Sabins, avec lesquels les Romains s'allierent par l'enlèvement qu'ils firent de leurs filles,

étaient sortis des Celtes-*Ombriens*. Dion. Halic. l. 2, p. 112. Leur langue était la même que celle de ces derniers, *mutato cum sedibus nomine*, SABINOS *pro* UMBRIS *fuisse appellatos constat apud Zenod.* (Vid. Dion. Halic. l. 1, p. 91, Pompon. Fest. pag. 78.) Denys d'Halicarnasse, qui avait médité et digéré pendant vingt ans les mémoires qu'il publia dans la suite sur les antiquités romaines et sur l'origine des peuples latins, insinue que les *Ombriens* étaient venus de la partie supérieure de l'Italie, et qu'il y avait une colonie de ces peuples établie au milieu des Ligures. Plutarque prouve que les Ligures d'Italie étaient eux-mêmes des *Ambro* ou *Ombro-*

Celtes d'origine, et sortis des Gaulois transalpins (1), regardés comme la tige de tous les Gaulois établis en Italie. Polybe assure la même chose. *Polyb. lib.* 2. Le nom des Ombriens, en grec *Ombroi*, par contraction d'Ombroni, et celui des Ambrons, *Ambroni* ou *Ambrones*, ces mots sont évidemment gaulois. *Ombroni* et *Ambroni* signifient littéralement, en breton, des compatriotes, des hommes du même pays que nous, et dans un sens plus étendu des Gaulois comme nous. Des étymologistes du nombre de ceux qui ont pour les Grecs et pour lesLatins la même docilité qu'on

(1) Transalpins à l'égard de Rome, cisalpins à notre égard.

trouve dans les disciples pour les maîtres qui les ont formés, dérivent le nom des Ombriens du grec *Ombros*, qui, dans cette langue, veut dire une pluie abondante : à l'appui de cette conjecture ils citent une grande inondation ou plutôt un déluge, vrai ou supposé, auquel les Ombriens eurent le bonheur d'échapper. On abandonne cette conjecture aux lecteurs impartiaux. Sans doute qu'ils ne croiront pas que lorsqu'on est arrivé à une origine grecque ou latine il soit impossible d'aller au-delà?

L'étymologie, d'accord ici avec l'histoire, concourt à identifier l'origine des Ombriens avec celle des Celtes. Les Romains, sortis de ces peuples, des Albains et des

Ausones, étaient donc incontestablement un peuple gallo-grec (1). La langue des Romains, mêlée de grec et de gaulois, devient une démonstration et le complément de toutes les preuves sur leur descendance : *Romani autem sermone nec prorsus barbaro nec absolutè græco utuntur*,

(1) Denys d'Halicarnasse nous apprend que Romulus, issu des rois d'Albe et élevé par des descendants des Grecs, s'efforça d'introduire dans son petit état les coutumes et la maniere de vivre des peuples de la Grece, tandis que Numa, Gallo-Sabin par ses peres, favorisa toujours pendant son regne les usages et la religion des Celtes. *Dion. Halicarn.*, *l. I*, *p.* 71, et *l. II*, *p.* 120. Du temps de Tarquin, qui était Corinthien d'origine, les coutumes des Grecs prévalurent tellement à Rome, que les Romains

sed ex utroque mixto, accedente in plerisque ad proprietatem linguæ æolicæ. Dion. Halicarn., Antiq. rom., l. I, p. 16. La langue des Bretons nous a conduits par l'étymologie à la source où les dénominations des anciens peuples descendus des Celto-Scythes ont été puisées. Cette langue

à cette époque étaient regardés généralement comme un peuple descendu des Grecs sans aucun mêlange. *Vid. Plutarch. Camil., tom. I, p.* 140; *Pellout.*, *Histoire des Celtes*, tom. I, p. 186. Il ne faut pas confondre les Celto-Ombriens de l'Italie avec les Gaulois, que Bellovese conduisit dans cette contrée environ 590 ans avant Jésus-Christ. Les premiers étaient établis dans le pays latin de temps immémorial; les seconds n'y passerent que sous le regne de Tarquin l'ancien.

nous servira également de guide pour remonter aux noms imposés par nos premiers parents à plusieurs des montagnes, promontoires ou caps de l'Europe et de l'Asie. Tous les noms de ces vieux enfants de la terre paraissent tirer leur origine des objets sensibles, représentatifs et significatifs des choses, de ceux de comparaison, qui, dans l'enfance du monde, s'offrant pour la premiere fois à la vue des hommes, parlerent matériellement à leurs sens.

La NUIT *plus ancienne que le* JOUR.

§. 349. Moïse, en parlant de la création du monde, place la nuit avant le jour, *Vespere et mane*

factus est dies unus. (*Genes.* lib. V.) Les Gaulois regardaient de même la nuit comme ayant été créée avant le jour ; aussi ne déterminaient-ils jamais les espaces de temps en comptant par le nombre des jours, mais par celui des nuits ; de sorte qu'au rapport de César, la nuit précédait toujours pour eux le jour dans l'ordre ordinaire. (*Cæs.* l. VI.) L'usage de compter par nuits et non par jour subsiste encore dans le pays de Galles en Angleterre ; les Gallois nomment *wyth nos* et *pemptecnos*, c'est-à-dire huit nuits et quinze nuits l'espace de temps que les Français nomment huit jours et quinze jours. Cette même coutume, selon Tacite, s'étendait à tous les

peuples du nord, et particulièrement aux Germains. (*Tac. Ger. cap.* 15.) Les Tartares et les Turcs, descendus des Scythes, ont encore conservé l'année lunaire.

DUSES, *mauvais génies des Gaulois.*

§. 350. Les Gaulois, suivant saint Augustin, reconnaissaient deux génies qui s'attachaient aux hommes dès l'instant de leur naissance, l'un blanc et favorable, l'autre noir et mal-faisant. Ils nommaient les génies mal-faisants les *Dus* (1) (DUSII), en

(1) Les Grecs connaissaient ce *dus* celtique dans un sens désavantageux; mais, au lieu de l'interpréter noir, ils l'interprétaient *difficile*, *pénible*, etc.;

français les noirs. *Dusü dæmones apud Gallos.* (August. l. XI, c. 23 *de Civitate Dei.*) Isidore de Séville, dans son excellent traité des Origines anciennes, nomme ces démons *Dusü pilosi*, c'est à-dire les noirs velus. (Isid. Orig. l. VII, cap. ult.) Les Gaulois, suivant le même auteur, avaient coutume de représenter le génie mal-faisant sous la forme d'un satyre.

§. 351. De tous les devoirs que les Celtes-Scythes rendaient aux morts, celui qu'ils observaient le plus religieusement était d'embaumer et de conserver leurs

ce qui se voit par les expressions de l'art qui servent à désigner plusieurs maladies, telles que *dysenterie*, *dysurie*, etc. etc.

têtes : *Hæc sunt apud ipsos ultima officia.* (Mela. l. II, sap. t.) Strabon dit aussi des Gaulois, *Capita illustrium virorum cedrino inungentes, peregrinis ostentant.* Parmi les Scythes, ces restes inanimés de leurs peres devenaient des simulacres domestiques, auxquels les parents des défunts offraient des sacrifices, et qu'ils vénéraient encore par d'autres cérémonies pieuses; on ne les exposait jamais que dans des lieux consacrés. (Hérod. l. IV, pag. 26.) Hérodote ajoute que l'attachement des Scythes envers leurs parents, leurs amis, et même pour tous les peuples sortis du même sang qu'eux, était une vertu qui relevait chez ces peuples l'éclat de toutes leurs

autres grandes qualités. Quoique nourris dans l'habitude d'une vie sauvage, leurs mœurs ne paraissaient pas toujours s'en ressentir; leur rudesse naturelle venait se perdre dans la sensibilité de peres, de fils, et d'amis; ils s'affligeaient avec immodération des malheurs qui arrivaient à toutes les personnes qui leur étaient cheres, de même qu'ils se réjouissaient avec des transports inexprimables de joie de leur prospérité.

Culte du Soleil.

§. 352. Une opinion reçue parmi tous les anciens peuples, était que le soleil, cet astre bienfaisant, avait développé le germe des hommes, sortis, de même

que les plantes, de la fertile matrice de la terre, cette mere commune. De là, dit Athénée, le surnom d'aborigenes que les Grecs se donnaient, c'est-à-dire de peuples nés dans la même terre qu'ils habitaient sans être jamais venus d'ailleurs.

L'admiration, l'étonnement, et, plus que tout, la reconnaissance, durent établir le culte du Soleil long-temps avant que la peur n'eût enfanté les divinités subalternes, qui devinrent dans la suite l'objet de la vénération des foibles et superstitieux mortels.

Athénée dit que les Scythes-Massagetes ne rendaient de culte public qu'au Soleil, à qui ils immolaient les animaux qui

leur étaient les plus chers, tels que leurs chevaux. Justin fait dire à un philosophe scythe que ce fut le feu qui engendra l'univers. (Just. l. II, p. 2.) Les Perses, suivant le même historien, ne connaissaient d'autre dieu que le Soleil.

Les Égyptiens, les Phéniciens, les peuples de l'ancien comme du nouveau monde, les Assyriens même, après avoir perdu les premieres idées du vrai Dieu, reconnurent le Soleil comme le pere de tous les êtres créés, celui par qui tout existait dans la nature : son temple à Palmyre surpassait tous les chefs-d'œuvre de l'art en ce genre. Les Égyptiens consacrerent en son honneur une ville célebre, nommée

Héliopolis, et des obélisques, regardés encore de nos jours comme les plus étonnants monuments sortis de la main des hommes. Les Rhodiens lui éleverent une statue qui fut comptée au nombre des merveilles du monde. Les Assyriens placerent dans son temple (celui de Bélus) une statue d'or de la hauteur de quarante pieds. Les Celtes l'adorerent comme l'ame universelle (*cor mundi*). Entre autres dénominations, ils lui donnerent celle d'*Eol*, par abréviation d'Enéol, qui dans notre langue signifie l'ame de tous.

OGMI.

§. 353. *Ogmius* ou l'Hercule Gaulois, à qui la crédule anti-

quité érigea des autels, fut aussi connu sous le nom de Teutatès, c'est-à-dire de pere des hommes. (Lucian. pag. 858.) Ovide, qui se plaît quelquefois à mêler d'agréables fictions à des vérités, jette un faux jour sur cette dénomination en insinuant qu'Hercule fut surnommé Teutatès à cause de la multitude d'êtres dont il peupla la terre. Mais Varron et Macrobe rejettent avec mépris de telles insinuations, et assurent en termes formels que l'Hercule Teutatès des anciens était le même que le Soleil; ce qu'annonçait visiblement son nom dans la langue des Grecs (*Heracleos*) c'est-à-dire *acris gloria, quæ nihil aliud est nisi Solis illuminatio.* Dans l'opinion

de Macrobe les douze travaux d'Hercule faisaient allusion dans l'antiquité aux douzes signes du zodiaque, que le soleil parcourt dans la révolution d'une année. (Macrob. Saturn. l. I.)

JUPITER.

§. 354. Jupiter, dieu du ciel, était aussi pris par les anciens pour l'élément du feu, et pour celui de l'air, en latin *dium, sive aër; Jovem enim poëtæ vocant ætera sive cælum, unde dies oritur; idcirco Jupiter etiam appellatur diespiter, quasi diei sive lucis pater.* Sic Aulugel., etc. *Græci Jovem dia vocant, inde dialis, flamen dialis.* Sic Propert. *Deus, antè dius, unde mansit in plural. dii, diis,* etc. Sic Fes-

tus. *Deus, à dies, unde Jupiter diespiter dictus.* Sic Varro.

Dis, *patriarche des Celtes.*

§. 355. Si les Gaulois se disaient issus du dieu *Dis*, comme César l'a insinué, il est évident que c'est de Jupiter, dieu de l'air, ou du soleil, pere du jour, qu'ils entendaient parler. Le grec *Dia*, le latin *Dies*, *Dius* et *Deus*, l'espagnol *Dios*, l'italien *Dio* (c'est à-dire *Deus*), tous ces mots se rapportent incontestablement au celtique, diè, dies, dè et deiz, qui dans la langue des Bretons signifient le jour, la lumiere.

Galli se omnes (1) *à Dite* (c'est-

(1) Les notions que César nous a laissées sur le système religieux des Gaulois ne sauraient obtenir le même degré

à-dire *Plutone*), *prognatos prædicant*, idque ab druidis proditum dicunt. (Cæs. l. VI). *Dis*, contractum ex *dives*. *Pluto*, *Dis pater dictus*, *quòd ab inferis*, *id est terræ visceribus opes effodiantur*. Cicero.

Il est manifeste que les Latins avaient confondu le *Dis* des Celtes, c'est-à-dire le dieu du jour ou le soleil, avec le dieu des ténebres, avec Pluton, nommé par les Romains *Dis* et *Dis*

de confiance que celles qu'il nous a données sur le gouvernement politique des Gaules, d'un pays où il avait passé près de dix années. L'on sait que les druides tenaient leur doctrine très secrete ; la révéler à des étrangers eût été un sacrilege : ils en cachaient même les principaux points aux peuples dont ils étaient les théologiens et qu'ils étaient chargés d'éclairer.

pater. Dis ou le soleil, la divinité majeure des Gaulois, était aussi le dieu suprême des Thraces et des Phrygiens; ceux-ci le nommaient Tis, Cotis, et Atis.

L'on conçoit sans peine que la soif des richesses ou la crainte des jugements de Rhadamante purent faire aux superstitieux Romains ériger dans l'obscurité des autels à Pluton; mais comment se persuader que les Gaulois, ces peuples si fort élevés au-dessus des idées communes sur la destinée qui attendait les hommes après le trépas, et qui porterent le mépris des richesses aussi loin que celui de la mort, aient jamais consenti à prostituer leur encens à une divinité infernale de laquelle ils n'a-

vaient rien à redouter ni rien à espérer? Les dogmes de leur religion leur enseignaient qu'il n'y avait pas de lieu d'expiation ni de tourments dans les abymes de la terre, et que là les torrents de feu ou de bitume n'étaient pas plus à craindre que les tourbillons de fumée :

. . . . Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi sedes ditisque profundi
Pallida regna petunt. LUCAN. l. I, p. 454.

Dans l'opinion des Gaulois la mort elle-même n'était rien, ou n'était autre chose que le court intervalle que les ames mettaient à passer d'un corps dans un autre. Tandis que la simplicité de leurs mœurs antiques, dit Hérodien, leur apprenait que de tous les mé-

taux, le plus utile et le plus précieux était celui qui, après avoir été long-temps entre leurs mains un instrument de gloire, pouvait pendant la paix être converti en instrument d'agriculture.

Ce qui accrédita sans doute parmi les Romains la fausse idée que les Gaulois sacrifiaient au dieu qui avait la direction des sombres abymes, et qu'ils adoraient comme leur auteur commun Pluton (ce dieu abhorré de tous les mortels), c'est que ces peuples, très adonnés à la nécromantie, à tous les genres de divination et d'enchantements, choisissaient de préférence la nuit pour se livrer, sous la direction des druides, à leurs

pratiques superstitieuses, à leurs cérémonies magiques, et à l'astrologie judiciaire. Le choix que les druides avaient fait de la nuit pour exercer leur art cabalistique, qui formait la partie la plus essentielle et la plus lucrative de leur ministere, s'explique suffisamment par la connaissance que ces prêtres instruits avaient du cœur humain. Ils n'ignoraient pas que, dans la nuit, des imaginations déja ébranlées par la crainte que les ténebres inspirent naturellement, rendraient leurs dupes plus dociles et plus disposées à se laisser conduire vers le but où on voudrait les amener, celui de les tromper. Les spectres, les fantômes, les enchantements, tous ces riens sur

lesquels roulait la magie des druides, et dont ils avaient l'art de faire des choses et de les tourner au profit de leurs vues religieuses et politiques, se seraient dans le jour évanouis comme l'erreur se dissipe devant les lumieres de la saine raison.

IRMENSUL.

§. 356 Eginhard, qui accompagna Charlemagne dans toutes ses expéditions et dans ses conquêtes au-delà du Rhin, remarque que l'on voyait encore de son temps dans plusieurs contrées de la Germanie des pierres colossales nommées *Irmensul*, sur lesquelles le soleil était représenté sous la forme d'un homme à demi-nu, avec

la tête rayonnante, etc., et que ces mêmes pierres étaient l'objet de la vénération des Germains. Charlemagne, dans la résolution de convertir les Saxons à la religion catholique et mu par un pieux zele, fit renverser tous ces monuments runiques, pris par le moine Vitikind pour des effigies de Mars, et par Verstegen pour des simulacres du soleil. *Apud Germanos formata autem fuit effigies Solis ad instar hominis semi nudi, columnâ super impositâ, facie corruscante, et quasi igneis quibusdam scintillis seu radiis rutilante brachiis utrinque arcuatis; in pectore autem erat rota flammifera quæ cursum ejus circularem indicabat*, etc. (Vid. Versteg. fol. 68.) Le mot ir-men-sul,

et plus proprement hi-men-sul, a dans la langue des Celto-Bretons le sens littéral de longue pierre ou de longue colonne du soleil.

APOLLON.

§. 357. Apollon, le même que le soleil, était nommé dans l'antiquité APELLO. *Apollo, qui et* SOL *nuncupatur*, *antè* APELLO, *ut* BONUS *olim* BENUS. *Sic Vossius. Apollo Abelios dictus apud Hesychium; apud Gruterum* ABEILLO. *Vide* Grut. p. 37, n. 4, 5 et 6.) Les anciens donnerent au soleil le surnom d'Apell ou d'Abell (1), parce-

(1) *Ab* en nombre de langues signifie pere; ainsi *Ab-Helios* signifie *Pater Helios*, ou, ce qui revient au même, *Pater-Sol*.

qu'il dardait ses rayons sur la terre d'une distance incalculable, *quòd eminùs radios suos ad nos mittat.* (*Vid. Steph.*) De là le nom d'*Ekatos* que les Grecs lui avaient imposé, *Ekatos*, *id est procul*, *longè. Ekatè balletes longè jaculans. Apell sive à Bell* sont des mots propres à la langue des Bretons, les seuls que nous employons pour dire de loin, de très loin, *eminùs*. Du primitif celtique *pell* s'est formé le latin *pellucidus*, *id est valde lucidus*, *pellere*, éloigner, écarter; de là le nom de Pellonia, que les Romains, dans les premiers temps de la république, avaient donné à la déesse qui présidait à la conservation de Rome, et qui était chargée du

soin d'en écarter les ennemis, particulièrement les Gaulois. *Pellonia dea sic dicta à pellendis hostibus.* (*Sic Arnob. et Propert.*)

TITAN, *synonyme de soleil.*

§. 358. Titan était une des dénominations allégoriques du soleil dans la plus haute antiquité; mais il paraît que ce nom, puisé dans la langue gauloise (de même que ceux de tous les dieux de l'Olympe), faisait encore plus particulièrement allusion à la voûte céleste, d'où les rayons de ce grand et brillant astre qui préside au jour semblent s'élancer comme d'une fournaise ardente. Ti-tan, dans la langue des Bretons, veut dire un réceptacle de feu, un foyer de lumiere.

DIANE *ou* LA LUNE.

§. 359. Les Scythes, au rapport d'Athénée, n'accordaient les honneurs divins qu'aux dieux sensibles à ceux qu'ils voyaient, et dont ils éprouvaient les signalés bieufaits. Après le culte du Soleil celui de la Lune avait parmi eux la préférence sur tous les cultes publics. Diane, nommée la Lune dans le ciel, avait un sanctuaire fameux dans la Thrace. La Diane Taurique ou Scythique avait un temple dans la Chersonnese, aujourd'hui la Tartarie - Crimée. Les Scythes jeterent les fondements du fameux temple de Diane à Éphese, dans le même lieu où les belliqueuses Ama-

zones avaient consacré une statue à cette déesse. (*Vid. Callimach. in Dian.*, *p.* 239., *Strab.*, *Just. Mela.*, *Solin*, etc.)

Le nom de *Diane* paraît formé par abréviation du celtique (*Di-a-nos*) *id est dies et nox*, le jour et la nuit, parceque la Lune, la même que Diane, paraît à ces deux époques, ou parceque cette planete, qui répand elle seule plus de lumiere que toutes les étoiles ensemble, produit dans la nuit l'effet du jour: *Diana, quæ etiam Luna nuncupatur, sic dicta quòd duobus temporibus die ac nocte appareat, vel quòd, per noctem lucens, penè alterum diem faciat.*

THOR *ou* JUPITER TONNANT.

§. 360. Les Germains et les Saxons, Celtes d'origine, adoraient Jupiter tonnant sous le nom de *Thor;* de là le nom de *Thors-dag* et *Thors-day*, en français le jour de THOR, *dies tonantis*, imposé par les peuples du nord et par les Anglais au quatrieme jour de la semaine. THOR *idoli ornamentum erat aurea corona quam duodecim lucidæ stellæ circuibant; credebatur enim iratum ciere tonitrua et fulgura. (Versteg. Antiq. restit., cap. II.)* Thor est un mot celtique dérivé de thori, qui signifie en breton briser, casser, rompre, foudroyer : du celtique thor, thori, est venu le latin *tor*

quere, *tortor*, *tormentum*; le français *torture*.

TARANIS.

§. 361. Jupiter, le maître du tonnerre, était connu dans l'antiquité sous le nom de *Taranis*, parceque ce dieu disposait à son gré de la foudre. *Taran* est l'expression dont les Bretons et les Gallois d'Angleterre se servent pour parler de la foudre et du tonnerre.

Taranu, en gallois, répond au latin *tonare*, en français tonner. Ennius emploie le mot *taratantara* pour rendre l'effet que produit le son du clairon et celui de la trompette:

Quum tuba terribilem sonitum taratantara dixit.

ENN.

ESUS, HÆSUS *ou* ÆSUS.

§. 362. Un des surnoms de Mars dans la langue des Celtes Scythes était Hæsus. Ce dieu présidait au carnage, et était regardé par les Gaulois comme l'arbitre souverain de la guerre; on l'appaisait par des sacrifices humains: *Hæsus, Gallorum deus, idem cum Marte. Sic Lucan., Galli Hæsum atque Teutatem humano cruore placant; sic Lactantius.*

Et quibus immitis placatur sanguine diro
Teutâtes, horrensque feris altaribus Hæsus;
Et Taranis Scythiæ non mitior ara Dianæ.

LUCAN.

Les Gaulois représentaient Hæsus ou Mars sous une forme hideuse. Lucain nous apprend que les soldats romains, qui n'avaient

jamais vu dans leur pays de dieu d'une figure aussi épouvantable, furent saisis d'effroi la premiere fois qu'ils approcherent du sanctuaire de Mars dans les Gaules. Lucan. l. III, p. 412 et seq.

Hæus en breton veut dire horreur, *hæsus* dans la même langue signifie horrible, effroyable : *inde* HAESUS *ab* HORRORE, *sic dictus quoniam res horrida horrorem incutit spectatoribus, quasi quòd oculus doleat horrida intueri.*

PALLAS.

§. 363. César et Tacite ont placé Pallas ou Minerve au nombre des divinités adorées par les Gaulois. (Cæs. l. VI; Ta

cit. de Mor. Germ., cap. 2). Solinus assure que Pallas avait un culte et des autels dans l'isle britannique, et que son principal sanctuaire était à Bath, où elle présidait aux eaux thermales et à toutes les lustrations : de là, ajoute le même auteur, le nom de *Pallas-dur*, donné par les anciens Bretons insulaires aux eaux de Bath. (Solin., cap. 35). *Pallas-dwr*, en gaulois *Pallas-dour;* en breton ces mots signifient littéralement les eaux de Pallas ou les eaux qui sont sous la protection de Pallas.

BACCHUS.

§. 364. Les bacchantes de la Thrace célébraient les orgies de Bacchus en remplissant l'air de

clameurs et de vociférations : *Bacchæ, Liberi patris sive Iacchi orgiæ celebrantes, omnia inconditis clamoribus implebant.* Le cri de ces femmes scythes était *Iacchus :* ce cri expressif de l'alégresse paraît avoir été imité par tous les peuples de la terre dans les occasions de réjouissance et dans toutes les fêtes dont le vin et la bonne chere sont l'ame. L'on remarque que la santé y est toujours particulièrement célébrée : c'est ainsi que les Anglais se servent de l'expression de *long-live!* longue vie! les Français de celle de vive ! les Latins de *vivat!* les Hébreux de chajach ! *id est vivere*, les Syriens et les Égyptiens d'*audoni ! id est vivat dominus meus ! vel salvus sis, domine mi!* etc.

VÉNUS.

§. 365. La Discorde, pour se venger de n'avoir point été invitée aux noces de Thétis et de Pélée, jeta sur la table du festin une pomme d'or, sur laquelle était gravée cette devise remarquable, *A la plus belle.* Junon, Pallas et Vénus se présenterent pour la disputer; mais ces trois déesses n'ayant pu tomber d'accord sur leurs prétentions respectives, convinrent de s'en rapporter au jugement de Pâris, qui se trouvait alors sur le mont Ida. Les poëtes feignent qu'après un léger combat qu'elles eurent à soutenir contre la pudeur, elles consentirent à ne garder de leur vêtement

qu'une gaze transparente, et à exposer ainsi leurs charmes aux yeux du jeune Troyen. Junon et Pallas, ne se fiant pas assez sur leurs appas, tenterent de corrompre Pâris par des promesses; la jeunesse est rarement intéressée : Vénus n'employa aucun moyen subreptice, elle ne descendit ni à l'artifice ni à la priere, elle laissa agir ses charmes sur ce jeune cœur; et bientôt on la vit sortir de la lice avec la gloire d'avoir triomphé de son juge, et celle, bien plus flatteuse pour une déesse, de l'avoir emporté sur ses rivales. La blancheur de peau était regardée dans l'antiquité comme le caractere distinctif et le plus remarquable de la beauté. Cicéron

observe que ce qui fixait le plus agréablement la vue dans le chef-d'œuvre d'Apelles, dans son portrait de Vénus, était la blancheur éclatante de peau, que le peintre avait relevée par une légere teinte d'incarnat. Toutes les divinités gauloises ayant été travesties par les Grecs et par les Romains en autant de divinités de leurs propres contrées et de leur invention, l'on doit moins s'étonner si c'est dans la langue de ces derniers que les savants se sont constamment attachés à chercher l'interprétation du nom des divinités de la superstitieuse antiquité. Cicéron, par exemple, dérive le nom de Vénus du latin *venire*; Vénus *à veniendo, quòd ad omnia ve-*

nit, vel quòd per eam cuncta proveniant. Varron, le plus instruit des Romains et le plus savant étymologiste de son temps, explique le mot *Vénus* par *viendo; Venus à viendo, id est ligando, quòd animos ligat et vincit.*

VODAN.

§. 366. Les Scythes, dit Athénée, regardaient les chênes comme les symboles de divinités bienfaisantes. Les Celtes, au rapport de Maxime de Tyr, adoraient Jupiter sous la forme d'un chêne; mais, suivant le même historien, une seule branche de cet arbre sacré était aussi regardée par ces peuples comme un signe représentatif de ce dieu. A

Rome les couronnes civiques étaient composées de ses feuilles. Les druides n'offraient aucun sacrifice, ne remplissaient aucune des fonctions attachées à leur ministere sans tenir entre les mains une branche de cet arbre: *Nulla sacra sine eâ fronde conficiunt.* (Pl. l. XVI, cap. 44.) Homere remarque que dans tous les temps de calamité publique on allait à Dodone consulter le chêne miraculeux de Jupiter. (Homer. Odyss. L. XIX.) Les Romains donnerent à Jupiter le surnom de *Querquetulanus*, du culte qu'ils lui rendaient sur le mont Cœlius au milieu d'une forêt de chênes: ces arbres majestueux lui étaient particulièrement consacrés. Les anciens les

nommaient les arbres de Jupiter, *Jovis arbores*. Il paraît que le dieu *Wooden*, nommé aussi *Voden* et *Vodan*, adoré par les Germains et par les Saxons comme une de leurs divinités du premier ordre, était le même que le *Jupiter Querquetulanus* des Romains. *Wood*, dans la langue anglaise, qui est un dialecte de celle des Saxons, veut dire bois. *Wood* ou *woud* est pris, dans le belgique, dans le sens de forêt. *Voden*, dans la langue des Bretons, veut dire une branche d'arbre. *Vod*, *voden* ont la même signification dans la langue irlandaise. Quelques auteurs, dans l'impossibilité d'expliquer par l'étymologie le sens du mot *voden* ou *vodan*, ont fait l'application de ce nom

à Mercure; d'autres ont regardé *Vodan* comme un dieu isolé de l'antiquité : Vodan, *id est deus.* (Sic Euseb. Versteg. scribit.) Vodan *apud Germanos et Saxones fuisse quondam bellicosum et fortissimum principem seu ducem, cujus effigiem post mortem illius adorabant. Apud alios* Vodan *significat furiosum et ferocem.*

Culte du Chêne et du Hêtre : Druides, Bardes, Gui, etc.

§. 367. Le respect religieux que les Celtes et les Germains avaient hérité de leurs ancêtres pour le chêne était fondé sur la reconnaissance, sur l'utilité, sur la beauté et sur la majesté de cet arbre; son épais feuillage les

garantissait des injures de l'air et des ardeurs du soleil ; son gland avait servi pendant long-temps de nourriture à leurs peres, qui ne vivaient guere que de son fruit, et de ceux que la terre produisait sans culture ni art : *Eò quòd prisci homines tantùm oleribus arborum et pomis alebantur.* De là l'adage remarquable cité par Homere, (*Aner apò dryos*), c'est-à-dire *vir à quercu ; silicet vivens glandibus : nempe carnem non esui fuisse ante diluvium constat : apud Chrysost., in Genesi de Noachi ebriet.*

Prisci homines non multùm à ferarum asperitate dissimiles :

Quòd sol atque imbres dederant, quod terra creârat
Sponte suâ, satis id placabat pectora donum.

L[illegible]

Les mêmes raisons qui attirerent au chêne les égards et le respect de nos premiers parents rendirent aussi le hêtre l'objet de leur vénération : celui-ci offrait même aux hommes un aliment moins désagréable au goût que le fruit du chêne. Le hêtre avait été consacré à Jupiter surnommé *Fagutal.* (*Sic Pompon. Fest. pag.* 286.) L'étymologie du mot *fagutal*, celle du latin *fagus*, et du français *fau*, *fouteau*, *fagot*, ont été rapportées au grec *fagos*, le hêtre ; mais on ne saurait se méprendre sur la source où ces mots ont été puisés : cette source n'est pas grecque ; toutes ces dénominations dérivent du primitif monosylla-

bique *phao*, *sive fao*, en breton *le hêtre*.

Les druides faisaient leur demeure ordinaire dans les forêts de chêne. (Lucan. l. I, v. 453); ils y avaient leurs sanctuaires : les Gaulois n'en approchaient qu'avec une religieuse frayeur, à laquelle ajoutaient encore la hauteur, la majesté des arbres, le silence du lieu, l'ombre, la solitude, et sur-tout la vénération profonde qu'ils avaient pour les forêts, pour les arbres consacrés par leurs ancêtres, et regardés comme des symboles de la divinité. Les réduits des druides étaient dans d'obscurs enfoncements; c'est là qu'ils exerçaient dans la nuit l'art divinatoire,

cette science absurde dont ils s'étaient emparés exclusivement : ils y pratiquaient aussi la médecine, qui consistait de leur temps à traiter les maladies, moins par des connaissances physiques que par le pouvoir des enchantements et par la vertu de quelques herbes.

C'est sur le chêne que les druides cueillaient avec une serpette d'or, le sixieme jour de la lune et à chaque renouvellement d'année, la plante parasite qu'on appelle gui. Comme cette plante se trouve rarement sur le chêne, objet de l'idolâtrie des Gaulois, ceux-ci la regardaient comme le plus rare présent du ciel. Les druides, vêtus d'une tunique blanche, la recevaient

dans un bassin d'or, qu'ils exposaient à la vénération du peuple comme l'arche sacrée renfermant le dépôt de toute leur félicité. (Brit. Antiq. vol. 1, cap. 7.) Ce gui avait les plus grandes vertus ; pris en infusion, on le regardait comme un antidote infaillible contre le poison : cette plante avait aussi la propriété de guérir les maladies les plus invétérées, mais il fallait qu'elle fût préparée et administrée par une personne sacrée. (Plin. l. XVI, cap. 44.)

L'étymologie du nom des druides a donné lieu à autant de conjectures et d'interprétations qu'il y a eu, à bien dire, d'auteurs qui ont écrit sur les origines anciennes, et qu'il a plu à

ceux qui ignoraient la langue gauloise d'en créer (1). Le nom des druides, en latin *druidæ*, est visiblement dérivé par contraction du celto-gallois derwyddyn, l'homme ou le prêtre du gui de chêne, *vir visci quercini; unde druidæ, per antonomasin, querquetulani viri dicti.* Le mot dervyddyn ou dervyddon, em-

(1) Quelques étymologistes dérivent le nom des druides de l'hébreu *drussim*, qui veut dire contemplateur. Jean Picard, dans sa *Celtopédie*, *l. II*, soutient que les druides emprunterent leur nom d'un prince *Dryus*, cinquieme roi des Gaulois. Parthénius rapporte le mot druide au substantif teutonique *druthin*, en français le seigneur; Théodore Hasée le fait dériver de *tru*, qui veut dire foi, fidélité. Voyez Pelloutier, Hist. des Celtes, t. VII, p. 346.

ployé par tous les anciens auteurs gallois, et dans les poésies des bardes des cinquieme et sixieme siecles, pour rendre le français druide, est formé du celtique *der*, *dero*, *deru*, *derven*, en breton un chêne, de *wydd* en gallois, le gui ou le visque de chêne, *viscus quercinus*, et de *dyn*, en gallois un homme, en breton *dén*. Pline et Diodore de Sicile penchaient à croire que les ministres du culte idolâtre des Gaulois avaient emprunté leur nom du grec *drvs*, en français un chêne. *Ita appellari interpretatione græcâ possint druidæ videri.* (Plin. Hist. nat. l. XVI, cap. 44, p. 312.) Mais Diogene Laërce se moque avec raison de ceux qui dérivaient les mots celtiques

de la langue des Grecs, si nouvelle en comparaison de celle des Celto-Scythes. Le mot *drvs*, altéré dans sa forme ancienne, a passé (de même qu'une infinité d'autres mots) de la langue des Celtes dans celle des Grecs.

Les Gaulois eurent aussi leurs Pindares et leurs Tyrtées. Le talent des bardes, leurs poëtes, s'exerçait particulièrement à composer des hymnes et des homélies, à publier et à chanter en vers héroïques les actions des grands hommes, à entretenir dans le cœur des Gaulois l'amour de la gloire, celui de la liberté sans licence, et à leur inspirer des mœurs douces et hospitalieres. (*Sic Diod. Sicul.*, *Ammian. Marcell.*, *Posidonius*, *Baxter*, *Evan-*

Evans, Dissert. de Bardis, etc.) L'influence des bardes sur l'esprit des Gaulois était telle, que le premier soin dont s'occupa le féroce Édouard après la conquête du pays de Galles fut de réduire au silence des voix qui auraient pu un jour réveiller dans ses nouveaux sujets l'idée de leur ancienne indépendance et la haine du despotisme : tous les infortunés bardes gallois périrent par le dernier supplice ; Édouard les fit étrangler. L'ame pénétrée de douleur s'indigne au récit d'une telle atrocité ; mais elle s'éleve par la contemplation des vertus sublimes qui la provoquerent. Cet assassinat politique fut consommé l'an 1284.

C'est ainsi que Philippe de

Macédoine, parvenu, après la bataille de Chéronée (1), à im-

(1) La bataille de Chéronée, que les Athéniens et leurs alliés perdirent par la faute de leurs généraux, devint le dernier jour de la liberté d'Athenes. Ce fut alors que Philippe, roi de Macédoine, après avoir éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune, parvint enfin à régler les destinées de la Grece; d'un pays où l'humanité dégradée n'osa plus, depuis cette époque fatale, réclamer que faiblement ses droits : *Hic dies universæ Græciæ et gloriam dominationis et vetustissimam libertatem finivit.* JUSTIN.

Philippe recueillit une abondante moisson des troubles que sa politique insidieuse eut l'art de fomenter dans Athenes : il y trouva des hommes assez esclaves de l'intérêt sordide ou de vains préjugés, pour s'offrir à seconder ses entreprises contre la liberté de la Grece, et pour consentir à ne retirer que de la honte même de leurs succès. De tous

poser des lois aux Athéniens, exigea, comme une marque de

les chefs Athéniens il n'y eut que Phocion et Démosthene, qui, sensibles à la voix de l'honneur, eurent le mâle courage de priser plus leur patrie que l'or macédonien.

Que l'exemple de ces vertus civiques ne soit pas perdu pour nous dans les circonstances actuelles! Partisans des rois, et vous, sectateurs d'une monstrueuse anarchie, qui déchirez impitoyablement le sein de votre patrie en voulant que l'intérêt de vos factions prévale sur l'intérêt général, abandonnez enfin vos coupables projets, votre ridicule espoir. Le temps des illusions que vous regrettez est passé : l'esprit qui circule dans la masse de la nation est celui de la liberté sans licence, de l'ordre et de la soumission aux lois constitutionnelles que nous avons adoptées : cet esprit, malgré votre résistance, imprimera toujours sa marche

leur entiere soumission, que tous les orateurs de la république, ceux qui cultivaient l'éloquence, et qui régnaient sur les esprits par cet admirable talent, lui fussent livrés pour en faire un exemple, sous prétexte qu'ils étaient les promoteurs de la révolte et les corrupteurs de l'esprit public.

L'histoire compte au nombre de ces prétendus corrupteurs de l'esprit public à Athenes Démosthene, l'immortel auteur des Philippiques, et Phocion,

et son impulsion au reste du corps politique de l'état; et c'est devant ce colosse imposant et majestueux que nous devons tous, les uns par respect, les autres par crainte, incliner nos fronts, comme les frêles roseaux courbent et baissent la tête devant le chêne robuste ou devant l'aquilon fougueux.

dont les noms réveillent en nous l'idée des hommes les plus vertueux de l'ancienne Grece, celle de ces sages qui consacrerent la philosophie aux mœurs, à l'instruction publique, à la gloire et à l'indépendance de leur patrie. Ces sentiments grands et généreux, qui donnent tant de dignité au caractere de l'homme, travestis en autant de crimes, ont été dans tous les pays et dans tous les âges des titres à la réprobation et aux persécutions, sans qu'ils aient cessé de trouver un temple dans le cœur des hommes, que la nature a formés pour aimer leurs semblables et pour avoir en horreur tous leurs oppresseurs.

Les bardes, selon Jean Picard,

ſurent ainsi nommés de Bardus, ſils de Dryus, quatrieme roi des Gaulois (d'un prince ignoré de toute l'antiquité). D'autres dérivent le nom de bardes de *bar*, qui, dans l'opinion de ces écrivains, veut dire furie; faisant allusion à l'enthousiasme, à l'espece de fureur qui transporte les favoris des neuf muses lorsqu'Apollon les éleve jusqu'à lui, lorsque ce dieu les inspire. Le mot *barde*, en gallois *beirdh*, paraît dérivé de l'anglo-saxon *beard*, en anglais *beard*, en français la *barbe;* de l'usage où étaient vraisemblablement les anciens poëtes gaulois de porter la barbe dans toute sa longueur, pour se distinguer des autres classes de citoyens. *Bardi*, forsan dicti

à longis barbis, sicut et *Longobardi*, *Italiæ populi.*

Théogonie des Dieux : invention des arts : Orphée, Cécrops, Danaüs.

§. 368. Platon voulait que sur la théogonie des dieux on s'en rapportât entièrement aux Barbares, plus instruits qu'aucun autre peuple sur l'histoire du ciel : *Priscis itaque viris hâc in re credendum, qui diis, ut ipsi dicebant, geniti, parentes suos optimè noverant. (Plato in Timeo).* Aristophane et Euripide, célebres critiques de l'antiquité, qui établirent entre eux une lutte polémique pour faire triompher la vérité et pour éclairer leur siecle sur les origines anciennes,

déclarent formellement que ce fut Orphée qui le premier instruisit les Grecs dans les rites et dans les cérémonies de leur culte. Orphée était Scythe et né dans la Thrace; et c'est pourquoi, au rapport de Nonnus et de Suidas, le culte religieux des Grecs était encore nomm é par eux *threskeia*, comme *thraskia*, parcequ'il fut inventé par un Thrace, par un philosophe scythe. (*Vid. Suid. in Thresken eiâ, T. II, p.* 205; *Plutarch. de Exul., T. II, p.* 607.) L'histoire, d'accord avec l'étymologie, reçoit ici sa pleine sanction de la langue des Scytho-Bretons(1) : cette

(1) Le citoyen Latour-d'Auvergne suit ici l'erreur de Leibnitz, qui le premier a établi l'opinion toute para-

langue, comme j'en ai fourni la preuve, nous donne la clef de toutes les allégories de l'ancienne mythologie, et développe avec la plus grande précision la signification des noms propres et appellatifs de toutes les divinités adorées par les Grecs et par les Romains.

Il est reconnu que les Grecs n'avaient fait que perfectionner les inventions qu'ils avaient prises des Barbares leurs voisins. Les hommes éclairés parmi eux avaient coutume de voyager dans les pays étrangers pour y acqué-

doxale que les Celtes étaient issus des Scythes ; sentiment que rien au monde ne saurait rendre probable, et dont l'ensemble des présentes recherches démontre l'illusion.

rir des connaissances en tout genre, qu'ils rapportaient ensuite dans leur patrie, et qu'ils répandaient en Europe comme fruits de leur propre découverte. Ce fut ainsi que certains individus de ce peuple nouveau, qui, de l'aveu de Platon même, n'avaient aucune connaissance de l'antiquité ni aucune antiquité de connaissances, parvinrent à force d'étude, de réflexions, d'art et d'imitation, à devenir les maîtres de ces mêmes peuples dont ils avaient été pendant plusieurs siecles les disciples.... Les Grecs ne s'attacherent avec tant de soin à envelopper leur histoire de fables et de fictions qu'afin de faire perdre la trace de leur origine moderne. C'est à Ogygès,

premier roi de Thebes, que les plus anciennes traditions des Grecs s'élevaient. Le fondateur d'Athenes fut Cécrops, Égyptien, qui s'établit dans l'Attique 1582 ans avant Jésus-Christ. Danaüs, autre Égyptien, enseigna l'agriculture aux Grecs. Cadmus, Phénicien, leur fit connaître les caracteres alphabétiques, l'une des plus belles et des plus heureuses inventions de l'esprit humain. Ce que l'on avance ici sur la foi des meilleurs historiens est bien propre à nous fixer sur le degré de confiance que l'on doit accorder aux écrits d'Hésiode et d'Hérodote, dont les ouvrages ont paru être jusqu'ici le seul dépôt de nos connaissances rélativement à la haute antiquité, et dont les

opinions ont été ausssi servilement adoptées qu'implicitement suivies.

PICTES,
Peuple long-temps sauvage.

§. 369. Les Pictes sont connus dans Tacite sous le nom de Calédoniens. Selon cet historien, Agricola, général de Domitien, fut le premier Romain qui pénétra dans les forêts de la Calédonie, contrée d'Écosse. La neuvieme légion, qui formait l'avant-garde de son armée, y fut taillée en pieces. Les anciens Calédoniens, nourris dans les principes d'une sauvage indépendance, n'obéissaient qu'à des chefs qu'ils se choisissaient eux-mêmes : en les élevant au-dessus d'eux ils

les prévenaient que ce n'était pas en qualité de maîtres : des hommes valeureux, disaient-ils, qui avaient le sentiment de leur dignité, pouvaient bien condescendre à une dépendance utile, mais jamais à une soumission d'esclaves.

Nations dont le nom même atteste qu'elles sont des colonies d'anciens Gaulois.

§. 370. Parmi les nations descendues des Gaulois qui ont conservé le nom de ces peuples avec une légere altération, nous comptons les *Wallois* ou *Gallois* d'Angleterre ; les *Wallons* ou *Gallo-Belges*, les *Wallaches* de la Hongrie ; les *Galliviens* ou *Gallowaidiens* d'Irlande ; les

Gallowaidiens d'Écosse, nommés dans les auteurs latins *Gaelwalli* et *Gallovidii;* les *Galiciens* de Pologne; les *Galiciens* d'Espagne, en latin *Gallæci*, sive *Gallaici*, sive *Callaïci;* les *Galates* de l'Asie; les *Westphaliens* de l'Allemagne, etc.

FIN DES ORIGINES CELTIQUES, BUGÉSIENNES.

RECHERCHES
ONOMATIQUES,

TRAITÉES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

Sur divers noms propres Celtes, étrangers la plupart au Delta Celtique, et appartenants aux autres contrées Gauloises.

PAR P. J. J. BACON-TACON.

RECHERCHES

ONOMATIQUES

Sur divers noms propres Celtes, étrangers la plupart au Delta Celtique, et appartenants aux autres contrées Gauloises.

AGAR.

Ce nom propre (1) est celui d'une famille française; mais son extrême antiquité franchissant tous les siecles parcourus par notre histoire et par celle

(1) La famille française qui porte le nom d'*Agar* est établie de temps immémorial au village de *Mercuez*, à peu de distance de Cahors, ancienne capitale du Querci.

des autres peuples de l'Europe, s'élance dans les origines orientales, et rencontre ainsi son berceau dans la Genese, figurant d'une maniere radieuse parmi l'élite des patriarches du genre humain. *Agar*, dis-je, est le nom de la mere d'*Ismaël*, et conséquemment de tous les *Ismaélites*, c'est-à-dire d'une race de conquérants et d'une pépiniere de souverains qui remontent jusqu'à *Ali* et *Omar*, ces lieutenants de Mahomet, et jusqu'à Mahomet lui-même, dont la généalogie remonte à *Abraham* ou *Ibrahim*, pere d'Ismaël, qu'il eut de l'Égyptienne Agar. L'une et l'autre Arabie, mais singulièrement l'Arabie heureuse fut le partage de la race ismaélite : ils

y figurent dans l'histoire ancienne sous le nom de *Sabéens* et d'*Agaréniens*, dont le chef-lieu était la ville d'*Agara*, qui demeura inexpugnable aux assauts de l'empereur Trajan et de l'empereur Sévere : Trajan y fut même grièvement blessé, encore qu'il eût pris la précaution, pour n'être point reconnu, de déposer son casque dont le cimier annonçait un empereur. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'*Agar* était resté un nom de tribu ismaélite, et que ce nom fut ainsi donné à la ville d'*Agara* et aux *Agaréniens*, aussi nommés *Agariens*, que l'Écriture nous montre en guerre au temps du roi Saül contre les tribus de *Ruben*, de *Gad* et de *Manassès*.

Il est à remarquer aussi que cette dénomination honorifique d'*Agaréniens* s'étendit insensiblement à tous les *Ismaélites*, comme se prévalant de descendre d'*Agar*, mere commune de tout ce peuple arabe; et cette qualification tirée d'*Agar* ne cessa qu'à l'époque de leurs conquêtes sous leur prophete Mahomet, époque où ils changerent leur nom d'*Agareni* ou descendants d'*Agar*, en celle de *Sarraceni* ou descendants de *Sara;* s'autorisant, je pense, du passage de la Genese où il est dit que *Sara* adopta comme sienne la postérité qui devait naître d'Abraham et d'Agar : *Approchez-vous d'Agar*, dit Sara à Abraham, *afin que, condamnée*

à être stérile, j'aie au moins la consolation de me voir des enfants par elle. Ces paroles en effet portent tout le caractere d'une véritable adoption ; et il n'est pas étonnant que, par principe de religion, cette commémoration ait enfin fait donner la préférence au nom des *Sarrasins* sur celui des *Agaréniens :* mais il n'en est pas moins probable qu'une ou plusieurs familles ismaélites continuerent, même sous les étendards sarrasins, à porter le nom primitif d'*Agar*, qui d'ailleurs avait déja jeté des racines en Europe long-temps avant la naissance de Mahomet; témoin le promontoire *Agaron*, que Ptolémée place dans la Sarmatie européenne, vers la

partie la plus voisine du bosphore cimmérien, et témoin encore le fleuve *Agarus*, qui se jette dans ce même bosphore, ou, selon d'autres, dans le Danube, et répond à la riviere aujourd'hui nommée *Sirech*. Au reste ce que j'ai dit des invasions triomphantes des *Sarrasins* ou *Agaréens* dans l'Espagne et dans le reste de l'Europe suffit pour expliquer comment *Agar* a pu insensiblement devenir un nom français par l'établissement d'une famille sarrasine de ce nom. En effet les Sarrasins ont laissé en France plus d'un vestige semblable de leurs expéditions; témoin entre autres le nom propre *Sarrasin*, que plusieurs familles françaises se font

honneur de porter, mais qui ne peut en aucune sorte lutter d'antiquité avec celui d'*Agar*, antérieur de plus de mille ans à celui de Sarrasin.

On se trouve confirmé dans l'opinion que la famille qui porte le nom d'*Agar* a pris son origine chez les Sarrasins, lorsqu'on la voit établie dans un pays occupé long-temps par ce peuple conquérant. Cette famille habite de temps immémorial un village appelé *Mercuez*, agréablement situé, à peu de distance de Cahors, ci devant capitale du Querci. On sait que cette province a resté long-temps au pouvoir des Sarrasins, dont les irruptions, après avoir couvert l'Espagne, avaient encore at-

teint les parties méridionales de la France. Ils ont laissé dans ce pays des traces nombreuses de leur invasion ; on y trouve de tout côté des ruines de fortifications qu'ils avaient élevées. Quelques uns de ces antiques débris sont appelés dans le pays *Castel Sarrasis*, Château Sarrasin.

ANDREA.

Andrea est le nom d'une très ancienne famille bugiste établie à Isinave. Ce nom, par laps de temps, s'est corrrompu du grec *Andréas*, qui signifie *viril*, ou qui désigne un homme originaire d'*Andros* ou d'*Ant'andros*. Le nom d'*Andréas* était commun parmi les familles grecques. Il

est probable qu'il a été apporté au Bugey par un de ces Rhodiens qui, chassés de leur isle par Démétrius Polyorcete, vinrent aborder aux bouches du Rhône, et de là s'étendirent dans presque tout le delta celtique, trois cents ans avant l'ere chrétienne. Voyez ci-dessus le commencement du chapitre XII.

AIX (des).

Voyez DES-AIX sous la lettre D.

Analyse onomatique du nom propre BARRAS.

Bar-ras peut s'interpréter *porte-résine*, et désigner celui qui tire son nom du *pin* ou autre *arbre résineux*, ou celui qui tire son nom de la résine même;

d'autant que *Barras* est un très ancien mot gaulois qui subsiste encore dans le sens de *poix* et de *gomme résineuse*, figurant expressément en ce sens-là dans nos vieux vocabulaires. C'est ce vieux mot *Barras*, pris en cette signification de *poix*, qui a évidemment produit le mot *em-barras*, le verbe *em-barrasser*, etc. A partir de ces notions, ce nom propre *Barras* aurait la même signification que les noms propres *du pin*, *de poix*, etc.

Ces *Barras*, dont le nom est d'une haute antiquité, comme le fait voir la vétusté même de leur nom, paraissent originaires de la Celtique, et s'être anciennement établis en divers en-

droits d'Italie, et notamment à Pise en Toscane, d'où ils sont revenus dans leur berceau primitif. Or, à prendre l'histoire celtique dans des temps excessivement reculés, nous trouverons que les *Orobiens*, qui doivent être les Celtes de la rive de l'*Orobe* ou *Orbe* dans la Gaule narbonnaise, allerent fonder dans l'Italie transpadane, sur une hauteur escarpée, la ville de *Barra*, qui était déja ruinée du temps de Pline, et qu'il observe être la fondatrice de *Bergame;* ce qui indique une antiquité prodigieuse dans la caste celtique appelée *Barras*, puisqu'il est plus que probable que c'est un Celte de cette race qui avait donné son nom à la très

antique ville de *Barra*, dont *Bergame*, ville des plus anciennes, n'était qu'une colonie.

Au surplus, comme nous avons observé plus d'une fois dans le présent traité des *Origines celtiques bugésiennes* que la plupart des noms propres celtes terminés en *as* indiquaient un héros celte divinisé, il est d'une probabilité supérieure à tout ce que nous venons de conjecturer, que les *Barr'As* actuels descendent de quelque ancien héros celte qui se nommait *Barr'*, c'est-à-dire l'*Éléphant*, et cela sans doute à raison de sa force d'Hercule, et que ce *Barr'* ayant été divinisé devint la souche des *Barr'as;* car *as* en celtique, comme *ans* en gothique, signifie dieu ou

divinisé : c'est ainsi, comme on l'a vu plus haut, que de *Var* divinisé on a fait *Var'as*, que de *Brenne* divinisé on a fait *Brenn'-as*, que de *Lall-ri* divinisé on a fait *Lalleri'as*, que de *Brancus* divinisé on a fait *Branc'as*, que de *Sellion* divinisé on a fait *Sellion'as*, etc. etc.

BENEZECK.

Ben-Esech est un nom arabe du genre héroïque, qui signifie *filius fortitudinis*, enfant de la bravoure. C'est sans doute le nom de quelque guerrier sarrasin , du nombre de ceux qui conquirent presque toute l'Asie et une grande partie de l'Europe et de l'Afrique au huitieme siecle. La victoire de Char-

les Martel les ayant repoussés des Gaules, il n'y resta de Sarrasins que les prisonniers de guerre, dont plusieurs embrasserent le christianisme et se fixerent en France. Il n'y a point de doute sur le sens des racines orientales du nom propre *Ben-Eseck*, composé de *Ben* et de *Eseck;* car on sait que *Ben-jamin* signifie *fils de ma droite*, comme l'observe saint Jérôme, et que Eseckh-ïel signifie *fortitudo Dei:* ainsi *Ben-Eseck*, qui est le nom propre oriental *Ben-Esech* articulé à la celtique, ne saurait être dans l'origine que le nom de famille de quelque insigne guerrier, puisqu'il ne peut s'interpréter autrement que *fils du courage*, *enfant de héros*, etc.

etc. ; et les racines de ce nom, qui, malgré le laps des siecles et la longue barbarie des langues européennes et des contrées où il s'est naturalisé, a conservé toute sa pureté et toute l'énergie de sa signification primitive, attestent en lui une illustration définitive des plus antiques. Encore une fois ce nom est du genre héroïque le plus caractérisé, et ne peut, comme je l'ai dit, remonter dans les siecles passés qu'à quelque héros sarrasin dont la postérité se sera établie en France, où l'on trouve, dès le onzieme siecle, un *Benezeck* ou *Ben-Ezet*, jeune Bourguignon, qui passait pour inspiré, et qui eut le crédit de faire construire le fameux pont d'Avi-

gnon : il y a même eu des écrivains qui lui ont attribué la construction du pont de Lyon ; mais il est prouvé que celui-ci, fort antérieur, est un ouvrage des Romains. Quoi qu'il en soit, ce *Ben-ezeck* Bourguignon fut enterré au pont d'Avignon, où l'on montre encore sa tombe ; et comme tout tient du prodige dans ce personnage, les écrivains observent qu'il ne mourut qu'en 1184 : or de l'année 1077, époque de la construction du pont d'Avignon, à l'année 1184 l'espace est de 103 ans ; d'où il résulte que ce personnage extraordinaire n'est mort qu'à plus de 120 ans, puisqu'il avait nécessairement une vingtaine d'années lorsque, commençant

à se faire connaître comme inspiré, il passa de la Bourgogne dans le Comtat. J'en reviens donc à dire que le nom propre oriental *Ben-ezeck* remonte, même en Europe, à une haute antiquité.

BÉRAUD.

Le nom propre celtique *Beraud*, en latin *Beroaldus*, est composé de *ber*, qui signifie *doux*, et de *ald* ou *aud*, qui signifie *alumnus*, un nourrisson ; ainsi *Ber-aud* est ici un nom de tendresse qui signifie *doux nourisson*, *nourisson chéri*, etc. et qui se donnait volontiers par une mere à l'enfant qu'elle nourissait elle-même. Par la même raison que *ber* signifie *doux* et exprime

l'affection, la prédilection d'un pere ou d'une mere pour leur enfant, ce même mot *ber* a été souvent employé pour exprimer en nom propre *la filiation*, et en passant de la Celtique en Asie, il y a insensiblement pris cette signification. Ainsi le nom propre *Ber-ose*, que portait un célebre historien chaldéen, antérieur de près de trois siecles à Jésus-Christ, s'interprete *fils d'Osé;* le nom propre *Berenice* s'interprete *douce victoire* ou *enfant de la victoire;* le nom propre *Berard* signifie très doux, très débonnaire; le nom propre *Eberard* est le même nom alongé dans son élément, *Ber* y étant changé en *Eu-er*, qui peut s'interpréter *benignus herus;* ce

qui retombe dans le sens de *Ber*, interprété *dulcis*, *mitis*, etc. *Berenger* premier, dont le nom signifie *herus filius Ber*, seigneur fils de Ber, était en effet fils de *Ber-ard* ou *Ebèr-ard*, duc de Frioul, et de Gisle, fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire; il se fit déclarer roi d'Italie en 893. Pour en revenir particulièrement au nom propre *Ber-aud*, c'est absolument le même que *Beroald* abrévié dans l'articulation, comme *Cloud* est le même nom que *Clodoald*, *Feroud* et *Feraud* que *Feroald*, etc. etc. On trouve dans l'histoire nombre de personnages des deux noms identiques de *Beraud* et de *Beroald*, lesquels noms, selon la diversité des dialectes et

des contrées, s'écrivent quelquefois *Bereau*, *Bero*, et même *Berous* : je vais les passer en revue sans observer l'ordre de leur ancienneté.

Bereau (Jaques), poëte français, natif de Poitou, et cité par Duverdier-Vauprivas dans sa Bibliotheque, vivait en 1560 et 1565.

Bero ou *Berous* (Augustin), jurisconsulte célébre, était de Bologne; il florissait en 1530.

Beroald (Matthieu), savant du 16e siecle, était de Paris. Il mourut sous Henri III, en 1575. Il fut pere de François *Beroald*, sieur de Verville, poëte et mathématicien célebre.

Je trouve un *Beroald* plus ancien que les quatre précédents,

et qui, comme Augustin *Bero*, était de Bologne en Italie ; il se nommait Philippe *Bereald :* il fut un littérateur célebre, et mourut en 1504 ou 1510. La rencontre de ces deux personnages bolonois, l'un nommé *Bero* et l'autre *Beroald*, invite à croire que les *Beraud*, *Béro* ou *Beroal'd* sont les diverses branches d'une très ancienne famille lombarde.

Le plus illustre de tous les *Beraud*, *Berald* ou *Beroald* est le prince *Beraud* ou *Berald le Saxon*, qui, vers l'an 1000, fit la conquête de la Bresse, du Bugey, et de la Savoie. Aussi la maison royale de Savoie le reconnaît-elle pour son auteur, comme il a été observé dans le cours de cet ouvrage.

BIERSON.

Comme la désinence *son* exprime la filiation, et que le *B* et le *V* s'échangent réciproquement dans la composition des mots, témoin *Vidal* pour *Bidal*, *Béron* pour *Véron*, etc., on comprend que *Bierson* est l'équivalent de *Vierson*, qui peut signifier *quatrieme enfant*. Ce serait alors un nom tiré de l'ordre de la naissance, comme les noms romains, *Primus*, *Secundus*, *Quintus*, *Sextus*, *Septimius*, *Octavius*, *Nonius*, etc.; mais, attendu que *vier* ou *bier* en celtique signifie tantôt le nombre *quatre* et tantôt *l'élément du feu*, et qu'il peut aussi signifier *le feu personnifié*, c'est-à-dire

Vulcain, il est évident que *Bierson*, en ce dernier sens, signifie *enfant de Vulcain*. Ainsi ce nom appartiendrait au paganisme, et remonterait à des temps antérieurs à l'établissement de la religion chrétienne; ce nom, dis-je, serait synonyme de *phœnix*, qui signifie *engendré du feu*, ou répondrait au nom propre *Ephaistion*, qu'on sait signifier fils d'*Ephaïstas*, qui est le Vulcain des Grecs. De tels noms désignaient ou un enfant exposé dans le temple de Vulcain, ou un enfant voué et consacré à Vulcain, ou un personnage prétendu descendre de ce dieu, ou un enfant né sous l'invocation de ce même dieu, ou encore un enfant sauvé comme miraculeusement des flammes.

Mais, dans toutes les suppositions, ce nom *Bierson* ou *Vierson* est évidemment celtique et d'une haute antiquité.

BLAVIEL.

Ce nom est celtique et celtique oblitéré ou tombé en désuétude, et conséquemment d'une antiquité primordiale ; car la langue des Celtes était aussi ancienne qu'eux, c'est-à-dire que le monde, puisque, de l'aveu de Jules-César, ils se disaient issus de leur sol, ne connaissant aucun fondateur ni patriarche étranger : il n'en est pas moins vrai que la signification de ce nom propre se peut encore saisir à l'aide de quelque incursion dans les langues émanées du

celtique , à commencer par la nôtre, qui pourtant a moins retenu que ses voisines d'expressions vraiment celtiques. Quoi qu'il en soit, on apperçoit à l'analyse que ce mot vient du celtique *blau* , qui devant une voyelle fait *blav*. Or ce mot celtique *blaud* ou *blave* signifie *bleu* aujourd'hui même en langue belgique. A l'égard d'*ïel*, c'est l'*ïol* des Grecs, le *viola* des Latins : je dis l'*iol* des Grecs, quoiqu'ils appelassent la violette *ïon* et non pas *iol ;* mais la preuve qu'ils avaient anciennement dit *ïol* , c'est que cette racine, tombée depuis en désuétude , n'a pas laissé de produire chez les Latins *viola* , et chez nous *violette* et *violet* , et que chez les Grecs même elle a produit nombre de noms

propres célebres dans les temps héroïques, tels qu'*I-olas*, compagnon d'Hercule, *I-olé*, fille d'Euryte, roi d'Oéchalie, laquelle épousa *Lullus*, fils de ce même Hercule. Chez nous elle a produit le mot *joli* et les noms propres *Joly* et *Jolly*, de même que le mot *El*, qui signifie soleil en une infinité de langues, fait *ol* chez les Latins; témoin *Sol* et *Apollo*, qui répondent à l'*Hélios* des Grecs. On sait aussi que chez ces mêmes Latins qui ont tant influé sur notre langue et sur nos différents dialectes par leur longue domination dans les Gaules, l'*e* se change très souvent en *o*; témoin *vorsura*, qui vient de *verto*, et *vortex*, qui vient de *verso*, et *velle*, vouloir, qui vient de *volle*, etc. :

ainsi *blaviel* est le même mot que serait *blav'iol*, et signifie *violette des blés*, c'est-à-dire cette fleur que nous nommons *bluet* ou plus ordinairement *barbeau*. Les Grecs nomment cette fleur bleue *cyanos*, qui est l'appellation propre du *bluet des blés*, et chez eux la source de noms propres éternellement célebres et consacrés même par les préjugés de l'idolâtrie ; témoin *Cyané*, cette favorite de Cérès et de sa fille Proserpine, et qui donna son nom en Sicile à une riviere qui se jette dans l'*Anape*. Les roches *Cyanées* ne sont pas moins fameuses chez les anciens dans le bosphore de Thrace, que cette *Cyanée*, fille du Méandre de Phrygie, et

mere de *Byblis* et de *Caunus*, et cette autre *Cyané*, Sicilienne, qui fut, ainsi que son pere *Cyanippe*, victime des vengeances de Bacchus irrité; on trouve aussi une ville de ce nom de *Cyané* en Lycie, et un fleuve du même nom en Colchide, etc. Pour en revenir au *Blaviel*, *Blaviol* ou *Blaveole*, c'est ce dernier nom qu'on donnait communément en France au *bluet* du temps de Ruellius, comme on le voit dans ses écrits, et ce même nom de Blavéole dans le même sens se trouve aussi dans le dictionnaire français-flammand de Léon Mellema, imprimé à Rotterdam en 1612; on y trouve aussi, parmi les mots français, *Blaver*, interprété en belgique par *Ko*

ren-Bloemen, qui signifie *fleur de blé;* racines, *koren*, blé, *bloëme*, fleur. Ainsi l'on ne saurait douter que le nom propre *Blaviel* ne soit un nom celtique des plus anciens, sa racine et sa signification s'étant presque entièrement perdues par le laps immense des temps. Ce nom au surplus est du même genre que les noms propres Rose, Rosier, Rosetti, Roselli, Rosalba, du Lis, Marjolain, Narcisse, Barbeau, la *Viole*, et tant d'autres noms tirés des fleurs, à cette différence près que tous ces noms sont évidemment récents et de fraîche date en comparaison de *Blaviel*, qui porte le caractere incontestable de la plus haute vétusté. Le nom pro

pre *Blaviel* est pour le sens le même que *Blavez*, en latin *Blavia*, qui est l'ancien nom de *Port-Louis*, place forte et port renommé en Bretagne; sur quoi il faut observer que *Blavia* est aussi le nom latin de la ville de *Blaye*, forte place et port de Guienne sur la Gironde. Tout cela fait voir que de tout temps les dénominations tirées de la *fleur des blés* ont été en vogue et en honneur. Et quant au nom propre celtique *Blaviel*, qui est resté héréditaire et personnel à une famille du Querci, il est à croire que c'est un nom de religion tiré de l'ancien culte de Cérès dans les Gaules, comme les noms de *Cyanippe* et de *Cyane* en Sicile, en Phrygie, et ailleurs,

et qu'en un mot, dans les plus anciens temps, les Celtes nos ancêtres donnaient le nom de *Blaviel* au personnage distingué qui avait parmi eux la fonction religieuse de porter dans les fêtes de Cérès la guirlande ou la couronne de *bluets* pour en faire offrande à cette déesse; de même qu'en Grece on nommoit *Aristées* ceux qui aux mêmes cérémonies portaient les *aristes* ou épis sacrés. Il y a plus, le *bluet* etait jadis en telle vénération, qu'il paraît avoir été la source du nom de *blé* donné dans les Gaules au froment, en sorte que cette fleur, en apparence parasite et superflue, aurait donné son nom à cette riche et précieuse production de la terre, et que

les noms de ces deux plantes se sont trouvés par-là aussi alliés et aussi inséparables que ces plantes même. Ce qui justifie en outre et paraît démontrer que *Blaviel* est un nom de religion attitré au culte de *Cérès* dans la contrée des Gaules, aujourd'hui appelée le *Querci*, c'est que nous voyons aujourd'hui même dans cette contrée une ville du nom de *Cérès*, qui sans doute était jadis le chef lieu du culte de cette déesse. D'ailleurs le nom même de *Querci*, que porte encore toute la contrée, et qui, de la maniere dont il se prononce, devrait s'écrire *kers-i* ou *ker-ci*, indique que tout ce pays était consacré à *Cérès* ou *Kérès* et en portait le nom. Or *Cé-*

rès ou *Kérès* figurativement se prend pour le *blé* même : et cela est si vrai, non seulement en style poétique, mais en style vulgaire, que *koren* en celtique, et même en belgique morderne, signifie blé; et c'est pourquoi les glossaires flamands interpretent *blavez* et *blaviol* (synonymes de *blaviel*) par *koren bloemen*, c'est-à-dire *fleur des blés*. D'après les recherches et l'analyse discutée qu'on vient de voir, il reste démontré que *blaviel* signifie *fleur des blés*, répondant aux noms propres grecs *Cyanos*, *Cyane* et *Cyanippe*, et que c'est un nom religieux tiré du culte de Cérès; en un mot un nom propre celtique de la plus haute antiquité.

BOLL'EY.

Ce nom propre celtique est du nombre des anciens noms de lieu transportés à une personne, laquelle sous ce nom aura fait souche et aura passé ce nom à sa race. Ce nom signifie *Apollinis aqua*, étant composé des deux racines *ey*, qui signifie *eau*, et de *boll* ou *poll*, abrégé d'Apollon, comme dans *Polly*, *Pollieu*, *Polignac*, etc., ainsi qu'on l'a observé en divers endroits de cet ouvrage. A l'égard de *bol* pour *pol*, ce changement de *P* en *B* est fréquent d'un idiôme à l'autre. Par exemple chacun sait que les Turcs convertissent en *Stamboul* le nom de la ville appelée par les Grecs et par les Latins

Constantino-Polis. Notre mot *boul'ward,* qui signifie *rempart de ville*, est un autre exemple de *pol* converti en *bol* ou *boul.* J'en reviens donc à dire que *Boll'ey*, qui signifie *eau* d'*Apollon*, est une très ancienne dénomination, transportée par laps de temps d'un lieu à une personne, et que ce nom a rapport au culte d'Apollon dans les Gaules, ce qui remonte à une très haute antiquité celtique.

BOUL'OUR'ARD.

Boul'ourard, nom propre celtique d'une excessive antiquité, et qui signifie *dompteur de taureaux sauvages*: les racines sont, *boul*, d'où le vieux mot *abouler*, amener de force, ainsi que *bouline*,

terme marin qui signifie la *poulie* avec laquelle on maîtrise la voile ; ce qui fait voir que le monosyllabe celtique *boul* est la racine de notre mot *poulie*. Un dompteur de taureau chez les Celtes était donc celui qui *aboulait* un taureau sauvage, c'est-à-dire qui l'assujettissait au *boulon* pour le soumettre et le dresser aux travaux.

2°. *Our* est un ancien mot celtique qui signifie un *taureau sauvage:* les divers idiômes germaniques en ont fait *urochs*, *wrochs*, qui signifient la même chose par une sorte de pléonasme, puisque *ur* et *wri* signifient féroce, et *ochs* un bœuf, et qu'en celtique *our* à lui tout seul signifie tout cela. En effet

Macrobe atteste la haute antiquité de ce mot *our* dans le sens de *taureau sauvage*, par ces paroles : URI *enim gallica vox est quâ feri boves significantur;* c'est-à-dire, *Ce mot* URI *est celtique*, et signifie dans cette langue *des bœufs sauvages.* De là le nom encore actuel du canton d'*Uri* en Suisse, dont l'écusson représente un *taureau effaré.*

3o. A l'égard de la terminaison *art*, c'est une désinence onomatique commune à une infinité de noms propres celtiques, et qui signifie *fort*, ajoutant ainsi à l'énergie du mot, comme dans *ber-ard*, très doux, *bast-ard*, très fort, *hu-ard*, très grand, *dol'art*, très astucieux, etc., etc.

Ainsi l'analyse étymologétique du nom propre *Boul-ourard* (1) donne pour explication évidente et prouvée *dompteur de taureau sauvage.* C'était un nom héroïque et très honorifique chez les Celtes dans les anciens temps, et notamment du temps de Jules-César, où les taureaux sauvages étaient encore en grand nombre dans la Celtique. C'est par une suite de ces anciens usages que les *Tau-*

(1) Il est d'autres occasions où *Boul*, dans la composition des noms de lieu, est une corruption du mot grec *polis*, une ville, comme dans *boul'vard*, *stamboul*, etc., ainsi qu'on l'a observé dans l'article précédent: mais le cas est ici différent; c'est d'un nom *de personne* et non pas *de lieu* qu'il s'agit ici.

readors sont encore en estime dans la Celt'Ibérie ou Espagne moderne. Le nom propre *Boul'-ouche*, composé des racines *boul*, et *ochs* prononcé *ouche*, est synonyme de *Boul'our'ard*, signifiant également *dompteur de taureau*.

BOUL-OUVARD.

Ce nom-ci n'a qu'une ressemblance apparente avec le précédent. Il a dû s'écrire originairement *Boul'-ward*, nom celto honorifique qui signifie *urbis propugnaculum*, celui qui est le *rempart de sa ville;* car ce nom est évidemment composé des deux racines celtiques *ward*, bastion, rempart, et *boul*, qu'à propos de *stam-boul*,

nous avons démontré être le synonyme de *polis*, qui en grec signifie *ville* ou *cité*. Le nom propre *Boul'ward*, qui par laps de temps s'est changé en *Boulouvard*, est donc un nom guerrier très honorable et tout héroïque, qui aura été transmis à tout une famille, dans les plus anciens âges, par un guerrier celte qualifié pour ses exploits par ses contemporains de *Boul'ward* ou *Boulouvard*, c'est-à-dire de *rempart de sa ville*.

CHARCOT.

Char-cot est un très ancien nom celte formé de *char*, mot celtique qui signifie *lignum* ou la matiere appelée *bois*, et de

cot, qui signifie une maison, une *cabane*, etc. ; en un mot *char-cot* signifie *lignea domus* ou maison de bois. C'est donc un nom synonyme des noms propres *Cabanel*, *Chabanne*, *Chabanon*, etc. etc. ; avec cette différence que *Char-cot* appartient à des racines celtiques d'une bien plus grande vétusté, et qui remontent aux premiers âges des Gaules, je veux dire aux temps où nos ancêtres, voisins de la primitive nature, ne construisaient encore que des maisons de bois. *Cot* aujourd'hui même en anglais signifie cabane, maisonnette, et *char*, bois, comme il se voit par le mot anglais *charcoal*, à la lettre *ligneus carbo*, charbon de bois. Le citoyen

Char-cot, chef actuel de ce très ancien nom, jeune homme universellement estimé, est aujourd'hui président de la municipalité de Belley, ci-devant capitale de la province de Bugey. *Voyez* ci-dessus le §. 323, p. 17.

CHÊNIER.

Chênier signifie *quercûs hiereus* ou *querceti sacerdos*, le prêtre chargé du culte du chêne : ainsi ce nom de famille remonte à ce culte et au temps des druides, qui furent abolis dans les Gaules sous l'empereur Claude, le cinquieme César. Il est donc incontestable que ce nom date de la plus haute antiquité, et

touche au berceau de l'histoire celtique.

Un citoyen de ce nom, né à Constantinople, où son pere était notre consul, s'est montré avec distinction dans la révolution française et comme législateur et comme littérateur. Le théâtre lui doit plusieurs belles tragédies.

COCHON.

Cochon est un vieux mot celtique qui signifiait autrefois la même chose que sanglier, en latin *aper;* car de même qu'*aper* se dérive d'*aperire*, de même *Cochon* se dérive du vieux mot *coche*, qui subsiste encore dans quelques arts, et qui signifie

une *ouverture;* en sorte que le nom propre *Cochon* à la lettre signifie *ouvre-tout*, COCHE en vieux gaulois signifiant *ouverture*, et ON signifiant *tout.* Or ces noms qui expriment l'action d'ouvrir, ont été donnés à cet animal, tant sauvage que domestique, par la raison que les premiers sentiers à travers les ronces et les broussailles inextricables de la forêt primitive ont été *ouverts* et rendus praticables par le sanglier, *à primis semitis quas aper aperuit*, et encore de ce que cet animal fait des *coches* (1) ou *ouvertures* dans les arbres, dans les haies, dans tout

(1) De là le nom du porc chez les Latins ; car on sait qu'ils appelaient *porcas*

ce qui s'oppose à son passage ; et peut-être encore de ce que le *porc*, tant sauvage que domestique, en fouillant la terre, a mis à découvert non seulement les premieres truffes, mais encore les premieres pierres précieuses (1), et les premieres veines d'or et d'argent. De ces notions il résulte que l'expression de *cochon* est composée du vieux mot celtique *coche*, une ouverture, en latin *apertura*, d'où *aper*, et

les longs sillons tracés en ligne directe par le soc, ainsi qu'une certaine mesure ou longueur de chemin ; et cela *à porrigendo*, comme qui dirait *vias porrectas.*

(1) Singulièrement à l'*hyacinthe* et aux *marcassites*, comme on le prouve plus loin.

du vieux mot celtique *on*, synonyme d'*omnis*, et qui signifie tout; c'est-à-dire que le nom de *cochon*, pris dans son origine, signifie *ouvre tout*, *découvre tout*, etc. Aussi plusieurs territoires, plusieurs personnages de l'antiquité se sont-ils appelés d'un nom tiré de cet animal, si précieux aux hommes des premiers âges par ses découvertes; témoin le héros *Hyas*, fils d'*Atlas*, et ses sœurs les *Hyades* ou *Sucules;* car *Suculæ*, ces sœurs si anciennement mises au rang des astres, sont ainsi nommées, comme l'observent les critiques, d'un diminutif du latin *sus*, *suis*, un *cochon*, qui se dit en grec *hys*, *hyos*, d'où *Hyas* et les *Hyades* ou *Sucules*, sœurs de cet *Hyas*, etc.:

de là encore le héros *Hyacinthe*, et l'*hyacinthe*, pierre précieuse du même nom, et qui le doit au *cochon*, en grec *hys*, *hyos*, qui l'a découverte le premier. Nous trouvons un autre *Hyas*, ancêtre d'*Actéon*, et même de *Cadmus*, et qui régna dans les plus anciens temps en Béotie : c'est de lui que cette contrée de Grece fut premièrement nommée *Hyantide;* sur quoi voyez *Ovide*, Métamorph., l. III, *Strabon*, l. VII, etc. L'antiquité nous indique encore une ville des *Locres-Ozoles*, nommée *Hyalex*, chez *Thucydide*, l. III ; un fleuve *Hyalus*, qui, selon Strabon, l. XI, prend sa source en Asie au mont *Tmolus*, et vient tomber dans la mer Ægée ; une *Hyasis*, ville

de Lybie ; une *Hyamée* au territoire Messéniaque ; un *Hyamion* en Troade ; une *Hyapée* en Phocide, et dont la fondation est due à un *Hyapus;* tous noms tirés de *hys*, *hyos*, un *cochon;* une *Hyampolis* ou ville d'*Hyas* dans cette même Phocide, au pied du mont *Parnasse*, et une autre *Hyampolis* en Béotie, au voisinage d'*Orkhomene:* que dis-je? le nom même de la ville de Troie (*Troïa*), aujourd'hui même en italien, en espagnol, signifie une *truie.* Voilà pour l'histoire grecque, romaine, et africaine. Dans l'histoire de l'empire romain nous voyons un personnage nommé Aper, compétiteur à l'empire, dresser des pieges et donner la mort à un empe-

reur, qui, trompé par le double sens d'un oracle, ne se méfiait que d'un *sanglier*, le cochon sauvage étant également nommé *aper*. Toutes les nations présentes nous offrent des familles nommées de l'appellation propre au cochon; témoin la famille *Swinn* en Angleterre, les *Schweir* germaniques, les *Goret*, les *Porcelets*, les *Pourcin*, les *Porquet*, les *Lahogue*, les *La-hogan*, et *La-hoguette* des Gaules, d'autant qu'en anglo-saxon *hog* signifie un pourceau.

Les *Bacon* et les *Tacon*, famille répandue en France, en Angleterre, en Irlande, en Espagne, tiennent aussi à cette étymologie, attendu la *coine*, et encore attendu le *lard*, qui, en plusieurs

contrées de France se nomment aujourd'hui même *bacon*. Or on ne niera point que le nom des *Bacon* ne se soit illustré par les lettres et autrement. En cela ils ont suivi les traces de la célebre famille romaine *Porcia*, dont le nom est dérivé de *porcus*, un porc, et qui a donné naissance à trois personnages de ce nom à jamais immortels; à savoir à Caton l'ancien ou le censeur; à Caton d'Utique, son petit-fils; et à la fille de celui-ci, la fameuse et héroïque *Porcia*, qui ne voulut point survivre à son cher mari *Brutus*, et qui, privée de tout autre moyen de le rejoindre chez les morts, avala, par un courage dont le seul récit fait frémir, des charbons ardents.

La famille *Porcia* tenait si fort à son nom, comme dérivé de *cochon* ou *porc*, que même pour prénom elle avait de temps immémorial adopté celui de *Marcus*, du vieux mot *toscan marc*, qui signifiait un porc sauvage ou non sauvage, d'où nous est resté *marcassin*, *marcassite*, etc.

Les Juifs paraissent être la seule nation prévenue d'une antipathie fanatique contre l'innocente et utile espece dont nous parlons; ce qui vient probablement du haut degré d'estime où ce même animal pouvait être chez les Cananéens, les Amalécites, les Philistins, et les autres peuples syriens auxquels les Hébreux eurent affaire.

D'où il nous paraît démontré,

1°. que toutes les familles, qui, comme la famille *Cochon*, tirent leur nom du porc, n'ont jamais ni judaïsé ni pu judaïser; qu'enfin il n'y a nulle apparence de découvrir dans ces familles aucun Juif.

2°. Que la famille française des *Lévi,* qui veut à toute force descendre de la même lignée que la Vierge, n'a jamais eu d'alliance directe ni indirecte avec aucune des familles qui tirent leur nom du *cochon* ou du *porc*, non pas même avec les *Goret*, les *Porquet*, ni les *Porc-à-bœuf;* encore que nos Lévi portent un nom qui inviterait à croire qu'ils sortent originairement d'une source *ladre*, c'est-à-dire infectée de la *leuké* ou *lepre blanche*, la-

quelle, selon la sotte opinion des Juifs, prend son origine chez le *porc*.

Ce qu'il eût fallu démontrer, mais ce que nous remettons à réfuter quand nous aurons plus de loisir.

En un mot le nom propre que l'on vient d'analyser est une appellation celtique de toute vétusté, et qui même tient, comme on l'a vu, à l'histoire primitive des nations et à l'ancienne mythologie.

DES'AIX.

Ce nom celtique signifie *des eaux*: c'est un nom prodigieusement antique, un nom diluvien, c'est-à-dire prochainement postérieur au déluge, et anté-

rieur au dessèchement des marais et à l'évacuation complete des eaux diluviennes : la preuve en est dans la physionomie même du nom ; car *aix* pour *eaux* est une distinction celtique des plus anciennes ; témoin la ville d'*Aix* en Provence, en latin *Aquis-granum* ou *Aquæ-grani* (1).

(1) Les terminaisons en *ai* ou *ay*, comme *Ambron'ay*, *Morn'ay*, *Saton'ay*, etc., au Bugey comme en tout autre lieu des Gaules, annoncent un lieu aquatique : tous les savants conviennent que ce vieux mot *ai* ou *ay* est l'ancien nom celtique de l'*eau*. Or *ai* au pluriel fait *aix* ; d'où *Aix*-la-Chapelle, *Aix* en Provence, etc. *Aix*-la-Chapelle fut ainsi nommée rélativement à une chapelle qui, depuis l'établissement du christianisme, y fut construite au lieu et place d'un ancien temple dédié à *Apollon*

Le nom, dis-je, *Des'aix* n'a pu être imposé à une famille que dans des temps où ce mot signifiait *des eaux;* et ce temps-là nous rejette à l'époque du berceau des Gaules. D'après cette analyse on voit que le nom de famille *Desaix* se perd dans une antiquité celtique des plus reculées.

Granius; et c'est pourquoi cette ville s'appelle encore en latin *Aquis-granum* ou *Aquæ-grani*. Cette épithete de *Granius* ou *granus* donnée à Apollon, signifie le *fontainier* ou *qui préside aux sources chaudes;* une source se disant en grec *krênê*, mot qui corrompu a fait *krânê* ou *granê*, d'où *granius* et *granus*. Les eaux thermales consacrées à l'Apollon d'Aix-la-Chapelle ont été célébrées dans ce vers du poëme de Conradus Celtès :

Fumat aquis calidis grano urbs ab Apolline dicta.

DOM'ANGE.

Ce nom qui signifie *dominus angelorum* ou *domini angelus*, c'est-à-dire le seigneur des anges, ou dans un autre sens l'envoyé du seigneur, peut être d'une très haute antiquité chrétienne, comme du cinquieme ou du sixieme siecle, parceque c'est alors que diverses familles gauloises converties ont pris au baptême des noms de ce genre, bien dignes de la simplicité de ces premiers temps du christianisme; tels que *Christ*, *Christin*, *Christophore*, c'est-à-dire Christophe ou Porte-Christ; tels encore que l'*Ange* et ses composés, tels que *Mar'-Ange* (le maître ange), *Vol-Ange* (l'ancien des anges), *Coul-Ange*

(tout ange), *Clow' Ange* (ange aimable ou amour d'ange), *Ker-Ang-er* (doux ange maître), et une infinité d'autres. Quoi qu'il en soit, *Dom'ange* paraît être le synonyme latin-gaulois d'*Arkh'-angelos* (arkhange) en grec. *Domange*, dis-je, est le nom d'une famille bugiste établie à Nantua, et que rend recommandable par un rare mérite le citoyen Domange, homme de loi très instruit, et le patron zélé des veuves et des orphelins.

DOND'EAU.

Dans ce nom, qui est évidemment celtique, la désinence *eau* ou *au* n'est qu'une variante très usitée de l'article *al*, qui ne sert que d'indication au *genre*

masculin, et qui, dans la composition des noms, se place indifféremment au commencement ou à la fin : la *racine*, dis-je, de *Dondeau* est *dond.* Cette expression monosyllabique, et d'autant plus celte, laquelle signifie *tonnerre*, a insensiblement subi divers changements. Le *D* initial a été changé en *T* par l'articulation dure des Germains, et dans quelques dialectes celtiques; comme, par exemple, chez les Belges, *Dond* s'est alongé en *Dond'-er*, par l'addition honorifique *er*, due ici à la terreur ou aux progrès de la superstition, dont on sait que ce vain fracas de la foudre grondante sur nos têtes a été une des premieres causes. Le premier personnage

qui transmit à sa race le nom de *Dondeau* (1) naquit probablement durant un grand orage, et le tonnerre fut peut-être cause ou circonstance de l'accouchement de sa mère. Or comme un coup de tonnerre chez les anciens était toujours confirmatif ou présage d'un évènement heureux, ces sortes d'enfants, au temps du paganisme, étaient toujours censés naître sous la protection immédiate de Jupiter tonnant ; prérogative glorieuse dans l'opinion ethnique, sur-tout depuis la naissance du fils de Sémélé, le Bacchus des Latins, le

(1) Ce nom propre *Dondeau*, ainsi qu'il résulte de l'analyse ci-dessus, signifie *tonitrual*, c'est-à-dire *procédant de la foudre* ou *fils du tonnerre*, etc.

Dionysios ou *Bromios* des Grecs : ce dernier nom *Bromios* avait rapport à sa naissance prématurée occasionnée par un éclat de foudre. Le nom propre *Dondeau*, sous ces rapports religieux, appartient donc non seulement à l'histoire des Gaules, mais encore à la mythologie celtique. On trouve chez diverses nations des vestiges de ces appellations mystiques : il s'en rencontre des exemples chez les Hébreux mêmes; témoin les noms *Boanergès* et *Baneerem*, interprétés par S. Jérôme *filii tonitrui*, c'est-à-dire *enfants du tonnerre*. On peut juger par-là de quelle antiquité doit être le nom celtique *Dondeau*.

FRÉRON.

Fréron est un très ancien nom celtique, originaire de l'ancienne Armorique ou basse Bretagne.

Ce nom est composé de deux racines armoriques, *fré*, franc, et *ron*, lance ou cuisse. Ainsi ce nom signifie, d'une part, *franc sauteur* ou *franc lutteur;* car la *lutte* et le saut sont des exercices également coutumiers aux *Bretons*; ou bien ce nom signifie *franc lancier*, ce qui exprimerait un guerrier volontaire au temps où l'on se servait de lances, c'est-à-dire avant l'usage des armes à feu. Les Bretons appellent la lance et la cuisse d'un même nom qui signifie ronde, d'autant

que la forme de la cuisse présente une *rondeur*, et que les premiers peuples ont toujours exprimé chaque chose par sa forme : c'est ainsi que l'os de la jambe, qui forme un *tube*, a été appelé *tibia ;* une trompette *tuba*, etc. ; et que le *nez*, qui forme une avance, un promontoire isolé au milieu du visage, a été nommé en celtique *nez*, et en latin *nasus :* or en grec *nêsos*, *nâsos*, exprime l'*isolement* et signifie une *isle.*

On ne finirait point sur cet article des dénominations primitives tirées de la forme de chaque chose, et dont la raison, telle quelle soit, est d'une telle influence, que les habitans des Antilles, par exemple, n'ont

qu'un même mot pour exprimer un *rond* et un *puits*, un *trou* et une *fenêtre*, etc. etc. Quoi qu'il en soit, c'est de ce mot *ron* dans le sens d'une *lance* que les Bretons britanniques ont fait leur *A-rondel*, d'autant que l'hirondelle en volant affecte de s'élancer comme un trait.

Mais, pour en revenir au mot armorique *ron* dans le sens de *lance* comme pour exprimer un *bâton arrondi*, il faut faire attention que les premieres lances étaient des bâtons arrondis terminés en pointe et durcis au feu; ce qui est observé par le poëte Silius Italicus lorsqu'il prête aux plus anciens guerriers cette sorte d'arme :

Contenti parvâ durasse hastilia flammâ :

c'est-à-dire « Les premieres *lan-*
« *ces* ou *piques* étaient des bâtons
« durcis au feu par le bout. »

Nous disons encore un *rondin* dans le sens d'un bâton arrondi; et les Espagnols, comme on sait, appelaient *rondache* une sorte de bouclier rond.

Quoi qu'il en soit, il s'en suit que le nom propre armorique *Fréron*, de *franc-sauteur* ou de *franc-lancier*, est un nom propre celtique qui respire une haute antiquité. Nous avons dit que sa premiere racine est *fré*, qui signifie *franc* dans la composition des mots, et qui s'articule *frey* en langue germanique; ou il signifie également *franc*, *libre*, etc. Ainsi c'est un nom composé sur le modele de ceux où *fré*, dans

le sens de *franc*, entre pour premier élément, tels, par exemple, que Frémond, Fremyot, etc.

GALLET.

Gall'et signifie compagnon du héros *Gall:* un héros gaulois de ce nom a en effet été divinisé au temps du paganisme ; ce qui de *Gall* a fait *Gall'as*, famille encore subsistante : or le premier *Gall'et* ou compagnon de *Gall* était donc contemporain de ce héros divinisé, dont la tradition se perd dans des temps antérieurs non seulement au christianisme, mais encore à Jules-César, tous les héros divinisés dans les Gaules par l'addition à leur nom de la désinence *as* appartenant à l'histoire

primitive de cette contrée. De cette même maison celtique du nom de *Gall* sont sortis les diverses branches des *Gall'ier*, des *Gallér'and* et des *Gallér'ande*. Pour en revenir à la famille *Gall'et*, elle est évidemment originaire du delta celtique.

GENT'ET.

Ce nom signifie *gentil compagnon*; car *et* dans la composition des noms signifie compagnon, y étant le synonyme abrégé de l'*Et'airos* des Grecs : mais il peut aussi signifier compagnon de *Gent*, roi d'Illyrie, qui figure dans la guerre du roi Persée contre la république romaine, et dont les historiens latins

ont traduit le nom par *Gentius*; ce qui ferait remonter le nom propre Gent et à une prodigieuse antiquité.

Le nom propre celtique *Gent* (d'où *Gent'et*), que les Romains ont latinisé *Gentius*, a produit non seulement le dérivé *Gent'-et*, mais encore les composés *Gentil*, *Gent'on*, Gent'son, Gent'soné, Gent'mann, etc.

GEOFFROI.

Les nomenclateurs anglais interpretent le nom propre *Geoffroi* (qu'ils disent *Geffrey*) par *joyeuse paix* ou *paix de joie*; et ils observent que c'est un nom belge d'origine, d'autant que dans les plus anciens âges les Belges ont peuplé la Grande-

Bretagne. On voit par-là que le nom propre *Geoffroi* est de la plus haute antiquité.

GILLIOT.

Ce nom est un diminutif de *Gille*, nom très ancien, que les auteurs latins du cinquieme siécle ont traduit, les uns par *Ægidius*, les autres plus brutement par *Gillo*. Comme *Ægidius* est l'expresse version latine du nom gaulois *Gille*, cette version nous donne le vrai sens de ce même nom propre, et nous fait connaître que ce nom était synonyme de *scutarius*, c'est-à-dire d'*écuyer* ou *porte-écu*, ou, dans un style plus noble, *porte-égide*; si pourtant un tel style est dans le fond plus noble que celui

d'écu ou de *bouclier*, puisqu'*ægis ægidos* en grec ne signifie autre chose qu'un *cuir de bouc*; mais comme *égide* était le nom du *bouclier de Pallas*, la religion païenne avait jeté une sorte de vénération sur cette expression hellénique dans sa source. C'est pourquoi, vers l'an 460, Avitus, préfet des Gaules pour les Romains, et qui faisait sa résidence à Soissons, ayant laissé en sa place et en cette même qualité un seigneur gaulois nommé *Gille*; celui-ci, pour romaniser son nom, crut devoir le traduire par *Ægidius*, ce qui lui donnait une physionomie græco-latine. Mais les Francs l'ayant élu pour roi en place de Childéric Ier, qu'ils chassèrent en

463, le ci-devant préfet *Ægidius* reprit son premier nom gaulois : et voilà pourquoi l'histoire de ces temps-là parle de ce personnage tantôt sous le nom d'*Ægidius* et tantôt sous celui de *Gillo;* ce qui se traduit en français par *Gillon*, nom de famille française encore aujourd'hui existante, et dont le nom propre *Gilliot* ne me paraît être qu'une variété ou qu'un diminutif : au surplus l'exemple une fois donné de traduire le nom celtique *Gill* par *Ægidius* se renouvela près de trois siecles après le préfet ou roi en question ; et nous voyons un saint personnage , troisieme fils de Charles Martel, et qui fut évêque de Reims vers l'an 741 ,

prendre ce nom d'*Ægidius*, qui n'était à coup sûr que la version latine du nom propre gaulois *Gill*, qui a produit Gillon, Gilli, Gilliot, etc.

GIRAULD.

Ce nom est d'une haute antiquité, appartenant à la langue celtique par ses deux racines *gir* et *auld*. On sait que *auld* se traduit en latin par *aldus*, dérivé *de alendo* et synonyme d'*alumnus*, un éleve, un nourrisson ; ainsi *Gir'auld* signifie *éleve de vautour ;* c'est un nom de terreur : *Gir* ou *Gier*, en belgique, signifie *vautour ;* GIER-WALK, *Ger-faut*, etc. Ce nom *Girauld* est donc évidemment celtique et de l'antiquité la plus reculée.

GRAND.

Grand est un nom propre honorifique, celte dans l'origine, et que tout indique être d'une excessive antiquité, à la différence de *le Grand;* car *le* est un article dont les Celtes n'usaient point dans la composition des noms propres, puisqu'alors c'étaient les articles *o*, *au*, *ar*, *al*, et *thé* ou *thô* qu'ils employaient, mais qu'ils avaient soin d'omettre dans les plus anciens temps, d'autant que le celtique pur et originel affecte le monosyllabisme. Par cette raison *le Bel* est moins ancien que *Bel*, *Alber* est moins ancien que *Ber*, *le Bret* moins ancien que BRET, LEDRU moins ancien que DRU,

le Preux moins ancien que *Preux*, FRANÇOIS (1) plus ancien que LE FRANÇOIS, etc. etc.

Quoi qu'il en soit, *Grand* est

(1) FRANÇOIS se traduit en basse latinité par *Franciscus*, corrompu de *Francicus*. C'est un nom très antérieur au premier personnage qui l'a sanctifié et érigé ainsi en nom de baptême, puisque saint François était lui même d'une famille du nom de *François*, et qui originairement avait été païenne. C'est aujourd'hui le nom propre d'un personnage célebre dans notre révolution comme dans les lettres ; je veux parler du citoyen *François*, surnommé *de Neuf Château*, qui a été successivement membre et président de l'assemblée nationale, puis ministre de l'intérieur, puis membre du directoire exécutif, puis notre plénipotentiaire à ce congrès germanique de qui toute l'Europe attend sa paix.

un nom honorifique, qui n'a pu être conféré, ainsi isolé et dégagé de tout article, que dans les plus anciens âges de la Celtique et du monde : ce ne fut qu'à la suite d'un long laps de siecles que l'orgueil et la flatterie inventerent l'alliance de l'article avec le nom ; usage qui se remarque déja dans le nom propre *Al-kid*, que les Grecs emprunterent du Celtique pour en faire l'appellation honorifique d'Hercule ; car Al-kid ou *Al-cid*, en langue celte, signifie *le maître, le seigneur :* ce qui prouve l'excessive antiquité dont il est à présumer que sont les dénominations honorifiques de ce genre où l'article ne se montre point encore. Pour en revenir

au nom propre *Grand*, dont la vétusté est par-là indubitable, il sert à exprimer la *grandeur*, soit morale, soit physique ; et ce mot, celte dans l'origine, avait passé très anciennement des Celtes aux Latins, qui en avaient fait l'adjectif *grandis*, mais qui n'en dérivaient directement (1) aucun verbe ni aucun autre composé, par la raison que c'était une expression barbare qui s'était subrepticement introduite dans leur idiôme. Mais

(1) Les Latins n'avaient point (comme nous qui disons *grandeur*) de substantif *à grandis ;* aussi ne disaient-ils point *grandire*, mais *grandescere ;* au lieu que de notre racine celtique *grand* nous avons formé les substantifs *grandeur* et *grandesse*, le verbe *grandir*, l'adverbe *grandement*, etc.

cette dénomination de *Grand* fut-elle due dans le principe à la grandeur de la taille ou à celle des actions? c'est une question que l'excessive antiquité du nom paraît rendre insoluble.

GUILLEMOT.

Ce nom propre *Guillem'ot* est le diminutif de *Guillaume*, qui se traduit en bas latin *Will'Elmus*, en anglais *Willam*, etc. On sait que ce nom est composé de deux éléments, *Will'*, qui se prononce aussi *Guill*; et *Elm* ou *Erm*, l'un des noms mystiques du Mercure gaulois. *Will*, dans la composition des noms, soit en tête, soit à la fin, exprime la

filiation, et indique un enfant, un descendant. *Will'Elmus* indique donc un descendant du Mercure ou Herm'ès celtique; et le diminutif *Will'elm'ot*, qu'à la moderne on prononce *Guillemot*, exprime un descendant ou arriere-neveu de ces *Will'-Elm* : ainsi le nom propre *Guillem'ot* appartient dans sa source à une souche mythologique qui remonte aux usages d'un culte antérieur au christianisme, et conséquemment va se perdre dans le berceau même de l'histoire des Celtes.

HOUDEYER.

Ce nom est évidemment celtique et d'une haute antiquité,

ne pouvant remonter qu'à ces temps reculés où la Celtique était encore couverte de bois et faisait partie de l'immense forêt Hercynienne, c'est-à-dire de la *Forêt primitive* du globe : ainsi tout invite à donner à ce nom une antiquité antérieure au premier défrichement de la Gaule, qui fut la suite de l'embrasement des forêts dans cette contrée, lequel *incendie primitif* commença, selon l'historien Diodore, sur les monts *Pyrénées*, dont le nom encore aujourd'hui signifie *monts incendiés*. La racine de ce nom *Houdeyer* est *houd*, d'où sont restés les noms de famille *Houdan*, *Houdart*, et *Houdin*, qui s'écrit aussi *Oudin* en déposant l'aspiration. Cette

expression *houd* est la plus antique de toutes celles qui en langage celtique signifient *forêt:* elle s'est conservée par transmigration après nombre de siecles jusqu'aux extrémités de l'Inde asiatique, où elle a encore la même signification ; témoin l'*oran-outan* ou *homme des bois* de cette contrée. *Houd* signifie donc *forêt*, *houdoy*, forestier, et *er* ou *her*, maître ou chef; ainsi *houdey'er* signifie *maître* ou *chef forestier*. Ce même mot *houd*, forêt, racine du nom propre *Houdeyer*, a éprouvé diverses altérations en passant par la filiere des différents dialectes : ainsi les Belges et les Bataves, au lieu de *houd* disent *hoult*, et, par une altération plus sen-

sible encore, les Anglais disent *hid* à la maniere des Crétois et des Phrygiens, chez qui *ida* exprimait une forêt plus ancienne que Jupiter, et qui se vantait d'être son berceau et celui des *Dactyles* et *Curetes*, inventeurs du feu. Le grand Odin, ce patriarche ou Jupiter des Scandinaves, est donc dans l'origine un nom celtique, dont la racine est *oud*, prononcée *od*, de même que les Crétois et Phrygiens l'ont prononcée *id*, et les Anglais *hid*.

Toutes ces recherches concourent à prouver que *Houdeyer* signifie *chef forestier*, que c'est un nom celtique cimmérien, c'est-à-dire remontant à la forêt primitive, et conséquemment aux premiers âges du monde,

la racine *houd* dans ce nom ayant survécu aux altérations postérieures qui s'en sont faites ; ce qui fait voir que ce nom est antérieur au mot *hoult*, qui s'en est formé, ainsi que le *saltus* des Latins, l'*Ida* de Crête et de Phrygie, et le *hid* britannique.

JACQUEMONT.

Ce nom est beaucoup plus ancien que le christianisme, ainsi que le donne à connaître la désinence celtique *mon*, *mont* ou *mond*, qui exprime ici la filiation, comme dans War'mond, Aymon, Ansmond, etc., toutes dénominations dont l'antiquité se perd dans le berceau de l'histoire des Celtes. Ce nom, dis je, prend sa racine dans l'ancien

mot celto-scythe ou slawon *jakac*, partir, se mettre en voyage, aller en expédition; d'où *jacchus* est resté l'une des épithetes du Bacchus celtique considéré comme voyageur et conquérant: ce qui s'accorde assez avec le nom propre hébreux *Iacob*, que nous traduisons *Jacques* à l'égard des apôtres qui ont porté le même nom que cet ancien patriarche, et que saint Jérôme interprete *supplanteur;* ce qui indique celui qui, à l'exemple d'un conquérant, usurpe et envahit. C'est de là que les Allemands ont fait leurs mots *jagt*, qui signifie la chasse, et *jag-bar*, par lequel ils expriment un cerf déja assez fort pour être lancé.

Je dis donc que *Jacques* peut

bien être un simple nom de baptême, devenu un nom de race chez ceux qui se nomment purement ainsi, et que les *Jaqu'in* et les *Jac-son* ne remontent pas plus haut que le premier de leur famille qui a pris au baptême le nom apostolique de *Jacques*, par dévotion à saint *Jacques* le majeur ou à saint *Jacques* le mineur. Mais il est sans exemple que la désinence celtique *mond*, *mont* ou *mon*, qui exprime la filiation et qui indique que tel descend de tel, ait jamais été appliquée à aucun nom de baptême, comme il est arrivé aux désinences *in* et *son* à l'égard des *Jean'in*, des *Petr'in*, des *Pier'son*, des *Nicol'son* ou simplement *Col'son*, dont les noms

indiquent la postérité de tels et tels individus qui ont fait souche après avoir pris au baptême les noms de *Jean*, de *Pierre*, ou de *Nicolas*. Le nom propre *Jacquemont*, ainsi que celui de *Jacquemar*, ne dérivent donc nullement d'un nom baptismal, mais sont évidemment d'une physionomie celtique infiniment antérieure à l'institution du baptême, ne signifiant autre chose que race du grand chasseur ou du grand marcheur ; par où il faut entendre le grand *Iackhe* ou Bacchus celtique ; ce qui remonte aux temps mythologiques de l'histoire primitive des Celtes.

LABAN.

La racine de ce nom celtique est *lab*, équivalent et anagramme d'*alb*; d'où les Latins ont fait *albus*. L'extrême antiquité chez les Latins des familles *Lavinia* (1), *Laberia*, et du surnom *Labienus*, et, chez les Hébreux, du patriarche *Laban*, petit-neveu d'Abraham, duquel *Laban* le nom est interprété dans le sens d'*albus* (ou *albanus*) par S. Jérôme, ne permet point de

(1) *Lavinia* est synonyme d'*Albinia*, comme le démontre le nom de la *lave*, c'est-à-dire de cette matiere brûlante qui sort des volcans, laquelle en se refroidissant prend une couleur blanche; d'où lui vient son nom de *lave*, équivalent d'*alba*.

douter que le mot celtique *lab*, dans le sens de *blanc*, ne soit de beaucoup antérieur à ses très anciens synonymes *alb* et *alp*, qui n'en sont que des anagrammes ; comme aussi le mot moderne *blanc*, dont les trois premieres lettres, à savoir *b*, *l*, *a*, sont l'anagramme sensible de *l*, *a*, *b*, LAB. Considéré sous cet aspect, le nom propre celtique *Lab'an* est infiniment antérieur aux dénominations de lieux et de personnes *Albe*, *Alban*, *Alb'-in*, et même à celle des *Alpes*, de laquelle l'origine se perd dans le chaos des temps; car *Alp* est le même mot qu'*Alb* articulé durement ; et ce nom qui exprime la blancheur, a été donné à ces montagnes rélativement

aux neiges dont leur sommet est éternellement couvert. J'en conclus que le nom propre celtique *Lab'an* est d'une excessive antiquité.

LAC-OUR.

Ce nom, par son analyse, doit être très antique au Bugey, pays encore semé de restes d'anciennes eaux primitives, qui paraissent dues aux neiges des premiers âges. Le nom propre *Lac-our*, lorsqu'on ne s'avise point de l'interpréter par impéritie dans le sens italien de *la corte*, comme s'il s'agissait de la *cour* d'un courtisan, ou dans le sens du mot latin *curia*, qui signifie une *cour* de justice, ce nom propre *Lac-our* présente,

dis-je, alors une sorte d'antiquité imposante; car il est composé de deux racines celtiques, dont la derniere, qui est *our*, signifie *eau*, et dont la premiere, qui subsiste encore dans le sens de *lac*, exprime une étendue de cette même eau. *Lac-our* exprime donc en celtique une *étendue* d'eau, une eau *étendue*, une eau *lagune*, en un mot un *étang*: c'est donc un nom de lieu très ancien, et qui, par laps de temps, comme celui de *Dulac*, de *la Mare*, de *Lapalud*, de *Dumarais*, etc., aura été transporté d'un lieu à une personne, avec cette différence que dans ce même sens d'*eau dormante* le nom propre *Lac-our* offre dans ses deux racines monosyllabi-

ques, *lac* et *our*, une physionomie celtique qui dévoile sa haute antiquité.

LANJUINAIS.

Le nom propre *Lan-juin'ais* ne saurait être que très ancien, étant composé de trois racines celtiques, *l'an*, *juin* et *ais*. La primitive, qui signifie *terre*, *sol*, *contrée*, *patrie*, s'écrit le plus souvent *land*, *lant*, ou même *landt;* mais étant initiale d'un nom, elle dépose pour l'ordinaire l'appareil final du *d* et du *t*, et fait seulement *lan*, comme on le voit dans les noms *Lan-franc* (1), *Lan-cas-*

(1) *Lan-franc*, nom de lieu devenu nom propre, et qui signifie *territoire franc* : c'est un nom analogue à

tre (1), *Lantréguier* (2), *Lancri*, etc.

Le second élément du nom propre *Lan-juin-ais* est *juin*, qui signifie *juvenis;* et c'est la source de quantité de noms propres celtiques encore subsistants, tels que *Juin*, *Juigné*, *Juigny*, *Juvigny*, etc.

Le troisieme élément du nom dont il s'agit c'est le mot *ais*,

ceux de *Franche-ville*, de *Franc-castel*, etc.

(1) *Lan-castre*, à la lettre *Telluris castrum :* c'est un nom propre tiré d'un lieu où fut un temple consacré à la Terre, auquel lieu s'établit un camp qui prit le nom du temple; comme il est arrivé au bourg d'*Issi*, construit sur le terrain d'un temple d'*Isis.*

(2) *Lan-tréguier*, c'est-à-dire terre de chicane, terre à procès.

synonyme de *porte-aide*, et répondant au mot latin *asser*, soliveau, chevron, support, bâton d'appui : ainsi le nom propre *Lan-juin'-ais* signifie *jeune homme, renfort* ou *palissade de son pays*. C'est un nom héroïque, et qui s'est formé à l'instar du nom propre *Lan-kri* (1), avec lequel on voit qu'il a d'ailleurs un grand rapport pour le sens. Ces sortes de dénominations honorifiques, émanées de la reconnaissance et de l'estime générale, se rencontrent en petit nombre chez toutes les nations, et indiquent toujours un héros dans celui à qui un tel nom a

(1) *Landt-kric*, par adoucissement *Lan-kri*, signifie le *soutien*, *l'appui du canton.*

été conféré originairement et qui l'a transmis à la postérité: elles répondent aux noms propres hébreux Esdra, *auxilium*, *Bosor* et *Bosra*, *munitio*; au nom tartare *Samar-kan*, *auxiliator dux*; au nom carthaginois ou phénicien *Magôn*, *tutela omnium*; aux noms grecs *Astypolis*, *arx* seu *munimentum urbis*; *Astynomos*, *arx seu propugnaculum regionis*; *Kharax* et *Khara-kómos*, *munimentum pagi*, etc.

D'après cette analyse on voit que le nom propre *Lan-juin-ais* est une dénomination honorifique bien évidemment celte, respirant les mœurs guerrieres des plus anciens Gaulois, et dont l'application au premier personnage de ce nom remonte

à l'histoire primitive de nos contrées, en un mot au berceau des Gaules.

MA-CÉ.

Le nom propre celtique *Ma-cé*, adoucissement de *Mac-Cé*, c'est-à-dire *fils de* CÉ, est, par sa racine onomatique *Cé*, d'une antiquité prodigieuse, et voisine de l'époque du chaos ; car, des traditions mythologiques, il résulte que le cinquieme jour de la premiere lune qui ait lui pour la Nature, la Terre, par une ffroyable enfantement, fruit de son commerce avec *Uranus* ou avec *Titan*, accoucha à-la-fois d'*Orcus*, de *Cé*, de *Iapet*, et de *Typhée*, ces quatre Titans à cinquante têtes et à cent bras, qui,

dans une guerre sacrilege, essayerent d'escalader le ciel:

Ipsa dies alios alio dedit ordine luna.
. . . . . Quintam fuge; pallidus Orcus,
Eumenidesque satæ; tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos Cœlum rescindere fratres, etc.

VIRGIL. Georg. l. I.

Du titan *Orc*, frere de *Cé*, et qui chez les poëtes a donné son nom à l'enfer et à tout serment, sont restées une infinité de dénominations celtiques encore existantes, telles que celles d'*Orcades*, nom des 17 isles au nord de l'Ecosse; d'*Orcines*, bourg de France en Auvergne, d'*Orchies*, ville de la Flandre française entre Tournai et Douai; à quoi il faut joindre ce même *Orc*, adouci en *org*, comme dans *Org'on* et l'*Orgue* en Pro-

vence, *Coll'orgue* en Languedoc; ou ce même *Orc* rendurci d'un *C* initial, comme dans *C'orc*, ville d'Irlande, *C'orc'yre*, isle de la mer Ionienne, etc.

Iapet, autre frere de *Cé*, donna son nom à l'un des vents, nommé tantôt *Caurus* et tantôt *Iap'yx*, qui souffle du couchant solstitial, ainsi qu'au promontoire *Iapygium*, qui termine la terre d'Otranto, et qu'à la contrée *Iap'ygia*, comprise en Italie entre Tarente et Brindes, et qu'au personnage Ætolien appelé *Iapis*, qui donna son nom à une ville de l'état vénitien; fondation dont l'époque doit être réputée bien ancienne, puisque toute la région arrosée par le Timave, fut, du premier

nom connu, appelée l'*Iapide*, et que le Timave lui-même, aujourd'hui *la Brenta*, fut, du plus ancien nom connu, appelé l'*Iap'is*.

De *Typhée*, troisieme frere du Titan *Cé*, sont restées en France les dénominations de lieu et de famille *Tiphaine* et *Tiff'anges*. Ce dernier nom est celui d'une petite ville de France sur la Sevre. Ce Titan donna aussi son nom au *Tifernus*, fleuve de la Pouille, appelé aujourd'hui *Portero*, ainsi qu'à la ville de *Tifernum* et aux *Tifernates* d'Ombrie.

Mais laissons là les vestiges des freres du Titan *Cé* pour parler de lui-même comme source du très ancien nom propre

Mac-cé ou *Macé*, qui signifie *fils de* CÉ, postérité de *Cé*, etc. Ce personnage (que les mythologues ont jugé si ancien qu'ils en font l'oncle de Prométhée, cet auteur de la race humaine) a, malgré toutes ces fables, existé réellement dans les premiers âges de l'histoire celtique, puisqu'il a laissé dans les Gaules plusieurs familles et nombre de lieux de son nom; témoin *Mar-Cé*, *Pont-de-Cé*, Val-en-Cé, Crancé, Ci-Cé, Cé-celles (*Cei cellæ*) en Bugey, Cé c'ey (*Cei aquæ*) en Bourgogne, *Cé-sur-Saône* en Franche-Comté, enfin l'ancien château et l'ancienne famille de *Cé* au même pays, l'une des dix-sept familles primordiales de cette ci-devant province; toutes

recherches qui font voir que le nom propre de la famille *Ma-cé* est d'une vétusté mythologique, et qu'il prend sa source dans une origine si ancienne qu'elle va se perdre avec celles de nos premiers peres dans le chaos des temps.

MATHIEU.

Ce nom est d'origine celtique, et s'est de temps immémorial répandu dans toutes les parties de l'Europe, et même dans l'Asie et dans l'Afrique. Ce même nom, selon la versatilité des diverses interprétations, d'ailleurs très analogues entre elles, auxquelles il donne lieu, signifie *enfant divin*, ou *agréable à Dieu*, ou *nourrisson de Dieu*, ou encore

don de Dieu ; aussi *Matthæus* est-il interprété *donatus* par saint Jérôme. Selon la diversité des familles, ce nom en France s'écrit *Mat-thieu* ou *Ma-thieu*, c'est-à-dire retient deux *t* ou en dépose un.

L'analyse nous fait voir que ce nom est composé de *Mac*, qui signifie fils, enfant ou nourrisson, éleve, etc., venant de l'armorique *maga*, nourrir, d'où les trafiqueurs d'enfants et jeunes esclaves étaient appelés en latin *magones*. Le changement si ordinaire du *g* en *c* a produit *mac* au lieu de *mag ;* et ce même *mac* ou *mag* suivi d'un *t* s'est converti en *mat :* c'est ainsi que le verbe *ago* des Latins perd son *g* dans son dérivé *actus*, qui lui-

même se convertit en *atto* dans la langue italienne. Quelquefois *Mac-thieu*, au lieu de changer en *t* le *c* de *Mac*, dépose son *c* et s'écrit *Ma-thieu*, par euphonie, comme fait aussi *Mac-cé*, qui s'écrit et prononce *Ma-cé*.

La seconde racine celtique du nom propre en question est *thi*, alongé de la désinence honorifique *eu*, qui signifie *bon*, *prospere*, etc., mais qui pour l'ordinaire est insignifiante, ne servant guere que de complément et de finale, comme dans pieu, lieu, milieu, etc. : exception non applicable ici ; car cette désinence se trouve comme affectée à la Divinité, ainsi qu'il se voit dans *Di-eu* et dans *Pont*

thieu, car la premiere expression signifie la *Divinité bonne*, et la seconde le *pont du Dieu bon*. Quoi qu'il en soit, ce *thi* celtique est synonyme du *Théos* des Grecs, du *Deus* des Latins, du *Dis* des Gascons, du *Dios* castillan. *Thi* est un nom de terre assez commun en France, et qui jadis y indiquait la demeure ou le domaine d'un Dieu. De ce vieux mot *Thi* signifiant Dieu s'est formé le nom propre *Thiange*, envoyé de Dieu ; de là aussi la vieille expression *tiara*, qui exprimait chez les anciens une couronne sacerdotale. Les prêtres *Titii* formaient un college particulier dans Rome ; enfin *Ti* est le nom de Dieu chez les Chinois mêmes.

Revenons à *Mac-thy* ou *Matthieu.* Ce nom s'est dès les plus anciens temps propagé et multiplié à l'infini en subissant nombre de variantes, qui l'ont tantôt alongé et tantôt raccourci; changements au reste qui n'ont porté que sur la désinence du mot, et qui ont produit Matha (1), Mathan (2) ou Mathat; Mathatias (3), Matthias (4);

(1) Témoin Jean de *Matha*, fondateur de l'ordre dit *de la Sainte-Trinité.*

(2) Témoin *Mathan* l'ismaélite, et grand-prêtre de Baal sous Jézabel; et un autre *Mathan*, qui figure dans la généalogie de Christ chez le premier évangéliste, et qui se trouve être appelé *Mathat* chez le troisieme.

(3) Témoin *Mathatias* le grand-prêtre juif.

(4) Témoin *Matthias* l'apôtre; Mat-

Mateole (1), Mathiole (2); Mahieux (3) ou Matthieu; Mahaud, Mahaut ou Math'ilde (4).

thias, grand-prêtre des Juifs sous Hérode; Matthias Corvin, roi de Hongrie, etc.

(1) Témoin la petite ville d'Italie appelée anciennement par les Latins *Mateola*, et aujourd'hui *Matera*, située dans la terre d'*Otranto* au royaume de Naples.

(2) Témoin les deux médecins célèbres du nom de *Matthiole*, dont l'un était de Pérouse et l'autre de Sienne.

(3) Témoin *Matthieu* ou *Mahieux* de la ville de Gand, ancien poëte français, vivant en 1260.

(4) Témoin *Mathilde* ou *Mahaud*, princesse flamande, femme de Guillaume le Conquérant; et *Mathilde* ou *Mahaut*, fille de Henri premier, roi d'Angleterre, et de *Mahaut* d'Écosse: exemples où l'on voit que *Mathilde*, *Mahaud* et *Mahaut* ne sont autre chose

Les Romains avaient une famille *Mattia*, dont était le poëte *Cnœus* MATTIUS, qui florissait sous Jules-César, et dont Aulu-Gelle nous a conservé quelques vers. La réputation de ses ouvrages fit ajouter une addition honorifique en tête de son nom, et le fit souvent appeler *Tri-mattius*, comme qui dirait en celtique *Tri-mac-thi*, c'est-à-dire *enfant trois fois divin*, car cette famille *Mattia* était évidemment gauloise d'origine, comme presque toutes les familles albines, sabines, et romaines; et son nom s'était formé du celtique *Mac-*

que le nom de *Matthieu* féminisé; comme le prouve de surcroît *Matthieu* de Gand, qui de son nom populaire s'appelait *Mahieux*, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

thi, source du nom propre *Mac-thieu* ou *Ma-thieu*, qui signifie enfant de Dieu, race divine, etc.; racines *Mac*, enfant, et *thi*, Dieu, comme on le voit dans *Thierri* (THI-ERRIC), qui se traduisait en latin par *Théo-d'-Erricus*, et vulgairement *Théodoricus*, par la même corruption inséparable des siecles barbares qui a converti *Erric* en *Henri*. Quoi qu'il en soit, ce nom *Thierri* (THEO D'-ERICUS) signifiait *chéri de Dieu*.

Il y avait aussi à Rome une famille du surnom de *Mathon*, très à coup sûr celtique d'origine. Le poëte Martial, qui florissait sous Domitien, en fait mention; et il subsiste encore aujourd'hui une famille française de ce même

nom de *Mathon*, qui, à le dériver du celtique *Mac-kthôn*, signifie *enfant de la terre.* Or on sait que tous les Celtes primitifs se disaient *autochthones* ou engendrés de leur sol.

Pour en revenir à l'expression celtique *Mac-thi*, les Latins se l'étaient appropriée; mais, à titre d'expression barbare, ils l'avaient laissée indéclinable dans cette exclamation louangeuse : MACTI ANIMO, Ô JUVENES! *Honneur à vous, ô braves jeune gens!* Seulement ils se permettaient de la fléchir au singulier dans cette phrase : MACTE *animo, ô juvenis*, laquelle signifie, *Honneur te soit rendu, ô brave jeune homme!* ou plus précisément, *O brave jeune homme, enfant divin!* Il

suit de ces recherches que le nom celtique Matthieu ou Mahieu est d'une prodigieuse antiquité, sur-tout infiniment antérieur à l'établissement de nos noms de baptême et même au christianisme.

Ce nom, dans des temps plus modernes, n'a pas cessé d'être dignement porté par plusieurs personnages célebres, parmi lesquels on distingue Matthieu, premier du nom, duc de Lorraine, neveu de l'empereur Lothaire ; Matthieu dit le grand, de la famille des Viscomti, seigneur de Milan, vivant en 1294; Matthieu de Cracovie, prêtre polonais, auteur du livre de la *Prédestination*, et vivant en 1370; *Matthieu* dit d'*aqua Sparta*, célebre

cardinal, mort en 1302 ; Matthieu le chroniqueur, bénédictin de Westminster, vivant au quatorzieme siecle ; Pierre *Matthieu*, historiographe de France, né en Bourgogne sur les frontieres de la Franche-Comté : il vécut sous Henri IV et Louis XIII; il fut pere de Jean-Baptiste *Matthieu*, qui publia une histoire de Louis XIII, mais sans doute d'après les mémoires de son pere, car elle s'arrête précisément à l'année 1621, époque de la mort de Pierre *Matthieu*.

Outre ces *Matthieu* Bourguignons et les diverses familles du nom de *Mahaut* et de *Mahieu*, dont nous avons prouvé que le nom est synonyme de *Matthieu*, et n'est même absolument que

ce même nom fléchi à un dialecte particulier, il y a une famille *Matthieu* établie au territoire de Compiegne dans l'isle de France, qui a donné naissance à l'estimable représentant du peuple *Matthieu*, membre actuel du conseil des cinq-cents. Ce véritable républicain est bien fait par ses rares qualités pour soutenir un nom dont l'antiquité se perd pour ainsi dire dans le chaos des origines celtiques.

MERLIN.

Le nom propre *Merlin* est d'une très haute antiquité; il signifie *né au printemps*, ou, ce qui revient au même, *né au chant du merle;* car le nom du merle signifie *très printanier*,

étant composé de la particule auctive *ma* (1), laquelle ajoute

(1) *Ma* ou *mais*, vieille expression temporaire, synonyme de *déja*, de *dès que*, d'*aussitôt que*, etc. Les villageois, qui ont retenu beaucoup de façons de parler du vieux temps, disent encore volontiers *ma* qu'il arrive ou *mais qu'il arrive*, pour dire aussitôt son arrivée. En général *ma* ou *mais*, dans la composition des mots, ajoute au sens affirmatif ou négatif du mot. Précédé d'une négation il renforce la négative, comme dans *je n'en puis mais, je n'y consentirai jà-mais;* au lieu que non précédé d'une négation il est confirmatif, et ajoute à l'assertion, comme dans ces phrases, *ils seront heureux à jà-mais*, *si je le rencontre jà-mais*, etc.

Chez les Grecs *ma* était également affirmatif ou négatif, mais toujours de force auctive; témoin leur *ma-dia!* par Jupiter! Chez les anciens Francs le mot *ma*, dans le sens affirmatif, équivalent de *certes*, se joignait volontiers au mot

au sens du mot, et de *erl* ou *érol*, printanier, et plus radicalement encore du celtique *er*, printemps, dont les Latins ont fait *ver*. De *ma-erl* on a fait *m'erl*

her dans la composition des noms propres, et, au moyen de l'élision, y formait l'initiative ou la désinence *m'er*, que les Latins traduisaient par *merus*, et qui se remarque dans les noms propres *Mer-owée*, *Rici-mer*, etc. etc., noms dans lesquels il est évident que *ma her*, ou, par contraction, *m'er*, est une circonstance honorifique qui signifie *certè herus*. Cette circonstance de nom équivalait alors au *ker* des Bretons armoriques, au *sir* ou *lord* des Anglais, au *dom* des Espagnols, et à notre *monseigneur* : ainsi *mer in*, par exemple, signifie *fils du seigneur*, et MERINWIL *fils de fils de seigneur*. A l'égard de *Merval*, c'est le nom propre punique *Maherbal* raccourci et gallicisé ; il signifie *certes*, *seigneur Baal* ; ou *certes*, *Dieu est le maître*.

par élision; d'où se sont formés les mots celtiques *merl*, *mérol*, et le mot latin *merula*. A l'égard de la désinence *in* ou *ing*, Rapin Toyras observe que dans la composition des noms propres elle exprime la *filiation*. Les noms celtiques dérivés de la circonstance de la naissance au printemps sont assez fréquents; tels sont les noms de famille *Véri*, *Véron*, *Ver-in*, *Ver-mont*, *Ver-monet*, etc., et plusieurs autres que nous négligeons ici pour ne nous occuper que des noms propres printaniers qui ont rapport au *merle* comme symbole du printemps : ces noms sont *Mérol*, *Merula*, *Merlet*, *de Merle* (ancienne famille provençale); *Emm'erle*, *Merlino* et *Merl'in*: les

deux premiers sont des diminutifs de *merle*, les quatre autres expriment l'association avec cet oiseau printanier ; car *merl-et* signifie compagnon du *merle*, *Emm'erle* signifie celui qui paraît *emmi* le *merle*, c'est-à-dire avec lui ; et *Merl'in*, comme on vient de le dire, signifie un enfant du printemps, et qui en conséquence a un nom tiré du *merle;* et la même interprétation appartient aux noms de famille *Merlino* et *Merl'on*, si ce n'est que ce dernier, ainsi que *Ver-on*, peut signifier *tout printanier* ou *soleil printanier*, d'autant que la désinence *on* signifie *tout*, et que c'est une des anciennes appellations honorifiques du soleil, qui par les diverses nations est

appelé *on* ou *son;* car on voit chez Plutarque que *on* en égyptien signifie l'astre du jour; et chacun sait qu'encore aujourd'hui ce même mot *on*, accompagné de l'articulation sibilaire *s*, signifie ce même astre chez un nombre de nations européennes; témoin le *son-dag*, c'est-à-dire le jour du soleil ou dimanche des Flamands, des Allemands, des Anglais, etc. Laissons donc *Merlon* à part comme étranger à *Merlin* pour le sens du nom; et contentons-nous d'observer qu'il y eut un *Jacques Merlon*, célebre curé à Cologne, et surnommé *Hortsius*, parcequ'il était de *Horts* au pays de Gueldres : il mourut en 1644. C'est nous rapprocher (d'une maniere bien

plus identique) du nom propre *Merl'in*, sur lequel roulent présentement nos recherches, que de dire un mot du nom propre italien *Merlino*. Or nous trouvons un *Merlino* (et c'est sans contredit le même nom que *Merlin* italianisé), nous trouvons, dis-je, un *Merlin* président à Naples, et qui mourut en 1650; il était de *Sansevero* dans la Pouille : Philippe IV, roi d'Espagne, le fit chevalier de Saint-Jacques et marquis de Ramont. On sait aussi que Théophile *Folengo*, le célebre poëte italien macaronique, et qui, comme Virgile, était né à Mantoue, fut surnommé *Merlin-Coccaye ;* mais ce surnom n'avait point de rapport à sa famille : c'est pourquoi

je passe au fameux enchanteur dont s'enorgueillissent les anciennes chroniques britanniques, et qui laissa son nom au vieux château appelé *Caer-Merlin.* Il florissait en 480, et conséquemment avait pu voir Pharamond. Ce n'est point un personnage imaginaire, puisqu'il a laissé des ouvrages, et entre autres des *prophéties*, recueillies, traduites et commentées par des écrivains de mérite; mais la haute antiquité de son époque, jointe peut-être à une trop grande célébrité, l'a rendu le sujet et comme le plastron d'une infinité de fables plus incroyables et plus absurdes les unes que les autres. Ce qu'on sait d'à-peu-près certain, c'est que

sa mere était une religieuse, fille de roi, tristement recluse à *Caër*, depuis surnommé *Merlin*, pour avoir été le berceau de ce prétendu magicien à qui les romanciers donnent pour pere un *incube*. Quoi qu'il en soit, *Merlin*, l'enfant mystérieux, fut élevé avec soin sous le nom d'Ambroise. Il étudia la philosophie, c'est-à-dire les beaux arts, sous Télésinus. Il s'adonna à la magie, par le moyen de laquelle il fit, dit-on, d'étonnants miracles, et joua le rôle de prophete. Il court en effet de lui des livres de *prophéties*, et un *traité des Magiciens du roi Vortigerne.*

On ne connaît point de personnage plus ancien qui ait porté le nom de *Merlin;* mais

c'est sans doute une belle et rare antiquité de nom propre que de remonter au cinquieme siecle.

MONT'AIN.

Ce nom est essentiellement bugiste et des plus anciens. *Mon*, dans la composition des noms, soit que cette expression soit initiale ou désinente, exprime la filiation; lorsque *mon* est initial et qu'il est suivi d'une voyelle, il emprunte le *t* ou le *d* des Grecs pour l'euphonie et la simple liaison; c'est ainsi, entre autres exemples, que les Latins traduisaient *Mon't'aset*, ou (comme on disait alors) *Mon't'asel* par *Aselmon'd'us*. A partir de ce principe, il est clair que le nom propre *Mon't'Ain* signifie *un enfant*

*de l'*AIN; ce qui suppose une excessive antiquité dans cette race, et en fait remonter l'origine à ces temps paganiques où plusieurs familles s'arrogeaient la prétention de descendre de tel ou tel fleuve (attendu que chaque fleuve était érigé en divinité); ce qui a produit chez les Grecs les noms propres *Ismenias*, *Scamandronyme*, etc., et chez les Romains les noms propres *Anius*, *Tiberinus*, etc. etc.; car les deux premiers dérivent de l'*Ismene* et du *Scamandre*, comme les deux derniers de l'*Anio* et du *Tibre*. D'après ces apperçus je regarde le nom propre *Mon't'Ain* comme très ancien dans le delta celtique. Ce nom au reste a produit celui

de *Montainwille*, qui signifie *fils de Mon't' Ain.*

PANSU.

Ce nom n'est manifestement qu'une traduction gauloise brute du nom romain *Pansa*, dont d'un idiôme à l'autre et pour lui donner une (1) physionomie

(1) J'ai fait observer au commencement du chapitre VIII, que, vers l'an 451 de l'ere chrétienne, Attila, roi des Huns, s'attacha sur-tout à exterminer dans les Gaules les colonies romaines dont elles fourmillaient; ce qui dut faire recourir plusieurs de ces familles à changer leur nom, ou à l'altérer de maniere à tromper l'ennemi qui ne faisait grace qu'aux races gauloises : aussi les vestiges de familles romaines au Bugey, qui jadis en était couvert, sont-ils aujourd'hui fort rares.

gauloise, on aura seulement changé la terminaison, comme de *scutum* on a fait *écu*, comme de *villosus* on a fait *velu*, comme de *dentatus* on a fait *dentu*, etc. Ainsi ce nom aujourd'hui subsistant remonte aux familles romaines établies au Bugey après la conquête des Gaules par Jules-César. Après la mort de ce dictateur on élut pour consuls Hirtius et Pansa. Le nom de ce dernier, selon les critiques latins, exprime un *pied fort en toute proportion*, c'est-à-dire *un pied large et long;* ce qui pouvait être à Rome le sujet d'un sobriquet, mais ce qui est en beaucoup d'autres lieux un mérite ambitionné, sur-tout à la Chine parmi la caste

des mandarins, qui, lorsqu'ils n'ont point un grand pied, s'en procurent un de costume majeur à l'aide d'énormes galoches. Il y a eu en Europe un temps où ces chaussures (1) exorbitantes ont été à la mode et l'objet d'une prétention qui au onzieme siecle passa jusqu'en Angleterre : pour en faire la réforme il fallut que l'église s'en mêlât et fît jouer le grand ressort de l'excommunication sous prétexte d'un passage de l'évangile, dont elle fit à-la-fois un emploi et une interprétation ridicules; censure aussi folle que l'abus, et qui, des pieds passant à

(1) On les appelait des *chaussures à la poulaine.* Elles passerent (comme bientôt ensuite la *chevelure longue*), pour *un péché contre nature.* Et ce scandale imaginaire fut impérieusement supprimé.

la tête, frappa toute perruque cléricale, et toute chevelure longue.

Pour en revenir aux *Pansa* romains, dont les *Pansu* bugistes doivent être considérés comme une lignée, ils étaient tous de la famille *Vibia*, et ce qui concerne leur illustration dans l'histoire remonte à l'année 43 avant l'ere chrétienne, époque à laquelle *Caïus Vibius Pansa* et *Aulus Hirtius* furent tués à la fameuse journée de Modene, où Brutus, meurtrier de Jules-César, était assiégé par Marc-Antoine. Octave força celui-ci de lever le siege, et délivra Brutus; mais, dans la bataille, les deux consuls dont on vient de parler et qui tenaient le parti d'Octave, périrent :

Tumque pari fato consul uterque cadit. OVID.

PASSER'AT.

Ou ce nom *Passer'at* est la traduction du grec *pas eratos*, qui signifie *tout aimable* ou *tout amour*, ou bien il est composé du mot latin *passer*, qui signifie un *passereau*, c'est-à-dire cet oiseau tout amoureux que les poëtes ont attelé au char de Vénus; il est, dis-je, composé du mot *passer*, commun à plusieurs langues, et du celtique *at*, qui signifie pere ou chef. Cette famille est ancienne au Bugey, et s'est distinguée dans les lettres ainsi que dans le service militaire.

PÉ-TARD.

Ce nom indique un individu tardif du pied; car avant *tard'if* on disait *tard*, d'où les Latins

ont fait *tardus*. A l'égard de *pé*, c'est l'ancien nom celtique du *pied*, et ce l'est encore en languedocien, en provençal, etc. La famille Pé-tard est ancienne au Bugey; elle y prend le surnom de *la Planche*.

Ce nom est encore susceptible d'autres interprétations, et peut signifier *grand chapeau*, ayant un rapport sensible avec le latin *petasus*, dont il n'est peut-être qu'une corruption; ou bien ce nom peut venir du celtique *pet* ou *bet*, un *lit*, et signifier *grand lit*; ce qui indiquerait dans le premier de ce nom un Celte qu'une nombreuse progéniture avait forcé de se procurer un grand lit: car dans les anciens temps un même lit recevait toute

la famille; et cet usage, reste des âges d'innocence, subsiste encore dans la majeure partie de l'Italie.

Sous tous les deux aspects que nous venons d'exposer le nom propre en question est d'une haute antiquité bugésienne, et conséquemment celtique.

PIC-QUEN'ARD.

Ce nom est d'une haute antiquité celtique, étant composé de trois éléments d'une incontestable vétusté gauloise, à savoir *pic*, montagne escarpée ou coupée à *pic*; *queen*, reine; et *ard*, désinence qui exprime la force : ainsi c'est un nom transporté d'un lieu à une famille, et qui signifie grand *pic* ou

grande montagne *de la reine*, ou, ce qui revient au même, de la *dame;* car *dame* et *reine* sont volontiers synonymes, et *queen* présente les deux interprétations. Par cette *dame* ou *reine* on ne saurait entendre, dans la très ancienne appellation Pic-quen-ard, que Junon, la reine du ciel, et à ce titre qualifiée par les Grecs de *Héré*, c'est-à-dire de *dame* ou *maîtresse* suprême. Junon étant par-tout qualifiée de *dame ou reine*, et son culte ayant eu lieu dans les Gaules de temps immémorial, il est évident qu'elle y était honorée sous le nom de *Queen*, qui encore aujourd'hui a ces significations honorifiques en armorique, en anglais, etc. La

désinence *ard*, qui augmente toujours la force du terme, se rapporte ici à *pic*, et donne au nom de lieu *Pic-quen-ard* la signification emphatique de *grande montagne de Junon;* de même que la désinence *ot*, affectée pour l'ordinaire aux diminutifs, donne au nom propre et de lieu *Pic-quen'ot* la signification de *petite montagne de Junon*. Ainsi il y a entre ces deux noms une analogie sensible, où l'avantage est toutefois du côté de *Pic-quen-ard*. Nombre de personnages, sans doute très hauts de stature, ont porté dans les anciens temps ce nom de *Pic*, équivalent aujourd'hui au nom plus moderne de *Lamontagne*. Pic se change en *Pec* dans quelques

dialectes celtiques; témoin le *Pec*, montagne aux environs de Paris, d'où *Pecquet* et *Pecard;* de même que *Pic* a produit *Picquet, Picard* et *Picot. Picqu'et* signifie compagnon de *Pic;* ce qui fait voir qu'il y a eu un très ancien héros celte de ce nom antérieur à tous ceux de l'Italie, contrée qui, dans les plus anciens âges, a été peuplée par les Celtes ombriens. Le premier héros celte nommé *Pic* doit, dis-je, être censé antérieur non seulement aux *Pic* de la Mirandole et aux autres *Pic* dont s'honore l'Italie moderne, mais même à ce Picus fils de Janus, et l'un des premiers rois du Latium, personnage contemporain de Circé, et qui touche aux temps fa-

buleux. Quant à *Pic-quen-ard*, c'est, je le répete, un nom rélatif au culte de Junon dans les Gaules, et conséquemment un nom antérieur à l'établissement du christianisme; en un mot c'est un nom vraiment gaulois et de l'antiquité celtique la plus reculée.

PIQUET.

Ce nom, qui devrait s'écrire *Pik'et*, signifie compagnon de Pic, très ancien héros celte (1);

(1) C'est ce *Pic*, ancien héros celte, qui a donné son nom à la *pique*, arme de guerre d'une antiquité immémoriale. Lui-même tirait son nom du mot celte *pique*, qui signifie encore aujourd'hui *sommet de montagne* : ainsi c'était un nom héroïque colossal, et faisant allusion à la stature gigantesque de ce guerrier.

d'où *Picus*, l'un des plus anciens rois du Latium; *Picus martius*, autre héros ausonien, que la fable suppose avoir été changé en *pivert*, oiseau favori de Mars; *Pic* de la Mirandole, prince italien, et autres personnages célebres. Quoi qu'il en soit, le nom propre Piquet, considéré selon sa signification de compagnon du héros *Pic*, remonte aux plus anciens temps de l'histoire des Celtes.

RAM-EL.

Le nom propre *Ram-el* est composé de deux éléments, à savoir *Ram*, qui est la racine du nom, et *el*, qui est une désinence d'apparence *féminine* à l'oreille, quoiqu'elle convienne

parfaitement au *masculin* en nombre d'occasions, comme on le voit dans les noms propres *Capel*, *Martel*, *Hoël*, etc. Au surplus cette désinence *el* dans l'origine est honorifique, étant empruntée du culte religieux, et signifiant primitivement, tantôt le Soleil, appelé en grec *Hélios*, tantôt Dieu ou le Maître; témoin notre mot *ciel* (ci-El), qui signifie *ici est Dieu* ou *ici est le Soleil:* et de là tant de noms en *el* dans les langues chaldéenne et syriaque, où l'on voit que *Daniel* signifie *jugement de Dieu*, Raphaël *guérison opérée par Dieu*, Ur-iel *le feu de Dieu*, etc. Sous cet aspect *Ramel*, pris dans la plus haute antiquité, pourrait bien être un nom phaéthontien,

et signifier *Ramus Heliacus*, branche ou postérité du Soleil; car tout nom propre à physionomie celtique se perd dans les ténebres des temps. Or il faut se rappeler que Phaéthon est un personnage celtique sur lequel la fable s'est beaucoup exercée, mais qui du reste a eu long-temps son tombeau sur les rives de l'Éridan, et de qui nombre d'historiens ont écrit que tous les Liguriens, c'est-à-dire les Génois même et les Vénitiens portent le deuil depuis un temps immémorial.

Revenons à la racine *ram* : elle s'est conservée pure dans nombre de noms celtiques encore existants ; comme dans *ram*, qui signifie bélier en bel-

gique, en anglais, en vieux français, etc., et qui subsiste dans nombre de noms de l'histoire ancienne et moderne; comme dans *Ramnusie*, nom honorifique de la Fortune chez les Grecs; *Ramnes*, le nom d'une tribu romaine sous Romulus; *Ramis*, prince celtique dont parle Strabon; *Ramire*, roi de Léon en 824; *Ram*, archevêque de Tarragone en 1411, etc. etc.; *Ramiure*, famille française, dont le nom signifie bélier sauvage; *Rambure*, famille et lieu de Picardie, dont le nom signifie *tombeau de Ram*, c'est-à-dire de Jupiter, comme je le prouverai plus loin.

Pendant une longue suite de siecles le nom que nous analy-

sons a changé nécessairement de désinences selon les différentes passions des idiômes et des dialectes ; mais ces variations mêmes nous indiquent les différentes époques qui ont pu les altérer : ainsi *Ram* est peut-être le nom primitif, et ne s'est conservé qu'en Arragon. *Ramel* et tous les autres noms analogues, à désinences quelconques, sont des branches de ce *Ram* primitif; mais *Ramel* a cela de particulier qu'il a une configuration honorifique et tenant évidemment au culte des premiers âges : il a un rapport si frappant avec les traditions phaéthontiennes, qu'il est comme impossible de se refuser à cette évidence; c'est ce que je pense avoir démontré : après quoi il

ne reste plus qu'à chercher dans l'histoire quelques vestiges de la propagation de ce nom qui soit comme intermédiaire entre l'époque phaéthontienne et la nôtre.

Or, sous le siecle d'Auguste, Strabon a parlé d'un prince ou capitaine qu'il nomme *Ramis*. On sait que dans ce temps-là les Grecs et les Romains, lorsqu'ils avaient affaire à un nom barbare, c'est-à-dire étranger à leur idiôme, ou le traduisaient techniquement d'idiôme à idiôme en rendant le sens du mot, ou lui conservaient sa racine, et se contentaient de fléchir la désinence au gré des oreilles grecques ou romaines, pour que ces noms cessassant d'être indéclinables, comme l'était rigoureu-

sement toute la nomenclature celtique. Ainsi je soutiens que Strabon, rencontrant le nom celte *Ramel*, a dû traduire brutement *Ram* par *Ram* sans altérer la racine du mot; puis, s'avisant de regarder la désinence *el* comme un article féminin d'un mot qu'il ne comprenait pas, il aura traduit cet *el*, qu'il aura pris pour *illa*, comme si c'était le mot *elle*, c'est-à-dire un article féminin rejeté à la fin du nom propre; il l'aura, dis-je, traduit par la désinence grecque et féminine *is:* car on était encore loin du temps de Strabon de se douter du grand principe onomatique dévoilé depuis par Iamblique, à savoir que, dans les noms barbares, chaque mem-

bre ou segment du nom a un sens emphatique qu'il est comme impossible de rendre par des équivalents. Il était donc plus court d'affecter de prendre cette désinence en *el* pour l'article féminin *elle*, que les Grecs et les Romains traduisaient assez constamment par *is*, comme dans *Nept'is*, *Ir'is*, *Lib'ys*, etc.

S'il est constant que dans ce nom *Ramel* la finale est honorifique, cela est encore plus démontré pour la racine *Ram*, qui, dans tous les débris qui nous restent de la langue celtique, comme en belgique, en anglais, et même en vieux français, signifie *bélier*. Or la dénomination de bélier vient de *bel*, qui équivaut à Jupiter considéré comme

l'*ancien*, comme le *maître*, etc.

Dans la fable nous voyons Jupiter prendre la forme d'un bélier. En Égypte son nom et celui du bélier se confondaient dans celui d'*Ammon*, qui signifie à-la-fois Jupiter et bélier. Aussi en syriaque, c'est-à-dire probablement en langue ammonite, *Ram* s'interprete *excelsus*, élevé, suprême; et ce nom de *Ram*, suprême, qualification propre de Jupiter, aura été honorifiquement transporté au *bélier*, qui lui sert de symbole, et qui d'ailleurs en cette qualité a été consacré parmi les douze signes du zodiaque.

D'après les recherches ci-dessus, il est constant, par les bases de la science onomatique (qui

n'est qu'une chymie ou décomposition technique des noms ramenés à leurs éléments et à leur signification propre), que le *Ram'is* de Strabon était le *Ram'el* de son temps sous l'empire d'Auguste, et que ces *Ramel* sont originairement une famille phaéthontienne; en sorte que ce nom est évidemment du petit nombre de ceux qui tiennent à la plus ancienne histoire, ou, pour mieux dire, à la mythologie celtique.

RÉVELLIERE-LÉPEAUX.

Révelliere-Lé-peaux est un nom très anciennement transporté d'un lieu à une personne. Ce nom est synonyme de festin sans courtine ou grand souper à la belle étoile (*cœna sub dio*

ou *cœna dialis*), banquet que faisaient les *flamines* aux *fêtes de Jupiter*, et dont Séneque fait mention. Ces banquets avaient été introduits à Rome par Numa, qui les tenait des Sabins, et ceux-ci des Ombres ou anciens Celtes, leurs ancêtres. Révelliere signifie, dis-je, *lieu consacré au banquet* ou *lieu du banquet sacré*, et *Lé-peaux* signifie *sans peaux*, c'est-à-dire sans courtine, sans pavillon; *lé* étant une préposition privative, comme dans *Lé-tours*, sans tours; *Lé-man*, sans hommes, etc. *Revel* est un vieux mot celtique, d'où nous est resté *réveillon*, et qui, encore aujourd'hui en anglais, signifie *bombance*. Les Anglais disent aussi *a reveller* pour dire

un *joyeux convive*, un *frere-la-joie.* Revel est aussi un très vieux nom propre français, qui a produit *Mont-Revel*, *Réveillon*, *Réveil'-lat*, etc.

L'expression celtique *lépeaux*, pour dire *sans pavillon*, indique ici une nomenclature des plus reculées dans les siecles antérieurs à notre âge, tant par l'excessive antiquité de la préposition privative *lé*, que par l'application du sens de *pavillon*, *banne* ou *courtine* donnée ici au mot *peaux ;* car cette application remonte évidemment à ces temps saturniens où la fabrique et l'usage des toiles et des diverses étoffes n'étant point encore inventés, on y suppléait par des peaux d'animaux.

De ces recherches il résulte que Révelliere-Lé-peaux est un nom celte des plus antiques, tenant au culte de Jupiter, et conséquemment de beaucoup antérieur à l'établissement du christianisme.

SALA-VILLE.

Ce nom signifie *fils ou descendant de Sala*, la plupart des noms en *ville* exprimant la filiation. *Sala* est une dénomination *salienne* : les *Saliens* étaient la plus noble tribu des anciens Francs, d'où *loi salique ;* mais les anciens Saliens primitifs et peres de tous les autres, et par conséquent source des *Sala* et des *Sala-ville*, remontaient bien plus haut que Pharamond ni Clovis. Il a déja été observé ci-

dessus, au commencement du chapitre XVII, que la *danse des Saliens* avait été introduite à Rome par Numa Pompilius, qui était Sabin; que les Sabins étaient descendus des Ombres, qui eux-mêmes étaient une colonie des plus anciens Gaulois; que la danse des Saliens, selon Denys d'Halicarnasse, se nommait de tout temps *redan-druo;* et l'on sait que cette même dansesubsiste aujourd'huimême sous la même dénomination parmi nos Bretons armoriques. Toutes ces données sont un grand argument pour établir l'excessive antiquité des noms propres *Salien*, *Salier*, *Salieri*, *Salienne*, *Sala*, *Salaville*, etc. Il y avait dans les Gaules un

état indépendant dit des *Saliens;* leur territoire s'appelait *tractus Saliorum;* il était situé entre la Savoie et Marseille; ils étaient les principaux alliés des Cimbres, qui sont ceux d'Ambronay, et qui furent vaincus par Marius. Après la défaite cimbrique ils furent entrepris par le consul Cælius ou Cæcilius, qui les extermina l'an de Rome 656; en sorte qu'il n'en resta plus que de rares vestiges, qui se bornent aujourd'hui à un petit nombre de familles, dont le nom atteste encore qu'il exista autrefois un peuple *salien.*

SAVARI.

Abaris, fameux personnage hyperboréen, c'est à-dire l'un des ha

bitants du pied des Alpes, vint en Grece près de six siecles avant l'ere chrétienne. Les anciens avaient plusieurs de ses ouvrages, entre autres un poëme sur la premiere descente d'Apollon ou du Soleil dans la contrée des hyperboréens, etc. Ce nom *Abaris* n'est autre que le nom propre *Savari*, la sibilaire *s*, qui commence ce nom celtique, ayant été, pour tout changement, transportée à la fin de ce même nom; car ôtez cette lettre *s*, qui n'est qu'un mode dans l'articulation du mot, vous remarquerez que le nom celtique ne differe en rien du nom grécisé, puisque dans l'un et dans l'autre vous trouverez également *Avari* ou *Abari*, ou, ce qui revient au même, *Savari*.

Ce *Savari* ou *Abaris*, si prodigieusement ancien, était, dis-je, à coup sûr un vrai Celte, c'est-à-dire un de ces hyperboréens qu'il prétendait lui-même n'avoir été visités du Soleil qu'après la chûte de Phaéthon dans l'Éridan. Et l'on doit se rappeler à ce sujet qu'un passage d'Apollonius de Rhodes, étayé de beaucoup d'autres autorités, démontre jusqu'à l'évidence qu'alors le nom d'hyperboréens était spécialement celui de tous les peuples établis au pied des Alpes, et qui, poétiquement parlant, ne furent visités par le Soleil qu'après l'incendie de leurs forêts; incendie figuré par Phaéthon mettant le monde en cendres, et précipité dans le *Pô*, autrement dit l'*Eridan*.

On voit par cette analyse que le nom propre Savari est évidemment de la plus haute antiquité celtique.

SIBUED *ou* SIBUET.

L'ancienne orthographe de ce nom propre est *Sibued:* c'est un prénom fréquent d'anciens seigneurs bugistes. Il se rencontre dans la charte de Charles VII rélative aux troubles du Bugey, en 1452. A le tirer de l'idiôme belgique, comme qui dirait *Sibb'-huet*, ce nom signifie *grande alliance;* car *alliance* en belgique se dit *sibbe*. Sibuet est donc une appellation honorifique respirant le celtisme et la plus haute antiquité.

SONTHONAX.

La carte du Bugey offre deux

lieux de ce nom, qui signifie *isle des coupables*, les empereurs romains ayant coutume d'y reléguer les sénateurs et autres gens de marque qui encouraient leur disgrace. Ainsi cette appellation, dont j'ai déja eu occasion de parler, remonte au temps des premiers Césars. On ne sait en quel temps elle a commencé à passer d'un lieu à une personne, qui aura transmis ce nom à sa race, et qui aura ainsi perdu son nom originel; mais ce doit avoir eu lieu très anciennement et vers le temps des premiers fiefs, car la famille Sonthonax est une des anciennes du Bugey.

TALL-EIR-AND.

Ce nom propre est celtique: il signifie *rejeton du grand mat*

tre, du *maître suprême*, c'est-à-dire *race de Jupiter;* ce que les Grecs exprimaient par le nom *Dios-cure :* c'était chez ce peuple le nom honorifique particulièrement des deux jumeaux Castor et Pollux. Ce nom ne saurait être que d'une prodigieuse antiquité : ses racines, au nombre de trois, sont du plus pur celtique et se sont conservées dans les divers idiômes celtisans, et notamment dans la langue des Bretons et des Gallois. Ces trois racines sont;

1°. *Tall*, grand, haut, élevé, suprême; d'où *talneff*, grandeur, élévation;

2°. *Er*, *Eyr* ou *Her*, en latin *Herus*, qui signifie maître, seigneur;

3°. *And*, qui signifie allant, procédant, un *jal*, un rejeton;

d'où est resté le mot d'*andouillers* pour exprimer les jetons ou poussées saillantes du bois d'un cerf; *andar*, en italien comme en espagnol, signifie également venir, aller, procéder, etc.

Tall'-eir-and est donc un nom honorifique de race, et qui pour l'ancienneté remonte aux temps mythologiques : il est ainsi manifestement antérieur à l'introduction du christianisme dans les Gaules.

TREILHARD.

Ce nom propre appartient à une origine celtique très ancienne, si l'on considere qu'il tient au culte du dieu Bacchus, pour lequel il faut remonter plusieurs siecles avant l'empereur Probus, qui, vers l'an 282, rétablit dans les Gaules la culture

de la vigne, laquelle y avait été proscrite sous Domitien vers l'an 84. *Treil-hard*, dis-je, signifie *fort* (1) *en treille*, c'est-à-dire propriétaire ou cultivateur d'un gros vignoble; de même que *Chênard* signifie fort en chêne; *Fageard*, fort en fage ou hêtre; *Pommard*, fort en pommier, etc. etc. Dans ce nom propre *Treil'-hard*, *treille*, qui en est la racine, est le nom mystique de la vigne, et conséquemment de beaucoup plus antique et plus celte que celui même de *vigne*, que nous

(1) *Hart, hard, art, ard;* toutes ces désinences celtiques, aspirées ou non aspirées, signifient *fort*, ou ajoutent à la force du mot. Quelquefois l'aspiration *h* se dépose ou se convertit en *b*, comme *dans B'art* et *B'ard :* de là *barde*, un poëte guerrier.

avons emprunté par corruption du *vinea* des Latins, et qui a produit nombre de noms propres de moyenne date en comparaison de *Treilhard*, tels que *Vinet*, *Vigni*, *Vignon*, *Eignon*, *Vignerod*, *Vignacourt*, etc. Je dis donc que *treille* est la dénomination mystique, honorifique et primordiale de la vigne, puisque ses deux racines sont le très ancien mot celtique *tré*, qui encore aujourd'hui en belgique, en anglais, en armorique, etc. signifie un arbre; et la non moins antique et honorifique désinence *eil* ou *eille*, qui figure encore avec toute sa fraîcheur originelle dans les expressions *sol'eil*, *verm'eil*, *merv'eille*, *ab'eille*, etc. Les Grecs eux-mêmes ont connu toute la

force de ce mot celtique *eil'*, puisqu'ils en ont fait leur EÏLÊ, qui signifie splendeur, leur *éïlopédon*, qui exprime un champ exposé au *soleil*, et leur *Hêlios* même, qu'ils dérivent d'*élê* ou *eïlé*, splendeur, et qui est chez eux le nom honorifique de l'astre du jour. J'en reviens donc à dire que le nom propre *Treilhard* est un très ancien nom de famille gauloise, contemporain du culte du Bacchus celte, et conséquemment fort antérieur à l'extirpation des vignes dans les Gaules par Domitien, évènement qui remonte au premier siecle de l'ere chrétienne. En un mot ce nom propre est d'une excessive antiquité, et tient à la mythologie celtique.

COURTE EXPLICATION

D'un grand nombre de noms propres celtiques encore existants.

ALBERT.

Ce nom celtique, commun à nombre de familles, signifie *tout-barbe*, ainsi que *Bartol* et *Bartollio;* ce sont des noms honorifiques tirés jadis de la grandeur de la barbe. *Albert* est le nom d'un Membre actuel du conseil des anciens.

ARGENS (*d'*).

Ce nom est corrompu du celtique *ar-schans*, qui encore aujourd'hui en belgique signifie un fort.

ARTAUT, ART'AULD.

Artaut signifie *le Taut*, ou *Thaut*, ou *Thôt* ou TEUTATHÈS, comme qui dirait *le Dieu*; c'est un nom celte tout paganique. Quelques personnages ont jadis pris cette épithete divine; témoin le roi *Antiochus Théos*. Il y a une famille française du nom de *Dieu*. *Ar-taut* est le nom d'un Membre actuel du conseil des anciens. *Art-auld* ou *Art'-aldus* est un nom également celte, et qui ne paraît pas moins antique : il signifie *fort nourrisson*.

AUBERT-MESNIL (*d'*).

Ce nom celtique signifie celui qui tire son nom de l'*habitation* d'*Aubert*; car MESNIL signifie une

habitation, une demeure, le vieux mot *mesn'* étant la racine commune de *mesnil* et de *mesnage*.

AUGUYS.

Ce nom est évidemment celtique et d'une haute antiquité: c'est un nom de devise sacrée qui aura fait souche dans la personne de quelque druide. On sait que le chef de ces prêtres allait chaque premier jour de l'an cueillir sur un chêne avec une serpette d'or le *gui* mystique, en entonnant l'antienne religieuse *Au gui l'an neuf.* Le nom propre *Auguys* est donc un vestige de cet usage, et indique dans le premier qui l'a porté un chef des druides.

BACHELOT, BACHELIER.

Bachelot est un synonyme, un diminutif de *Bachelier*, lequel nom *Bachelier*, dans les plus anciens âges, signifiait *Bacchi sacerdos*, un gradué, un initié aux mysteres de *Bache*, c'est-à-dire du Bacchus celtique, instituteur de l'agriculture et des autres arts. *Bachelot* est le nom de famille d'un Membre actuel du conseil des cinq cents. Le nom celtique *Bach* a produit les noms propres *Bachet*, *Bacchini*, *Bacchiari*, *Baccio*, *Bachow* et *Bachi*. Ces deux derniers noms sont le mot celtique *Bach* accoutré au génitif; comme aussi *Auguy's*, pour *Au-guy*, qui précede.

BAILL'OT.

Ce nom propre est le diminutif de *Bailli*.

BAILLY.

C'est un nom d'office, en bas latin *Bajulus*, qui signifie *chargé*, parceque cet officier avait charge de son seigneur de rendre la justice.

BALM, BAULME, BAUME, BAUMELLE (*la*), BÔMEL, SAINTE-BAUME.

Le savant P. Lubin est incertain sur le sens de ces noms, d'autant qu'il a trouvé *Baume* interprété tantôt dans le sens d'un tertre élevé et tantôt dans le sens d'un creux ou bas-fond, ou même de caverne. Ce qu'il

y a de certain, c'est que, dans le Mâconnais, une *balme* signifie un quai escarpé et coupé à pic. Cela n'empêche pas que quelquefois ce même mot *Balm* ou *Baulme* ne se prenne dans le sens hellénique, *Bômos* en grec signifiant un autel, *altare.* Les autels ou colonnes d'Hercule, ainsi que d'Alexandre, ont porté ce nom de *Bômoi.* Ainsi pour la véritable interprétation des noms où *Balme* et *Baulme* figurent comme racines il faut prendre garde à la nature du lieu : quand l'épithete de *sainte* s'y trouve jointe, cela indique un autel, et conséquemment une chapelle, n'importe la position haute ou basse.

BAND'OL, PAND'OLPHE.

Ce nom propre *Bandol*, primitivement nom de lieu, est composé des deux mots celtiques *band*, contrée, canton; et *ol*, tout : ainsi ce nom exprime un lieu d'où l'on découvre toute la contrée, ou bien le chef-lieu ressort de toute la contrée. On disait aussi *pand* pour *band*; d'où *Pand'olphe*, nom de terreur, qui signifie *le loup de la contrée.*

BAR.

Bar est un nom celtique d'où s'est formé *Baron*, et qui signifie *fort, robuste.* BAR est le nom d'un Membre actuel du conseil des anciens.

BARAIL, BARALL.

C'est dans l'origine un nom topique exprimant un lieu pelé et nu, une lande. Ainsi les noms propres *Barail* et *du Barall* sont synonymes de *la Lande*, mais sont des noms d'une bien plus haute ancienneté.

BAR-JOT, BAR-JAULD.

Ce nom celtique signifie *forte barbe*: racines *bar*, fort, et *jau*, barbe. La désinence *jau*, par laps de temps ou selon la diversité des dialectes, s'est convertie en *jot*, *jault*, *jauld* ou *jaud*; ce qui produit une diversité apparente dans une même appellation.

BART, BARTOL, BERTOLLIO, etc.

Ce nom propre celtique *Bart* est d'une très haute antiquité : il signifie *barbe :* il a produit *Bart'ol*, tout barbu, *Bart'ol'in*, descendant de *Bart'ol*, etc. *Bart* en belgique se dit *Baert*, et en d'autres dialectes *bert ;* d'où *Albert*, qu'il ne faut pas confondre avec *Aub'ert*, qui signifie tantôt casque, tantôt argent ou terre blanche : de là aussi *Bertin*, *Bertol*, *Bert-haus*, *Bert'auld*, *Bertolin*, *Bertollio*, etc.

BEKER.

Ce nom signifie *Maître du torrent ;* car *Beke* en belgique signifie torrent : sur quoi il est à observer que *Bac*, également en belgique, a la même signifi-

cation ; et que ce même mot *Bac* (d'où *Bacon*) y signifie en même temps un pourceau : sur quoi voyez l'article *Bacon-Tacon.*

BEL-MONT.

Ce nom propre celtique, commun à plusieurs familles, est d'une haute antiquité, remontant au culte des faux dieux. *Bel-mont* est de temps immémorial le nom d'une montagne voisine d'Oïonnax en Bugey. Ce nom *Bel-mont* signifie Montagne de Bellone ; et c'est aussi le nom d'une ville du Querci, ainsi que le nom de famille d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

BERGASSE.

C'est originairement un nom de lieu celtique, qui exprime

une petite *berge*, c'est-à-dire une hauteur. *Berg* en allemand, *bergh* en belgique, signifient montagne. Ce mot celtique *berg*, qui se prononce aussi *perg*, est d'une si haute antiquité, qu'il a produit le nom de *Pergama* en Phrygie, et en Italie celui de *Bergame*, fondation du Celte Bellovese. Les noms propres des citoyens *Bergasse*, *Bergevin*, *Bergier*, et *Bergoein*, tous quatre Membres du conseil des cinq-cents, viennent évidemment de ce très ancien mot *berg*, source en géographie des noms de villes *Berg*, *Bergen*, *Bergerac*, *Bergheigk*, *Berg-Zaben*, *Berg-Op-Zoom*, etc. etc. Nous devons à Nicolas *Bergier*, mort en 1623, un savant traité des grands chemins de l'Empire.

BESSE, BESSON.

Très vieux noms celtiques qui signifient jumeaux. *Besse*, en grec *Bessos*, était le nom de ce satrape de la Bactriane qui fut meurtrier de Darius. Jean *Besson*, ingénieur, grand mathématicien, florissait en 1569.

BERTHOT.

Ce nom celtique est le diminutif de *Bert*, qui signifie *barbe;* ainsi ce nom signifie courte barbe, et remonte au temps où l'on a commencé à porter la barbe moins longue. Berthot est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

BERTOLLIO.

Ce nom propre paraît lombard d'origine ; il signifie *tout*

barbu : c'est un nom honorifique, les longues barbes ayant été long-temps en honneur chez toutes les nations celtiques.

BEZOUT.

Ce nom celtique *Bez'out* signifie *sans oreilles*, c'est-à-dire *inexorable*, *sans quartier :* c'est un nom de terreur. BEZOUT se forme de la préposition privative *bez* ou *bes* (comme dans *Beziers*, qui signifie *sans prêtres*, dans *Bes-sar-ion* , race d'indépendant ou sans maître), et de *out*, qui signifie *oreille*, comme on le voit dans le vieux mot *out'arde*, sorte d'oiseau *oreillard*, en latin *otis*.

BIGON'ET, BIGANT.

Ce nom *Bigonet* signifie com-

pagnon de *Big'on;* et *Big'on* est un nom gigantesque qui signifie *tout grand.* Le plus ancien *Bigon'et* fut donc le compagnon d'armes d'un guerrier celte nommé *Big'on*, c'est-à-dire le géant. Le nom propre *Big'ant* a la même racine que *Big'on*, et signifie *rejeton de géant.* Ces noms respirent le celtisme, et sont d'une antiquité évidente.

BLÉ-TON.

Ce nom signifie *frumenti dunum*, le château aux blés : c'est un nom celtique très ancien transporté d'un lieu à une personne; il est synonyme de *Lagrange* et de *Desgranges*, noms plus modernes, qu'on lui aura insensiblement substitués et qui

n'en ont pas moins plusieurs siecles d'antiquité.

BLIN.

Ce nom celtique paraît avoir été la source en Italie du nom de la famille *Plinia*, dont étaient les deux *Pline*, le *b* se changeant volontiers en *p* d'un idiôme à l'autre, *et vice versâ;* comme *Perg* pour *Berg*, *Pergame* pour *Bergame*, etc. Blin est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

BONNARD.

Ce nom celtique signifie le *hardi du quartier;* car en belgique *bonne* signifie *quartier d'une ville*, et *art* est la racine de *hardi :* c'est un nom celte de haute antiquité.

BONIFAX, BONIFACE, BONIFACIO.

Le nom propre celtique BONIFAX est le même que BONIFACE, mais paraît plus ancien, vu la haute vétusté de l'expression *faxo* ou *faxim* pour *faciam*. BONIFAX est aussi plus correct, comme il paraît par le pape Boniface II, qui siégeait en 503, et qui, de son nom gothique, s'appelait *Sigivalt* ou *Sigivolt*, comme qui dirait *succès y vaille* ou *succès y tourne*; dénomination formée d'une formule votive, que les Italiens ou bas-Latins auront traduite par *Bonifacio*. Dans les langues germaniques, *sig*, *seg*, *sieg*, signifient *victoire*, *succès*. Le pape *Bonifacio I*, qui sans doute était aussi

de cétte famille gothique *Sigivalt*, et qui prit la tiare en 418, eut un neveu ou parent du même nom appelé le comte Boniface (Bonifacius *comes*), d'une grande réputation à la guerre, qui fut envoyé contre les Vandales en Espagne, et qui de là passa en Afrique, où il rendit de grands services à l'empereur Valentinien III. Mais, en 428, il se brouilla avec l'impératrice Placidie, et fit entrer les Vandales en Afrique. En 429 il se réconcilia avec l'impératrice; mais alors les Vandales appelés par lui en Afrique l'en chasserent. Le général romain Ætius, jaloux de la faveur dont le comte Boniface avait joui et jouissait encore à la cour, le poursuivit dans sa déroute,

lui livra combat et le vainquit. Dans cette bataille *Boniface* reçut une blessure dont il mourut trois mois après, en 432.

Outre ces personnages romano-gothiques du nom de *Boniface*, on en trouve de ce même nom natifs de *Rovigo*, dans l'état de Venise; témoins Sébastien *Bonifacio*, et son fils Jean *Bonifacio*, le célebre jurisconsulte, qui florissait en 1488.

La ville et le port de Bonifacio, en Corse, tirent leur nom de leur heureuse et commode position; à moins qu'on ne suppose que ce nom leur ait été donné par quelque capitaine pisan ou génois nommé *Boniface*.

BON-PART, BOMPART, BUONAPARTE.

Tous ces noms sont originairement le même. Un Celte nommé Bon-part (à la maniere antique pour *bonne-part*, comme *Bon-ac* pour *bonne-aque*, *Bon-aventure* pour *bonne aventure*, *Bon-fin* pour *bonne fin*), aura autrefois passé en Italie à la faveur d'un *ver-sacrum*, et s'y sera établi chez les Pisans ou chez les Génois, d'où cette famille aura passé en Corse sous le nom italianisé de *Buonaparte;* nom devenu immortel par nos éclatantes victoires sous le commandement du général de ce nom, aujourd'hui la terreur de la Méditerranée, ou plutôt la sauvegarde de cette mer contre la

tyrannie du pavillon anglais. Deux freres de ce grand homme siegent parmi nos législateurs au conseil des cinq-cents. *Bom-part* est aussi le même que *Bon-part*, par le changement euphonique de la lettre *n* en *m* devant un *p*. Voyez la médaille du général *Buonaparte* parmi celles du chapitre XIX.

BOSCARI.

Famille lyonnaise très ancienne, dont le nom vraiment celtique est composé de l'article *ar*, au génitif gaulo-latin *ari*, quand il est désinence, et du gaulois *bosc;* d'où *bosquet*, et les noms propres *du Bosc*, *Bosquillon*, *du Boscage* ou *du Boçcage*, etc. Un citoyen du nom de Boscari a été Représentant du peuple.

BOURDON.

C'est un nom de pélerin; et comme les païens faisaient aussi des pélerinages, le nom propre *Bourdon* pourrait être d'une très haute antiquité, et remonter au culte d'Isis, d'Esculape, et des autres faux dieux.

BOUR'SIN.

Bour'sin pour *Bourgsin :* ce nom gaulois signifie enfant du bourg, et peut remonter pour l'ancienneté à l'invasion des Bourguignons germaniques, qui les premiers ont introduit en France la dénomination de *bourg*, substituée à celle de *vic.*

BOYER.

Ce nom celtique signifie *puissant maître, puissant seigneur.* Il a produit en Pologne et en Russie la qualification de *boïar*, qui offre le même sens. Les *Boyer* actuels sont des restes des anciens Celtes *Boii*, qui dans un détachement ou ver-sacrum allerent donner leur nom à l'ancienne Bohême sous Sigovese. Boyer est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

BRANCHE.

Ce nom propre a été traduit brutement *Branchus* par les historiens latins, qui écrivent qu'Annibal passant par le pays des Allobroges rétablit sur le trône

le roi *Branchus*, c'est-à-dire à coup sûr un Celte nommé *Branche*, et que nous avons observé devoir être un descendant de *Brennus*. La famille des *Branche* subsiste encore de temps immémorial au delta celtique.

BREUIL (*du*).

Selon le P. Lubin ce vieux mot *breuil*, très commun en Poitou, exprime un bois embrouillé et sans route distincte. Les Italiens en ont fait *broglio*, d'où le nom propre *Broglie*.

CATEL (*du*)

Ce nom celtique *Catel* signifie château ou camp fortifié, et se traduit par *castrum*. Il se dit aussi *Cateau*, témoin CATEAU-

Cambresis (*Castrum Cameracense*); et il a produit le diminutif Catelet (*Castelletum*), qui est le nom d'une ville du Vermandois. La racine est *cat*, source vraisemblable du nom de *Cattes* que portait l'une des tribus des anciens Francs; d'où est resté *Cat'champ*, petit village auprès de Paris, appartenant à la famille *Dodun*. Ce même mot celtique a produit chez nous les noms propres le *Cat* et *Catin'At*, ainsi que chez les Romains les noms propres *Catilina*, *Caton* et *Catulle;* car *Catulle* était de Véronne, ville fondée par le premier Brennus.

CASTILLON.

Ce nom celtique, commun à

plusieurs familles, est synonyme de *Châtillon*, et répond au latin *castellum*. CASTILLON est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

CAUCHON, *ou mieux* CAULXON.

Il ne faut pas confondre ce nom de famille celtique avec celui de *Cochon*, que nous avons analysé page 245 de ce volume; car nous voyons que ce nom est traduit en latin par *Calxeonus*, ce qui vient de *calx*, de la chaux; ou par *Calceonus*, ce qui fait de *Cauchon* le synonyme de *chausson*, comme a fait Valeran dans son poëme latin de la Pucelle d'Orléans, où il parle ainsi de la mort de Pierre *Cauchon*, évêque de Beauvais, l'un des

cruels juges de Jeanne d'Arc :

. . . . JOANNAM
Sic et CALCEONUS qui censuit esse cremandam,
Pendula dum tonsor secat excrementa capilli,
Expirans cadit, et gelidâ jam morte cadaver
Decubat. Ultrices sic pendent crimina pœnas.

CHALGRAIN.

Ce nom propre celtique a été primitivement nom de lieu, et signifie *colline aux grains*.

CHATEL (*du*).

Ce nom a été plusieurs fois rendu célebre par les personnages qui l'ont porté; témoin le maréchal *Tanneguy du Chatel*, capitaine breton, mort en 1449; et son neveu Tanneguy du Chatel de la Belliere, tué au siege de Bouchain en 1477; et témoin encore le grand-aumô-

nier de France Pierre du Chatel, évêque d'Orléans, bibliothécaire de François premier, et qui mourut en 1552. Les noms *du Catel* et *du Chatel* sont synonymes, et se traduisent *à Castello. Du Chatel* est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

CHAULME, CHAUMEL, CHAUM'AIX, CHALM'ASEL.

Les dénominations de *du Chaume*, de *Chaumel*, de *Chaum'aix*, de *Chalm'asel*, ont toutes rapport au mot latin *culmen*, qui signifie comble, sommet. Dans les Vosges et pays circonvoisins *chaume* constamment signifie montagne. Le nom du *chamois*, qui est un chevreuil monta-

gnard, vient à coup sûr de là : aussi les Grecs ont-ils appelé *oryx* une sorte de chamois, du mot *oros*, montagne. *Chaumel* signifie donc montagnard; *Chaum'aix* signifie eaux de montagne; CHALM'-ASEL, âne sauvage de montagne.

CH'EV'ARD'IERE (*la*).

C'est un nom de lieu transporté à une famille celtique : racines EU, *felix*, ou *feliciter*, ou *felicitas*; ARD, *valde*, *multùm*; et IERE, *fanum*. A l'égard du *ch* initial, c'est un simple affixe dur, insignifiant, mais qui donne aux noms où il se rencontre le contrôle d'une haute antiquité, comme dans CH'ARIBERT pour *Aribert*, CH'ARLES pour *Arles*, etc. *La Ch'Ev'ard'iere* signifie, dis-je,

temple ou *chapelle de la bonne Fortune* ou *du Bonheur*. Ainsi c'est un nom celtique antérieur à l'établissement du christianisme.

CHEVILL'ARD.

Ce nom celtique est synonyme de *Membr'in* et de *Membru*. L'ingénuité de ces dénominations en fait voir la haute antiquité.

CHORRI'ER.

Ce nom celtique Chorri'er, comme qui dirait *Chorri herus*, signifie *le propriétaire d'un torrent;* car le vieux mot celtique *chor*, qui vient de *choir*, signifie un *torrent* aujourd'hui même en langue espagnole.

COMBET.

Nom celtique, diminutif de *Comb*, et signifiant *petite vallée*. Voyez *La Combe*.

CONSTANT.

C'est le nom latin *Constans* francisé. Ce nom *Constans* a été celui de deux empereurs, dont le premier fut contemporain de Pharamond. David CONSTANT était le nom d'un savant professeur de Lausanne, célebre dans la littérature, mort en 1733. Nous avons connu un centenaire de ce nom. Constant est encore le nom de deux Membres actuels du conseil des cinq-cents.

COS'ON.

Ce nom celtique signifie *tout vieux, tout ancien*, ayant sa racine dans le mot armorique *cos*, vieux, vieillard, ancien.

COUCH'AULX.

Ce nom propre celtique doit être d'une haute antiquité, puisqu'il signifie un *ployeur de chênes :* c'est un nom analogue à une force prodigieuse, et synonyme à-peu-près du *pityocamptès* ou *ployeur de pins* de la nomenclature grecque. La désinence *aulx* du nom *Couch'aulx* répond au mot grec ALX, *robur :* or on sait que l'une des significations de ROBUR est celle de *roure* ou *chêne*.

CRASSOUS.

Crassous est le nom latin Crassus prononcé à l'italienne. Ce nom de *Crassus* est des plus célebres dans l'histoire romaine, qui nous offre plusieurs consuls et autres grands personnages de ce nom, dont le plus fameux fut *Marcus Licinius* Crassus, triumvir avec César et Pompée, qui défit Spartacus, entra en Syrie, pilla le temple de Jérusalem, et alla périr devant Sinnaca, ville du royaume des Parthes, l'an 53 avant l'ere chrétienne. Le même nom de *Crassus* s'est depuis illustré par les lettres en Italie par Jules-Paul *Crasso*, Laurent *Crasso*, et Crassus ou Crasso, surnommé *le Pa-*

douan; ainsi que par Jean *Crassot*, natif de Langres, célebre professeur de Paris, mort en 1616. Crassous est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

CULLEN.

Ce nom propre celtique ne saurait être que d'une haute antiquité, si l'on considere que c'est un des noms du Mercure celtique, d'où les Grecs ont qualifié ce dieu de *Kullenios.* Sur quoi voyez ce qui a été dit du bourg de *Kulle* ou *Culle* au Bugey.

DAR'ET'ET.

Ce nom celtique est un double diminutif de *Dar*, et signifie un tout petit *dard. Dares*, dans

l'Énéide, est le nom d'un héros troyen. Alexander ab Alexandro observe que *Darius* signifie un archer. Il y a en France une famille *Darius* et une autre nommée *Daire*. Tout cela vient du celtique *dar*, aujourd'hui *dard*, synonyme de *javelot*, de *trait*, etc.

DARL'OS.

Ce nom celtique signifie mignon minois; c'est un composé gaulo-latin du latin *os*, bouche, visage, et de *darl* ou *darling*, mignon. *Darling* a ce sens en langue anglaise.

DELPÈCHE.

Ce nom celtique *Del Pech* n'est autre chose que le synonyme de *Du Puy*, le mot *Pech* étant une

très vieille expression celtique, qui même encore aujourd'hui en Languedoc et ailleurs, signifie un *puy*, c'est-à-dire une hauteur; témoin *Puy-Laurent*, *Puy-de-Dôme*, etc. Le savant géographe Lubin observe que, selon la diversité des dialectes, une *hauteur* se dit *pec*, *pic*, *pech*, *pin*, *poch*, *peu*, *puis*, *pi*, *pich*, *pis*, *piis;* ce qui donne l'interprétation des noms propres celtiques *le Pec*, *Pequet*, *Pic*, *Piquet*, *Piché*, *Pisaro*, *Pochet*, *Dupuis*, *Tour-du-Pin*, *Piis*, etc.

DIDE *et* DID'OT.

Ces noms de familles celtiques paraissent l'abrégé diminutif du très ancien nom propre *Didier;* témoin saint *Didier*, archevêque

de Vienne en 594; saint *Didier*, évêque de Cahors, contemporain de Dagobert; et Didier le Lombard, détrôné par Charlemagne, et dont la postérité fut transportée en France. *Did* est un mot celtique qui signifie *desir*, à en juger par *Desiderius*, traduction latine du nom *Didier*. On peut juger aussi de l'excessive antiquité des noms propres où *did* entre comme élément, par le nom de la reine *Did'on*, qui signifie *toute desirable*, ou *toute desir;* ce que les Grecs ont cherché à traduire par une sorte d'équivalent en l'appelant *Elisa*, du verbe EÏLEÔ OU ELISSÔ, *involvo*, *circum volvo*, j'embrasse étroitement; d'où *helix*, une sorte de liere, une spirale, etc. Or la

fondation de Carthage par cette reine remonte à l'an 878 avant l'ere chrétienne. Il y avait à Rome une famille *Didia*, dont furent le tribun *Didius*, qui porta la loi *Didia*, et l'empereur Didius Julianus, qui succéda à Pertinax l'an 193. Tous ces noms ont leur racine dans le mot celtique *did*, qui signifie *desir*. La famille *Didot* a rendu son nom à jamais célebre dans l'art de la typographie. Son nom est un diminutif de *Dide*, abrégé de *Didier*.

DI-GÉ.

C'est un nom de lieu transporté à une famille; un nom mystique rélatif au culte de *Dis*. On sait que *Dis* était le dieu, le

patriarche des Celtes. *Di-gé* signifie *territoire de Dis*, *domaine de Dis*, etc. Cette très antique appellation a produit *Di-geois*, qui signifie *appartenant au territoire de Dis ;* car *gé* signifie terre en grec comme en gaulois.

D'ORIGN'Y.

Ce nom celtique signifie eau ou fontaine de l'*oryx*, au génitif *orygos*, qui est une bête sauvage, une sorte de chamois, connue autrefois dans les Gaules, et dont Pline a parlé, mais dont l'espece est détruite aujourd'hui. *D'orign'y* est donc un très ancien nom de lieu celtique transporté à une personne. L'*oryx* parait avoir donné son nom dans l'Inde au royaume

d'*Orixa*, entre celui de Golconde et celui de Bengale.

DOR'IN.

Ce nom celtique trouve encore sa racine dans les langues belgique et anglaise, où *dore* et *door* signifient *porte*. Ainsi *Dor'in* signifie descendant de *Dor* ou *Porte*. C'est une appellation de très haute antiquité, et qui paraît avoir rapport au dieu *Janus* ou au mois *janvier*.

DUR-AND.

Ce nom celtique signifie *dure dent*: il doit être fort ancien vu la vétusté de ses deux racines *dur* et *and*.

ÉVRARD.

Le nom propre celtique *Evr'ard* est une contraction *d'Ev'her'ard*, qui signifie *Herus fortunatus valde*, maître très heureux : ce nom respire une haute antiquité. Voyez plus haut *Ch'ev'ardiere*.

FABRE, FAVRE.

Fabre est le nom latin *Faber* francisé. Jean *Faber* a été le nom d'un célebre dominicain ami d'Erasme, et confesseur de l'empereur Ferdinand ; et ce même nom a été celui d'un autre dominicain, savant théologien, qui florissait également au seizieme siecle. En outre il est à observer que *Faber*, *Fabre* et *Favre*, sont le même nom diffé-

remment articulé. *Favre* était le nom originel du célebre historien *Vaugelas*, natif de Bourg-en-Bresse. *Fabre* est le nom d'une famille de Carcassonne, qui a donné deux Représentants du peuple, dont l'un siege encore au conseil des cinq-cents. Les gens de goût conservent la mémoire et regrettent les talents du Représentant Fabre-l'Eglantine, homme de lettres, victime des premieres secousses de la *révolution*.

FAURE.

Ce nom propre celtique annonce une haute antiquité : il signifie un *fau* ou hêtre sauvage, étant composé de *fau* et de *ur*, comme qui dirait *fagaster* ou

fagus agria. On sait que les premieres races d'hommes vivaient de gland et de faîne, qui est le fruit du *fau* ou hêtre. Ainsi ce nom propre *Faure* est d'une antiquité en quelque sorte cimmérienne.

FOUGENOT.

Ce nom celtique est le diminutif de *Fougen*, qui signifie un *fau*, un hêtre; témoin le *Puy-Fougen* en Poitou, qui se traduit *Podium fagi*, le pic ou mont du hêtre.

FRAGU'IER.

Ce nom celtique signifie *prêtre de la fabrique*, chaque grande fabrique ayant le sien. Les racines celtiques de ce nom sont

ÏER, *hiereus*, *sacerdos*, et le mot celtib'ere ou castillan *fragua*, une fabrique.

GAR'AT, GAR'IN, GARON.

Ce nom celtique, ainsi que *Gar'on*, est très ancien : ce sont deux termes de chasse ou de pêche qui signifient *filet*. Ces noms d'instruments sont devenus très anciennement des noms propres; *garen* en belgique un filet; *garenne* en français moderne; *warrenne* en vieux français, un parc pour le menu gibier. GAR'AT signifie *maître filet* ou *chasseur en chef*.

GARNER'IN.

Ce nom celtique paraît très ancien : il s'explique par le mot

belgique *garner*, une *sauterelle*: il est synonyme de sautereau.

GARN'IER.

Ce nom indique un prêtre ayant la fonction de conjurer les sauterelles: ce devait être un grade sacerdotal dans le college des druides. Ce nom *Garn'ier* est composé des deux racines celtiques *garn*, sauterelle, et *ier*, prêtre, ministre sacerdotal.

GEN'AND.

Ce nom celtique signifie reste de rejetons, rejeton restant. Nous citons quelquefois dans cet ouvrage un historien bugiste du nom de *Gen'an*, dont le nom signifie *homme restant*, *reste d'hommes*.

GEN'IN.

Voyez *Jen'in.*

GIR'OD.

C'est-à-dire chemin tournant : c'est un nom de lieu transporté à une personne, et composé des deux racines celtiques *gir*, circuit, et *od*, chemin ; d'où les Grecs ont fait leur ODOS, *iter*, voie, chemin, route.

GOD-ART.

GOD-ART signifie le dieu-fort : c'était sans doute un des noms mystiques d'Hercule, que les anciens imploraient dans les accouchements difficiles : de là le très ancien usage d'appeler *God-art* le mari dont la femme est

en couches. On invoquait ce dieu-fort ou *God'art* ou *Goth'-ard* dans tous les pas difficiles, et c'est à lui qu'on adressait le *carmen auxiliare*, qu'on croit être la formule cabalistique *abraçadabra*: on l'implorait, dis-je, pour passer la plus haute montagne des Alpes helvétiennes; ce qui a fait donner à cette montagne le nom de *Saint-Gothard*. *Godard* est un nom commun à plusieurs familles, et spécialement celui de deux Membres actuels du conseil des anciens.

GOUPIL, GOUPILLEAU.

Ce nom celtique *Goupilleau* est synonyme de *renardeau*, *goupil* étant le nom celtique du renard. Le nom de *goupillon*

donné à l'aspersoir d'un bénitier vient de ce qu'il fait l'effet d'une queue de *goupil* ou renard qui se secoue en sortant de l'eau. *Goupil* et *Goupilleau* sont des noms de chasseur, très anciens, honorifiques, étant tirés du droit de chasse. *Goupil* du surnom de *Préfeln* est le nom d'un Membre actuel du conseil des anciens, et *Goupilleau* est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

GRANGE (*la*) *ou* DESGRANGES.

Voyez *Bleton*, qui est l'ancien nom celtique.

GRIM'OU, GRIM'OD.

Grim'ou, corrompu de *Grim'-hout* : ce nom celtique signifie

noire forêt. *Grim'od* signifie un soûterrain, un chemin couvert.

GUÉRIN.

Gu, racine de *guain*, signifie profit; d'où *gu'i*, nom mystique de la plante parasite du chêne, et qui signifie *guain ici*. GU-ER signifie maître de profit ou maître profitable; et *Gu'er'in*, race de maître généreux: de là le vieux mot *gu'er'don*, qui signifie récompense, à la lettre *don du maître généreux*. Ce nom de famille *Guérin* est celui de deux Membres actuels du conseil des cinq-cents.

GUILL'AND.

Ce nom celtique signifie rejeton de *Guill*, abrégé de Guillaume.

GUYOT.

C'est un nom diminutif de *Gui*, nom de religion ethnique tiré de l'ancien culte du chêne : c'est une vraie dénomination druidesque, antérieure conséquemment à l'extinction des druides sous l'empereur Claude. Ce très antique nom propre *Guyot* est celui de trois Membres actuels du conseil des cinq-cents.

HERMIN'IER.

Ce nom celtique signifie *Herminus sacerdos*, le prêtre d'*Herm*, ou peut-être mieux *Hermini* ou *dei Termini sacerdos*, c'est-à-dire *le prêtre du dieu* TERME. Ce dieu présidait aux bornes des

champs, et marquait les limites des propriétés respectives chez les Romains, qui tenaient son culte des Sabins-Ombriens, antique colonie celte, et qui avaient formé ce nom *t'erminus* de l'article celtique *té*, dont les Grecs ont fait *tò*, et du mot *er-min* ou *hir-min*, qui encore aujourd'hui en armorique exprime une grande pierre; d'où *Ir-men-sul*, nom d'une idole colossale du Soleil chez les anciens Germains, est interprété *grande pierre du Soleil.*

JEN'IN *ou* GEN'IN.

Ce nom celtique et très ancien, à en juger par ses racines, signifie reste d'enfants ou enfant restant.

ÏER (*désinences en*)

Les désinences en *ier* sont très fréquentes dans la nomenclature celtique, et souvent y présentent un sens équivoque, qui pourtant à l'analyse est susceptible d'une solution. Il faut donc savoir que cette désinence appartient, selon les différents cas, tantôt à la nomenclature sacrée, tantôt à la nomenclature vulgaire ou profane. Dans le premier cas *ïer* signifie *hiereus* ou *sacerdos*, et indique une dénomination sacerdotale; témoin *Segu'ier*, qui signifie *Victoriæ pontifex:* dans le second, *ïer* indique un office civil ou militaire, ou un simple métier, et répond aux désinences en *arius* de la

nomenclature latine, comme CENTENIER (*centenarius*), HUISSIER (*ostiarius*), CARPENTIER ou faiseur de chars (*carpentarius*), etc : c'est donc le sens de la racine du nom qui détermine le sens de la désinence dans tous les noms terminés en *ier*. Voyez le mot *Viguier*.

JOURDAIN, JORDAN, JOURDAN.

Tous ces noms remontent aux croisades et sont des noms de pélerinage en terre sainte.

IZOS, IS-OS.

Is-os est un nom de naissance indiquant, dans le premier qui l'a porté et qui a fait souche, un enfant né sous l'invocation d'Isis et d'Osiris. Dans ce nom

mystique Izos *Is* est l'abrégé d'*Isis*, comme Os est l'abrégé ordinaire d'*Osiris*, ainsi qu'on le voit dans quelques médailles. Izos est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

LABOR'IER.

Ce nom celtique signifie *aratri hiereus* ou *agriculturæ sacerdos*, le prêtre du labour.

LA COMBE.

Ce nom celtique signifie *la vallée.*

LAURE (*de*)

Ce mot celtique *Laure*, qui signifie *cordon*, en latin *laurum*, a été adopté par les Grecs du moyen âge, qui en ont fait leur

laura, par lequel, dans l'histoire primitive de l'Église, ils entendent un grand emplacement désert autour duquel étaient rangées *en cordon circulaire* un certain nombre de cellules fort isolées entre elles. Le Cappadocien saint Sabas, au cinquieme siecle, fut fait supérieur de toutes les *laures;* et la sienne, qui était à quinze lieues de Jérusalem vers l'orient, était appelée *laura maxima*. Une illustre famille du comtat d'Avignon, nommée DE LAURE, prit son nom de quelque lieu, près de Vaucluse, sanctifié jadis par une de ces *laures* ou cellules d'anachoretes. Pétrarque, au quatorzieme siecle, immortalisa ce nom en la personne de la

belle *Laure*, objet de son amour et de ses plus belles poésies. Le nom de famille *de Laur'iere* vient aussi d'une de ces saintes cellules convertie en chapelle. Mais le nom propre *du Lauret* vient de *lauretum*, un lieu planté de lauriers, comme *Laur'ès* et *de Laur'-ès* viennent de *laurus Esi*, le *laurier d'Esus*.

LEFEBVRE, LE FEBVRIER.

C'est le même nom pour le sens que *Fabre*, *Favre* et *Faber*. Voyez *Favre*. *Lefebvre* est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents; comme aussi *le Febvrier* : ce dernier nom signifie *Fabrarius*, et indique le chef d'une fabrique.

L'HUIL'IER.

Ce nom celto-paganique signifie *oleæ sacerdos*, le prêtre de l'olivier sacré. L'olivier était, comme on sait, consacré à Minerve, comme divinité présidant à la paix et aux arts pacifiques. Ces sortes de noms tirés du culte des faux-dieux sont évidemment antérieurs dans les Gaules à l'établissement du christianisme.

LÉONARD.

Ce nom celtique, commun en Saxe, en Allemagne, en Angleterre, en France, signifie *lion fort*, *lion hardi*, *courage de lion*, *cœur de lion*, etc.

LIÉNARD.

Ce nom celtique signifie *fort en rate*, c'est-à-dire *fort à la course*; car *lien* est un vieux mot celte adopté par les Latins pour désigner la rate, et qui originairement exprime chez nous un lien, parceque ce viscere, sur-tout lorsqu'il se gonfle, lie et serre le corps comme ferait une ceinture; ce qui fait dire chez Plaute à un homme qui a beaucoup couru :

Nam, quasi zonâ, liene cinctus ambulo.

LOMBARD.

On est convenu de regarder ce nom comme un reste de l'invasion des *Longs-bards* germaniques, dont le nom signifie

longues barbes; mais il est plus que probable que même avant cette invasion il y avait en celtique des familles à qui la longueur de leur barbe avait fait donner ce nom de *Lombard.* Quelques uns toutefois regardent le nom *Lombard* comme synonyme de *Didier*, la famille de ce roi détrôné ayant été transférée d'Italie en France par Charlemagne.

On trouve un Lombard de Siricho contemporain de Pétrarque, et un Pierre Lombard évêque de Paris en 1164.

LU-KER.

Ce nom armorique est d'une haute antiquité : il signifie *kerlu* ou *ker-luc*, c'est-à-dire *herus*

luci, le maître d'un luc ou bois sacré : c'est un nom druidesque, et conséquemment antérieur à l'abolition des druides sous l'empereur Claude, au premier siecle de l'ere chrétienne.

MALLIBRAND.

Ce nom celtique est un nom de guerre, et désigne un guerrier *armé d'un* MAILLET (*malleum vibrans*) : cela se prouve par l'emblême de race des *Mailly*, qui était *trois maillets*. MALLIBRAND est le nom d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

MAR-AS.

Mar est un ancien nom celte honorifique que plusieurs familles joignaient par honneur

à leur nom, depuis sans doute un premier héros *Mar*, qui ayant fait souche et ayant été divinisé, aura transmis à sa postérité le nom de *Mar-As*. Un citoyen de ce nom de MAR-AS est Membre actuel du conseil des cinq-cents.

MI-CHAUD, MI-CHAUDIERE.

Ces noms celtiques ont rapport au culte de *Mi* ou Mercure, aussi appelé *Erm* ou *Hermès*, et à qui les eaux t'hermales étaient presque toujours consacrées. Ainsi *Mi-chaud* signifie *Mercure thermal*; *Mi-chaudiere* indique des *eaux thermales consacrées à Mercure*. Ces noms de lieux paganiques sont devenus, par laps de temps, des noms propres.

Plusieurs lieux creux ont pris le nom de *Chaudiere*, non à raison d'eaux thermales, mais à raison de leur forme; et c'est ainsi qu'un lieu creux près de Champlite, au fond duquel s'est vu un bel hermitage, a été, à cause de sa figure, appelé *Chaudière*.

MIR-BECK.

Ce nom est tout celtique, étant composé des deux racines *mir* et *bec* ou *beck*. Le vieux mot *mir* est un nom honorifique qui signifie *maître*, *seigneur*; comme on le voit dans *Marcomir*, *Clodomir*, etc. *Mirus* en latin signifie *admirable*. Un *mire* chez nos vieux romanciers signifie un médecin; d'où le nom propre *Le Mire*. En langue belgique *mir*

signifie *grand;* témoin *mir-rediic,* le grand raifort. Mir-beck, d'après cet exemple, doit s'interpréter *le grand beck:* or on donne ce nom de *bec* ou *beck*, en géographie, à une langue de terre située au confluent de deux rivieres : ainsi on donne le nom de *Bec d'Allier* à la pointe de terre où l'Allier se joint à la Loire; et le nom de *Bec d'Ambès* à la pointe où la Garonne et la Dordogne s'assemblent: d'où il faut conclure que le nom celtique *Mirbeck* est un nom de lieu transporté à une famille.

MOLÉ, MOLARD, MOLIERE.

Mole en vieux Gaulois, et aujourd'hui même en anglais signifie une *taupe*, d'où *Molehill*,

une taupiniere. Comme la taupe fait des tertres ou élévations de terre, les Latins en ont fait le mot *moles*, un môle, une masse élevée. Du voisinage incommode de la *mole* ou taupe nous est resté le verbe *molester.* Le nom propre *Mol'ard*, synonyme de *grand môle*, exprime un homme colossal. *Mol'iere* exprime un *môle sacré*, c'est-à-dire consacré par un temple, un autel ou une idole.

MONTANNIER.

Ce nom de famille signifie *le prêtre de la montagne ;* c'est donc probablement un nom de druide, et conséquemment un nom celtique de très haute antiquité.

MONT-PIRE.

Ce nom signifie *mons piri*, le mont du poirier, ou peut-être *mons pyræ*, le mont du bûcher, par où il faut entendre le lieu élevé où l'on brûlait les morts. Quoi qu'il en soit, c'est un nom gaulo-latin, et qui conséquemment remonte à une haute antiquité.

MORN'IEU.

La famille de ce nom y joint le surnom de *Grammond*. *Morn'ieu* est synonyme de *Morn'ay*, que nous avons interprété *morne eau* ou eau silencieuse. Voyez *Morn'ay*.

PARR'AY'ON.

C'est un nom de lieu aquatique

transporté à une personne. Cette appellation signifie eau ou ruisseau du *Parra*, c'est-à-dire d'un oiseau dont Horace a parlé, mais dont les critiques ignorent l'équivalent en langue moderne ; ce qui démontre d'autant plus l'excessive antiquité de ce nom celtique *Parr'ay'on*. Dans ce nom la désinence *ayon* est le diminutif du celtique *ay*, qui s'interprete *aqua*, c'est-à-dire eau, source, ruisseau, étang, etc.

PAVALL'IER, PAV'ANT.

Ce nom celtique *Pavall'ier* signifie *Pavoris hiereus* ou *sacerdos*, le prêtre de la Terreur; divinité à laquelle le *tramble* ou *tremble* était consacré ; et c'est pourquoi le *tremble* avait aussi

son prêtre, appelé *trampl'ier.* Voyez ce mot. Le nom propre *Pav'ant* signifie *enfant de la Terreur :* c'est un nom de guerre des plus antiques. Les Celtes donnaient le nom de *pavois* à leurs boucliers, et celui *de pavillons* à leurs tentes, parcequ'ils les chargeaient de figures menaçantes et terribles.

PITOU, PITT, PITHOU.

Pitou est un nom celtique synonyme de *du Creux*, de *la Fosse* ou de *des Fossés*, exprimant le lieu où il y a *creux* ou FOSSE, *ubi fossa* ou *locus ad fossam ;* car *pit* en vieux gaulois, et encore aujourd'hui en anglais, signifie *fosse* ou *creux;* d'où *pit-man*, un charbonnier de charbon fossile. Le

nom du ministre anglais *Pitt* est synonyme de Picte, ancien peuple *brigand;* aussi *pitt* ou *pith* en Angleterre signifie-t-il *larron*, et *pitted* y est synonyme de *pictus*, y signifiant *gravé*, d'autant que les anciens *Pictes* se peignaient le corps avec du *glastum*. A l'égard de *Pithou* par une *h*, ce nom celtique signifie *moëllard*, celui où se trouve de la moëlle; c'est un synonyme de *robuste*.

PLOT.

Ce nom celtique est celui d'une famille française qui a donné plusieurs magistrats. Il présente le sens de *complot* ou de *ligue;* car jadis on disait *plot* pour *complot*, et c'est encore la signification du mot *plot* en anglais. Il y

avait à Rome une famille *Plotia*, qui sans doute sortait des Celtes-Ombriens, ancêtres des Sabins. *Blot* pourrait bien être le nom propre *Plot* adouci par le changement de *p* en *b*.

POL-DUC, POL-MI.

Pol-duc signifie *Apollon conducteur;* car *Pol* en celtique est le synonyme abrégé *d'Apollon:* c'est une devise ethnique que le temps aura convertie en nom propre. Il en faut dire autant de *Pol-mi*, par corruption *Paul-mi;* car *Pol-mi* n'est autre chose qu'un *Herm'Apollon* ou idole rassemblant les attributs d'Apollon et de Mercure : or l'un des noms du Mercure celte était *Mi;* d'où *Og-mi*, divinité rassemblant les attributs d'Hercule et

de Mercure. Le nom propre *Bol-duc* est le même nom que *Pol-duc*, où *p* a été changé en *b* d'un dialecte à l'autre ; comme *bruck* pour *pruck*, un pont ; *butor* pour *putoor*, un héron, etc.

POLET.

Polet est le diminutif de *Pol*, comme *Pol* est le diminutif d'*Apollon*, ainsi qu'il se voit par le nom propre et de lieu *Polignac*, qu'on sait signifier *Apollinis aquæ*, les thermes d'Apollon. Ce nom *Polet* remonte donc au culte des faux dieux, et est conséquemment antérieur à l'établissement du christianisme.

RALPH.

Ce nom celtique est le même que *Raoul*, et signifie *porte-conseil*.

RAMB'AULT.

Ce nom signifie *haute échelle*: c'est un nom guerrier d'une haute antiquité, et fort analogue à celui de *Scaliger*. Notre mot *rampe d'escalier* vient à coup sûr de ce mot celtique *ramb*, une échelle, appelée en quelques provinces *rambade*, qui est aussi un terme de marine, et qui signifie l'*échelle d'une galere*.

RAPIN.

Ce nom celtique *Rap'in* signifie *enfant du pays;* car *rap* ou *rape*, selon le P. Lubin, d'après Jean Spéed, signifie une *région* ou *étendue de pays* (sans doute de pays conquis ou ravi), comme notre mot *rapine* le donne à con-

naître. A l'appui de cette interprétation viennent les vieilles dénominations de *Ralph*, *Raoul*, *Radulph* ou *Rodolphe*, qui ne signifient autre chose que *le loup de la contrée*. *Raffin*, comme qui dirait *Ral'phin*, est le même que *Rapin* aspiré. L'historien Paul Rapin de Thoyras, natif de Castres et originaire de Savoie, a fort illustré le dix-septieme siecle, ainsi que René *Rapin*, poëte et jésuite.

REC-AMI-ER, REC'OL'IN.

Ce nom propre celtique *Récamier* signifie *rectus amicus herus*, et désigne un *maître-ami-droit;* comme *Rec-ol'in* signifie *fils d'homme tout droit* ou *tout équitable*.

RESTAULT.

Rest'ault signifie *reste de nourrissons* ou d'*éleves ;* comme *Rest'-ou*, corrompu de *Rest'hout*, signifie reste de forêt.

REVERCHON.

Ce nom désigne, dans le premier qui l'a porté et qui aura fait souche, un homme accablé de revers, *qui fortunam reversam expertus est*, à la lettre *celui qui est tout revers :* c'est une épithete plaintive qui se sera tournée en nom propre; comme *Mal-donat*, *Tristan*, *Mal-ès-yeux*, *Malherbe*, et tant d'autres. Les noms de cette nature sont d'ordinaire d'une haute antiquité.

ROB'AS.

Ce nom celte signifie *Rob* le divinisé; car *As* signifie dieu : et quant à *Rob,* il désigne un guerrier pilleur et brigand, comme se vantaient de l'être tous les Celtes d'alors. *Rob* a produit *Rob'eck*, *Robl'atre*, *Rob'in*, *Rob'inson*, etc.

ROBERT.

Ce nom celtique *Ro-bert* est synonyme de *barbe-rousse*, et signifie rouge-barbe : il est d'une haute antiquité, ayant produit *Robert-at* ou Robert-chef; *Robert'et* ou compagnon de Robert; *Rober-son* ou fils de Robert; *Rober-jot* ou rejeton de Robert, etc. etc. ROB'ERT, en découplant les racines du nom autrement

qu'à *Ro-bert*, peut aussi signifier *conquérant*, RAPTOR TERRÆ. On sait que les anciens guerriers celtes ne connaissaient que le droit de l'épée, et confondaient le *rapt* et la *conquête*. *Malheur aux vaincus!* disait Brennus pour justifier une usurpation : *Væ victis!* J'ai dit que *Rob-ert* (le mot ainsi construit) signifie *raptor terræ;* en effet *rob* en celtique signifie *rapt*, et *ert* signifie *terre*.

RODERIC, RODRIGUE.

ROD (d'où notre verbe RÔDER, *circuire*) vient du celtique *od*, en grec *odos*, qui signifie *route*. Le P. Lubin, dans son savant traité intitulé *Mercure géographe*, observe que le vieux mot

rode, sur terre, signifie une *grande route;* par où l'on peut voir qu'il est synonyme de *tractus*, qui se prend non seulement pour la traversée d'un pays, mais pour une contrée entiere. *Rod-eric*, selon ces données, signifie donc *l'amour de la contrée. Roderigue* en castillan est ce même *Roderic.*

ROUSSE-VILLE, RAOUSSET.

Ce nom *Rousseville* a sensiblement changé par laps de temps : il a dû s'écrire autrefois *Raouls-will*, et signifier *fils de Raoul;* ce que donne à penser le nom propre *Raousset*, évidemment corrompu de *Raouls'et*, et qui certainement signifie *compagnon de* Raoul, en latin Ro-

DOLPHUS. La plupart de ces *Raouls* sont d'origine danoise, et ce nom figure parmi les premiers conquérants de la Normandie: mais il y avait précédemment des *Raoul* dans la Celtique; car *Raoul* paraît être le nom originel des COUCY. On connaît une famille de ce nom ROUSSE, source probable de *Roussel*, de *Rouxel*, de *Rousset*, et de *Rousselet;* mais cet étyme ROUSSE est lui-même un mot corrompu, qui s'est formé de RAOULS, et qui, comme on vient de l'observer, a produit directement *Raouls'wille* (ou Rousseville) qui sous ce rapport présente un nom de haute antiquité celtique.

RUBAT, RUBENS.

Rub'at signifie *tête* ou *chef*

rouge : c'est un nom vulcanien; comme *Rub'ens*, qui signifie *rouge Mars* ou *rouge épée*, est un nom martial. Ces noms celtiques, qui sont d'une haute antiquité, ont fait souche : ils ont rapport au culte païen. *Rub'at* indique un enfant né sous l'invocation du dieu du feu, et *Rub'ens* un enfant consacré au dieu de la guerre.

SARON.

Nom de plusieurs familles gauloises encore subsistantes. Ce nom est d'une antiquité presque effrayante, remontant à *Saron*, troisieme roi des Celtes, instituteur des *prêtres saronides*, antérieurs aux druides. Ce nom celtique *Sar'on* signifie *tout-puissant* ou *maître de tout*.

SEL'ARD

Ce nom propre celtique a été primitivement un nom de lieu synonyme de *saline :* il signifie *fort en sel. Salard* a le même sens.

SOL'AND.

Ce nom celtique signifie *rejeton du soleil :* c'est un nom phaéthontien, et conséquemment d'une antiquité mythologique.

SOTIN, SOTO-MAÏOR.

Ce nom celte, *Sotin*, signifie *enfant du bois, race forestiere*, et vient du celtique *sault;* d'où les Latins ont fait *saltus*, bois, forêt, et les Celtiberes ou Castillans le mot *soto*, qui signifie la même chose; témoin la famille du nom de *Soto-Maïor*, qui si-

gnifie *saltus maïor*, le grand *sault* ou le grand bois. Le nom propre *Sotin*, sous cet aspect, présente une haute antiquité celtique, le mot *saltus*, tiré du celte, ayant été employé par Virgile dans le sens de *forêt*.

THEIL (*du*).

Très ancien nom celte, qui signifie *portion de terrain*, aujourd'hui même en langue allemande. De là le nom propre *Theill'-ard*, qui signifie celui qui possede une forte portion de terrain ou même de territoire. Les noms propres *Bon-part* et *Buona-parte* sont en ce sens synonymes de *Theill'ard*.

THIBAUD, THIBEAUDEAU.

On sait que ce très ancien nom

propre *Thi-bauld* se traduisait en latin par *Theobaldus*, qui signifie le dieu chauve, c'est-à-dire Saturne. On espérait que ceux qui naissaient sous cette étoile vivraient long-temps. *Thibaudeau* est le même nom au diminutif : c'est celui d'un Membre actuel du conseil des cinq-cents.

THOR'ENS.

Ce nom celtique signifie *montagne d'Esus*. Encore aujourd'hui en provençal *tor* signifie une montagne, une hauteur, un lit élevé : le nom de la ville de *Thoren* en Liégeois, de celle de *Thorigny* en Champagne, de *Toro* en Espagne, etc. viennent de ce vieux mot celtique *tor* ou *thor*, qui, aspiré ou non

aspiré, exprime une hauteur; d'où les Latins ont fait *torus*, un lit exhaussé :

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto.

VIRG.

TRAMPL'IER.

Ce nom de famille celtique a rapport au culte des arbres, et signifie *tremulæ populeæ sacerdos*, le prêtre de la *tremblaie* ou du *tremble* sacré : c'est un nom antérieur à l'établissement du christianisme; et la vieille orthographe *trampl* pour *trembl'* est un signe de vétusté de plus dans cette appellation mystique. Le *tremble* était consacré à la Terreur, *Pavori*, dont le nom celtique était *Pavall* : sur quoi voyez le nom propre *Pavall'ier*.

TROC'ET.

Ce nom celtique signifie compagnon de TROC; par où il faut entendre un héros celte de ce nom qui signifie *échangé par troc :* c'est peut-être un nom de lieu transporté à une personne.

VALIER, VALIERE.

Val'ier signifie *vallis hiereus*, le prêtre de la vallée; *Valiere* signifie *vallis fanum*, le temple de la vallée : ce sont des noms ethniques d'une prodigieuse antiquité.

VAVASSEUR, VASSEUR.

Ce nom féodal *Vavasseur* exprime un vassal-maître et ayant sous lui d'autres vassaux. Quant

à *Vasseur* tout simple, ce nom propre exprime un *vassal-maître*, c'est-à-dire *seigneur sous condition d'hommage et vasselage à son seigneur-lige.* Toutes ces dénominations sont bien antiques, sans pourtant remonter plus haut que l'établissement du régime féodal au cinquieme siecle. *Vassal*, *Vasseur*, et *Vavasseur*, tout cela vient de *vas*, un vase, parceque le seigneur-lige ou suzerain tenait dans un vase les noms et le serment obligatoire de ses vassaux.

VIDAL, VIDA, VIDET.

Tous ces noms celtiques répondent au *Vitulus* des Latins, et signifient *un petit enfant*: le nom propre français l'*Enfant*,

le nom propre celtibere *Infantado* sont des noms de ce genre.

VIGUIER.

Ce nom celtique *Viguier* est un adoucissement de *Vik-ier*, qui pour les temps fort anciens doit s'interpréter *vici hiereus*, le prêtre du *vic* ou du bourg : aussi était-ce jadis une dénomination druidesque, les druides ayant à-la-fois la direction du culte et celle de la justice. Par la suite l'intendance du culte fut détachée de la *viguerie ;* de sorte que *vik-ier* ne signifia plus que *vic-arius*, *judex*, le juge ou préfet du *vic*. La dénomination de vicaire, qui se traduit aussi *vicarius*, prise dans le sens de *vice-curé*, est pour ainsi dire de

fraîche date à l'égard des *vilk'-iers* druides.

VOGREY.

Nom propre celtique, qui encore aujourd'hui en allemand signifie un gouvernement, une préfecture.

VUILL'ERMET.

Ce nom celtique tient à la mythologie des anciennes Gaules, et signifie *compagnon de Will'-Erm* : or *Will'Erm* signifie *descendant d'Erm*, c'est-à-dire de l'HERMÈS ou MERCURE celtique. Les Gaulois disaient aussi *Elm* pour *Erm;* d'où *Will'elm*, en latin *Will'elmus*, que nous traduisons *Guillaume*.

VUILL'EROD.

Ce nom celtique signifie chemin de *maître Wuill* ou *Guill*, abrégé de *Guillaume*, en bas latin *Vill'Elmus*, qui signifie descendant d'*Elm* ou *Herm*, qui est le Mercure celtique.

FIN DES RECHERCHES ONOMATIQUES.

TABLE

DE L'AVANT-PROPOS.

Nota. Les lettres qui se trouvent à la suite de chaque article tiennent lieu du paragraphe.

TABLE
DES MATIERES.

AVIS.

Comme ces tables ont été faites en partie sur le manuscrit, en partie sur l'ouvrage imprimé, un grand nombre d'articles se trouve indiqué par *paragraphes*, dont le signe consiste en un chiffre simple, sans indication du tome, et sans la lettre *p*, qui signifie *page*. A l'égard des articles de tables faits sur l'imprimé, ils seront indiqués par un chiffre précédé de tome I ou tome II, avec la lettre *p* en tête du chifre.

A.

E.

M.

N.

O.

P.

T.

W.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

